|  |
| --- |
| Gilbert TALBOT [1947-2021]Docteur en philosophie pour enfants de l'Université Iberoamericana de Mexico (1999)professeur de philosophie retraité du Cégep de Jonquière(2013)La louveet le hibou.Conte fantastique**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Gilbert TALBOT

**La Louve et le Hibou. *Conte fantastique.***

Saguenay, Québec : Les Éditions Espoir, 2013, 234 pp.

L’auteure nous a accordé, le 3 juillet 2018, l’autorisation de diffuser en libre accès à tous toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.

 Courriel : Gilbert Talbot : talbotgilbert2@gmail.com

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 22 octobre 2021 à Chicoutimi, Québec.



Gilbert TALBOT [1947-2021]

Docteur en philosophie pour enfants de l'Université Iberoamericana de Mexico (1999)
professeur de philosophie retraité du Cégep de Jonquière

La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.*



Saguenay, Québec : Les Éditions Espoir, 2013, 234 pp.

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Quatrième de couverture



[Retour à la table des matières](#tdm)

Gilbert Talbot est né à Québec, le 18 décembre 1947. Il a complété un baccalauréat en philosophie à l'université d'Ottawa (1972), puis a obtenu une maîtrise en philosophie pour enfants du Mont-clair State University (1987), au New Jersey et un doctorat en philosophie pour enfants à l'université Iberoamericana de Mexico, en 1999. Il a enseigné la philosophie durant plus de trente-cinq ans et maintenant à la retraite, L'auteur anime un café-philo à Saguenay et participe régulièrement aux soirées de poésie du Clan des mots, au Côté-Cour de Jonquière. Monsieur Talbot est aussi un homme engagé dans la défense des droits des citoyens et de l'environnement. Il a publié deux ouvrages au Loup de Gouttière (Québec), *La Découverte de Phil et Sophie*, en collaboration avec Marie Gauthier, un roman philosophique, également, *Phil et Sophie ou de l'être humain*. Il a aussi effectué une recherche subventionnée par le Programme d'aide à la recherche et l'apprentissage (PAREA) sur l'adaptation de la philosophie pour enfants l'enseignement collégial.

*La Louve et le hibou* se présente comme un conte inspiré des légendes autochtones tiré de l'imaginaire fécond de son auteur. Celui-ci nous entraîne dans une sarabande où les valeurs ancestrales et modernes se confrontent dans le Québec des années cinquante.

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[2]

Édition

Les Éditions Espoir Enr.

533 rue Racine Est, boîte 10,

Chicoutimi, Qc,

Canada

G7H 1T8

Téléphone (418) 602-1108

Courriel : lesedictionsespoir@hotmail.com

Web : [www.editionsespoir.com](http://www.editionsespoir.com)

Tous droits réservés :

Les Éditions Espoir Enr et Gilbert Talbot

Dépôts légaux : Quatrième trimestre 2013

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 978-2-923589-26-9

Imprimé au Canada

[333]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Table des matières

[Quatrième de couverture](#Louve_et_Hibou_couverture)

[Préface](#Louve_et_Hibou_preface) [3]

Chapitre un. [La pêche à la mouche](#Louve_et_Hibou_chap_I) [5]

 Chapitre deux. [L’Agnour](#Louve_et_Hibou_chap_II) [24]

Chapitre trois. [Le guerrier](#Louve_et_Hibou_chap_III) [51]

Chapitre quatre. [Le grand canot](#Louve_et_Hibou_chap_IV) [70]

Chapitre cinq. [Magda et Helena](#Louve_et_Hibou_chap_V) [95]

Chapitre six. [La tourmente](#Louve_et_Hibou_chap_VI) [118]

Chapitre sept. [Sanaga, la louve blanche](#Louve_et_Hibou_chap_VII) [147]

Chapitre huit. [Le retour du hibou](#Louve_et_Hibou_chap_VIII) [159]

Chapitre neuf. [Halloween](#Louve_et_Hibou_chap_IX) [177]

Chapitre dix. [La toussaint](#Louve_et_Hibou_chap_X) [242]

Chapitre onze. [Jour des morts](#Louve_et_Hibou_chap_XI) [266]

Chapitre douze. [C’est la fin](#Louve_et_Hibou_chap_XII) [298]

[Postface](#Louve_et_Hibou_postface) [331]

[3]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Par une fraîche nuit d’automne, alors que je campais le long de l’Ashuapmouchouan, j’écoutais le vent du soir, qui soufflait entre les branches des grandes épinettes noires de la forêt boréale. Je venais de terminer mon repas et je me réchauffais tranquillement auprès du feu de camp, bien emmitouflé dans mon sac de couchage. Le sommeil me gagna lentement. C’est juste au moment précis où la voix du vent se changeait en mélodie, que j’entendis la louve hurler et le hibou hululer. Tous les deux s’approchèrent de moi sans méchanceté apparente. J’étais mort de peur au fond de mon sac, pris comme en une camisole de force, impossible de m’enfuir.

Rendue tout près de moi, la louve blanche se transforma en une superbe princesse indienne, arborant de longs cheveux noirs, ondulant sur son dos. Elle portait sur sa tête, un diadème garni de jolies pierres colorées. Le hibou, quant à lui devint un grand guerrier indien, armé d’une lance et d’un bouclier. Il était nu sous son pagne et devait bien mesurer au moins six pieds six pouces. Il portait sur sa tête un chapeau de chef indien fait de plumes blanches : *« Sont-ce des plumes de harfang des neiges, me demandai-je ? »*

- Ne crains rien Homme Blanc, me dit doucement la princesse, nous venons à toi en paix. Je suis Shehaga, sœur de Shanaga, la protectrice des femmes innues. Et le guerrier qui est avec moi est le défenseur des hommes.

- J’aurais pu pénétrer dans ton rêve, m’avoua le Guerrier, pour te raconter notre histoire, mais Shehaga tenait à y participer.

[4]

Je restais muet de surprise et d’appréhension, mais leurs paroles dignes et le calme de leur ton, m’amena à leur poser une question :

- Pourquoi moi ? Pourquoi pas un Indien comme vous ?

- Parce que nous voulons que tu écrives notre histoire pour ta race. Quand c’est un Innu qui leur conte son histoire, les Blancs ne le croit pas, ou il la classe aussitôt dans la catégorie des mythes et légendes autochtones. Notre histoire est tragique, merveilleuse et franchement incroyable, mais je vous assure qu’elle est bien réelle. En fait, nous venons tout juste de la vivre.

Ils savaient donc que j’étais un écrivain à la recherche d’inspiration, au coeur de cette forêt nordique. Leur proposition rejoignait exactement mes préoccupations. Je les invitai donc à s’asseoir autour du feu, que je ranimai par quelques branches sèches qui traînaient autour. Puis le guerrier, qui s’appelait Guillaume, se proposa de faire une tisane des bois de son cru que nos bûmes toute la nuit, en écoutant l’histoire de la Louve et du Hibou blancs, que chacun d’eux me raconta tour à tour, et parfois tout ensemble.

Après cette nuit merveilleuse, je ne revis jamais ni la Louve ni le Hibou. Je me suis mis à ma dactylo et écrivit de mémoire tout ce qu’ils m’avaient conté. Je vous en présente aujourd’hui le produit fini. Je vous assure qu’il est fidèle aux propos échangés cette nuit-là.

Gilbert Talbot

[5]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre premier

LA PÊCHE À LA MOUCHE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le corps pourrissait depuis plus d’une semaine à travers les pitounes qui s’amoncelaient le long du bôme qui s’étirait au travers de l’anse, juste avant le barrage. Sa tête, ses bras, ses jambes, avaient été lentement broyés par le mouvement des billes de bois qui le macéraient peu à peu. Personne ne pouvait le voir à travers les billes. Il flottait seul, réchauffé par le soleil de septembre. Il avait traversé ainsi tout le lac jusqu’à l’embouchure de la Grande Décharge. Une mouche qui passait par là vit d’abord des taches rouges, puis des noires, comme des trous par où le sang, mêlé aux autres jus du corps, s’écoulait dans l’eau.

- Bzzzz ! Quel festin ! Pensa-t-elle. Allons voir. Bzzzz !

Et ce qu’elle vit la convainquit qu’il y avait assez de nourriture pour toutes ses sœurs. Un essaim de mouches se forma bientôt au-dessus du corps en lambeaux.

Harold, un Innu à chemise à carreau et casquette du surplus d'armée, pêchait à la mouche, cherchant à attraper les dernières ouananiches, quand sa ligne s’empêtra dans les billes.

[6]

- Câlisse ! Comment j’ai fait mon compte ? J’ai dû m’endormir au bout de ma canne !

Harold était un pêcheur invétéré, qui passait ses étés en chaloupe sur le lac. Jamais un vrai pêcheur ne devait pêcher des pitounes. Pour lui c'était une vraie honte. En tentant de décrocher son hameçon, il se rendit compte que ce n’était pas à une bille de bois qu’il était attaché. C'était long et mou, mais ça ne résistait pas comme une ouananiche non plus. Tout en enroulant sa ligne pour approcher la chose de sa barque, puis le prendre dans son filet, il s'aperçut que cette chose molle était un bras humain en décomposition, qui s’était détaché d'un corps humain, quand il avait tiré sur sa ligne. Harold se signa tout en sacrant :

- Tabarnak ! Kossé ça ?

L’horreur se lisait sur son visage, comme si le yâble lui-même était sorti du lac. Il approcha prudemment sa verchères à travers les billots pour voir ces restes humains de plus près. Harold était croyant, superstitieux, sacreur, mais pas peureux. Il connaissait les hommes, les chantiers et leurs chicanes. Il crut tout d’abord que c’était un draveur qui était tombé à l’eau, mais à cet époque de l’année c’eût été fort surprenant. Il n’y avait plus de drave sur les rivières depuis la fin du printemps. Pis en examinant les lambeaux du costume de ville que portait toujours le corps, avec sa cravate encore autour du cou, il conclut pour lui-même :

[7]

- Encore un gars d’la ville, qui r’garde pas ouski met les pieds. Mieux vaut le laisser là pour le moment et avertir Gerry !

Gerry, son ami indien depuis toujours, était le pseudo-chef de police de Mastheuiatsh. Il n’avait jamais été nommé chef par personne, mais c’était lui qui réglait les problèmes de tout le monde. Un grand et gros gars, cheveux en brosse comme le vrai G.I. qu’il aurait aimé devenir. On le soupçonnait d’avoir trempé dans pas mal d’histoires louches : drogues, vols, rapines en tout genre, mais toujours pour la bonne cause, toujours pour venir en aide à quelque chum du coin. On ne lui connaissait pas de blondes steady, mais on dit qu’il allait souvent chez Madame Claude à Alma, par exemple. Il paraît que dans sa jeunesse, il était sorti avec la belle Françoise de Desbiens, mais ça avait mal tourné. Elle était partie aux États avec un Franco-américain qui était venu à l’hôtel Roberval pour une fin de semaine de pêche. Gerry était guide dans ce temps-là. Et Françoise était femme de chambre à l’hôtel. Le bel Américain l’a vite enjôlée avec son argent. Il lui a fait accroire qu’il avait une manufacture à Lowell Mass. Des mauvaises langues ont raconté par la suite à Gerry, que la manufacture était même pas à lui, c’était juste un petit boss des bécosses, mais Françoise elle, n’est jamais revenue au lac.

\* \* \*

En fouillant dans les poches de ce qui restait de la veste du cadavre, Gerry trouva un passeport mexicain [8] détrempé, dans un étui supposément étanche. On pouvait encore y lire :

- Jaime Guttierrez de la Garza. J’aime une garce ? Tiens c’est comme moi ça !

Harold le corrigea tout de suite.

- Non ! Non ! Ça se prononce RA-Ï- MÉ. C’est un Latino !

- Pourtant, ya pas moyen de le ranimer ! Ha ! Ha ! Ha ! C’est un Latino en p’tits morceaux.

- J’me demande ben, kessé qu’un Latino est venu bretter par icitte ?

- Peut-être qu’il était à l’hôtel Roberval. Il est habillé comme un vrai touriste européen.

- On va-t-y vérifier si on le connaît par là ?

- J’vas prendre des photos du corps d’abord, pis envoyer ça au Capitaine, c’est lui qui va décider de kessé qui faut faire.

Gerry avait beaucoup d’amis dans la police, dû à sa façon de vivre va sans dire. Il servait parfois d’indic et on le payait bien. C’est comme ça qu’il a pris du gallon dans l’opinion populaire. Quand il rapporta ses photos au poste, le Capitaine écouta son histoire et comprit vite que Gerry offrait ses services pour fouiller les dessous de l’affaire. Aussi, lui ordonna-t-il :

- OK Gerry, va faire un tour là-bas. Tu y connais pas mal tout le monde, mieux que quiconque. Pis fais-moi un rapport de tout ce que tu apprendras.

[9]

- Au tarif habituel Capitaine ?

- Bien sûr Gerry. T’es quasiment employé chez nous maintenant.

- Très bien Capitaine. Est-ce que j’peux amener Harold avec moé, c’est lui qui a découvert le corps. Pis y parle un peu espagnol. Ça pourrait être utile.

- T'as ben beau l’amener, mais c’est à ton compte.

- Pas de problème. J’vas mettre ça sur le compte de dépenses.

- Ouais, Mais charge pas trop. On paiera pas toutes vos brosses.

- Non, non, juste ce qu’il faut pour faire parler le monde.

- Ouais. C’est sûr qu’avec les Latinos ça va prendre un peu de Tequila.

Gerry et le Capitaine se quittèrent sur un clin d’œil. Ces deux-là s’entendaient comme larron en foire. Gerry annonça la bonne nouvelle à Harold qui ne demandait pas mieux que de passer son chômage à bourlinguer avec Gerry. La police ramassa les restes du corps et on l’autopsia complètement. On y découvrit plusieurs trous de balles. C’était donc un meurtre. Un meurtre au Lac, ça se voyait pas souvent. Surtout un meurtre de Latino. La nouvelle a vite fait le tour du Lac et toutes sortes de rumeurs s’amplifièrent d’un village à l’autre. Quand Gerry et Harold arrivèrent à Roberval, tout le monde savait ce qu’ils venaient y faire. Pas moyen de [10] passer incognito. De toute façon, tout le monde les connaissait fort bien. Personne n’avait vu d’autres latinisants dans le coin. Y avait que des Américains, deux Français et un Allemand, qui se préparaient pour aller chasser l’ours.

- Ben, mon Harold, tes talents de traducteurs nous seront pas très utiles icitte. Parles-tu aussi allemand ?

- Non ! Même si j’ai fait la guerre contre eux, j’ai jamais voulu apprendre leur langue de barbares.

L’Allemand lui, parlait français et il avait compris les dernières paroles de Harold. Il se rapprocha de leur table, pour leur cracher :

- Au moins nous les Allemands, ne sommes pas des lâches comme vous autres.

C’était un costaud, genre armoire à glace. Il était blond, mais curieusement avait des yeux noirs profonds et méchants. Cependant, il n’impressionna nullement Harold qui était lui aussi plutôt bien baraqué.

- Viens donc m’voir toé si j’suis un lâche, rétorqua vivement Harold. Ya jamais personne qui m’a dit ça, pis qu’yé encore vivant aujourd’hui.

L’un des Français s’interposa ;

-  ! Allons ! Messieurs, La guerre est finie. On va pas la recommencer ici dans un site aussi enchanteur.

[11]

Il avait l’air plutôt sympa. Bel homme, il avait l’élégance de langage de sa race, ce qui ne réussit tout de même pas à faire tomber la colère de Harold :

- J’vas y’en chanter un site moé ! Maudite race de génocideurs, rétorqua Harold.

C’est son ami Gerry qui parvint à le calmer :

- Ta gueule, toé. On est pas venu icitte pour se chicaner. On a d’autres chats à fouetter, t’sé ben.

Harold baissa les poings et se rassit, pendant que l’Allemand lui montrait un index bien allongé. C’est Gerry qui lui répondit :

- J’vois qu’t’a les doigts pas mal long bonhomme, mais faut pas faire ça devant un ours, tu pourrais te’l faire bouffer pis la tête avec.

- Qu’est-ce que vous connaissez aux ours vous autres ? Je suppose que quand vous en voyez un vous fuyez à toute jambe.

- Moé, bonhomme, j’suis guide de chasse, pis quand je vois un ours, c’est vrai j’aime mieux détaler, plutôt que de me faire bouffer.

- Guide de chasse hein ! Voyez vous ça, rétorqua le Français. Justement, on en cherchait un. L’Indien qui devait nous guider est parti hier sans nous autres.

[12]

- L’Indien dont tu parles, c’est un Montagnais de Pointe bleue. C’est même mon oncle Isidore. Quand vient le temps de la chasse, lui il ne perd pas de temps dans les bars. La forêt l’attire comme un aimant. Ya pas un touriste qui peut le retenir.

- Alors, vous pourriez peut-être le remplacer votre oncle ? On paie bien vous savez.

Harold allait refuser en montrant son poing à l’Allemand, mais Gerry fut plus vite que lui.

- On verra ben. Ça dépend des conditions. Oussé que vous voulez aller ?

- Là où il y a des ours à chasser, bien sûr, répondit l’autre Français

- Alors on vous amènera pas au zoo, ils pourraient vous garder, dit Harold sans rire.

- Ya pas de problèmes pour ça, répondit Gerry, sans tenir compte de la dernière remarque de son ami. Quand est-ce que vous voulez partir ?

- Dès que possible. Nous on est prêts.

- Alors disons, demain matin à 4 :00 ?

- Parfait ! On vous donnera cent piasses si on en tue un.

- Cent piasses par personne, vous voulez dire.

[13]

- On n’a pas besoin de votre « collègue », persifla l’allemand.

- Ben, moi oui ! C’est le meilleur pisteur du Lac.

- Moi ? Harold allait le démentir, mais Gerry coupa vite sa remarque :

- Oui toi, tu vas venir avec moi, pis tu vas arrêter de te pogner avec monsieur. Il est un client maintenant, tu comprends.

Puis se retournant vers le groupe, il demanda :

- Alors marché conclu ?

- Marché conclu dit le premier Français. L’Indien à lui seul, nous prenait cinq cent piasses.

- Ah, les Indiens ce sont les meilleurs, c’est vrai, reconnut Gerry, le sourire en coin.

Nos deux compères se retirèrent dans leur chambre pour préparer leur bagage. Harold asticota aussitôt son ami :

- Qu’est-ce qui t’as pris de dire ça, Gerry. Tu sais ben que j’connais rien à la chasse à l’ours moé !

- J’ai pas dit non plus que’t’étais un pisteur d’ours. T’as déjà oublié qu’est-ce qu’on est venu faire icitte ? T’es un pisteur d’hommes, tabarnak.

- C’est benq trop vrai, j’y pensais même pu. Ce maudit boche m’a fait tout oublier.

[14]

- Ouais. J’l sens pas non plus c’te gars là. Ya pas l’air ben ben clean. Pis les maudits Français mielleux sont pas mieux. J’pas sûr non plus que c’est l’ours qui sont venus chassés. Faut ouvrir l’œil mon Harold, c’est pas l’temps d’s’endormir avec ces lascars.

- Ben mon Gerry, là tu’m surprends. J’pensais que tu voulais faire copain-copain avec eux.

- M’prends-tu pour un fif ! J’ai ben des chums comme toé, mais pas un calisse de copain Ok Là ?

Gerry marcha comme une grande fofolle jusque dans sa douche, pendant que Harold se tordait de rire sur le lit. Faut dire que Gerry était plutôt bedonnant et avec ses 6’4’’, il ne faisait pas tellement dans la dentelle.

\* \* \*

À quatre heures, le lendemain matin, les hommes se retrouvèrent sur la grande terrasse, qui s’adossait au Lac. Les odeurs d’épinettes et de poissons flottaient dans l’air alors qu’une légère brume ondulait au-dessus du Lac. Harold aimait cet odeur, ce moment matinal, ce lieu du monde où il a grandi. Il était chez lui, au Lac St-Jean. Les touristes eux semblaient plutôt endormis, affalés dans leur chaise, leurs bagages entr’ouverts par terre, avec les carabines entre les jambes. Gerry voulut en examiner une en particulier, mais l’Allemand s’y opposa brusquement.

- Pas nécessaire de vérifier ça, le guide, c’est déjà fait. Je connais bien les armes, t’en fais pas.

[15]

Gerry regarda sa carabine d’un air louche. Lui ne connaissait pas cette arme. Ce n’était pas une 22, ni une 303, ni même une grosse Winchester. Harold, par contre connaissait bien cette arme : c’était un fusil d’assaut. Il le soupira dans l’oreille à Gerry.

- C’est un AK 47, un fusil d’assaut russe ; une Kalachnikov. C’est pas pour tuer l’ours ça monsieur.

- OK, j’vois qu’t’as les deux yeux ben ouverts. Perds-le surtout pas de vue.

L’un des Français se présenta à lui, en lui tendant la main.

- On ne s’est toujours pas présenté ; moi j’m’appelle Thierry Lagrange et je viens de Lyon. Mon copain s’appelle Didier Lesèvre et lui vient du Haut Beaujolais. Et puis notre ami Allemand est un fier Bavarois. Il s’appelle Gunther.

Tous se serrèrent la main en se regardant bien dans les yeux, surtout Gunther et Harold, qui se promirent sans rien dire de se revoir seul à seul un moment donné. Didier était plutôt beau bonhomme : il mesurait près de six pieds, avait de doux yeux bruns langoureux et de séduisantes faussettes lui creusaient légèrement le bas des joues. Il semblait être le chef du groupe. Cependant Thierry était davantage son copain plutôt que son subalterne. Il était aussi beau gosse, plus grand que Didier et plus musclé. Ses cheveux noirs et ses yeux bleus foncés lui donnait un air métissé, d’homme du nord croisé avec une méditerranéennem. Thierry était l’home d’action, de la bagarre et il aimait ça en remettre. Quant à l’Allemand, il était fermé, pour ne [16] pas dire renfrogné. Il était plutôt repoussant d’allure et de caractère.

Ces trois « touristes » n’étaient pas à pied, loin de là. Ils avaient loué une jeep de l'armée, qui pouvait aller partout. Gerry leur fit prendre la route de la Chute à l’ours, comme pour les convaincre qu’ils connaissaient bien son sujet. Son idée était en fait de les amener au dépotoir de Normandin et de St-Méthode, là où les ours noirs s’y nourrissaient régulièrement. Et par pur chance, ils virèrent dans un sentier où se trémoussaient une femelle et ses deux petits, assez gros à ce temps-ci de l’année. Il y en avait pour tout le monde, ou presque. L’Allemand voulut être le premier à tirer, par la fenêtre, mais Gerry s’y objecta :

- Hé, minute bonhomme. Ça marche pas de même icitte. Tu veux tous nous tuer ou quoi ?

- Ben, non, ya pas de danger, je t’ai dit que je savais me servir de cette arme.

Et il voulut tirer une rafale en direction des ours, mais rien ne sortit. Éberlué, il vérifia son arme et se rendit vite compte qu’il n’y avait plus de chargeur. Harold le tenait dans ses mains à l’arrière.

- Mieux vaut être prudent, monsieur mon client. On ne sait jamais quand est-ce que le coup peut partir et surtout vers qui ?

- L’Allemand était furieux, mais Thierry fut plus conciliant, comme d’habitude.

- D’accord, vous êtes de bons guides, vous nous avez amenés là où on voulait, mais faut nous [17] laisser faire notre chasse maintenant. Remettez le chargeur à Gunther s.v.p.

- Gerry fit signe à Harold d’obtempérer, puis ajouta.

- Écoutez, on n’est pas dans la brousse icitte. C’est pas de même qu’on chasse l’ours. Il vaut mieux se mettre à l’abri. On ne sait jamais quand est-ce que ces grosses bêtes là se mettent à charger. Et puis ça court très vite, que j’vous dit. Et de toute façon, on a pas le droit de tuer les petits. Je vous propose plutôt d’aller se mettre en cache dans la cabane là-bas et d’attendre le gros mâle qui ne devrait pas tarder à se montrer.

Gerry connaissait très bien le coin où ils les avaient amenés. La cabane qu’il montrait était bien une cache, mais pour la chasse à l’orignal. Elle était jouquée dans un vieux chêne solide et était toute équipée comme tout bon chalet de Bleuet. Y avait même un frigo plein de bières. Les Français n'en revenaient tout simplement pas :

- Et ben, ça c’est une surprise, dit Thierry en s’ouvrant une bière et en en passant d’autres à ses acolytes. Manque plus que le vin et le pain baguette.

- Nous on préfère la bière comme les boches, dit Harold en riant cette fois-ci, tout en ouvrant sa Mol.

- C’est la cache de mon oncle Isidore, précisa Gerry. Il la garde toujours prête surtout à c’temps-citte de l’année. Si ça vous fait rien, [18] faudrait laisser un pourboire sur la table, juste pour le remercier. Mon oncle est ben d’adon avec toute la famille, mais vous comprenez, faut que chacun fasse sa part.

Les trois mirent chacun un dix sur la table sans se faire prier. On voyait bien que l’argent ne leur pesait pas au bout des doigts. Didier rajouta même :

- On va mettre la même chose pour chaque bière qu’on prendra. Je suis bien heureux de vous avoir rencontré. Jusqu’à maintenant, vous avez tenu parole.

- Et ça va continuer de même, dit Gerry, vous en faîtes pas. Nous les Bleuets, on est des gens de parole. On est ben accueillant pour les touristes chez nous.

Et Harold ajouta :

- Surtout vous les Français, vous êtes comme nos cousins après tout.

Thierry et Didier sourirent chaleureusement, mais pas Gunther, qui se renfrogna un peu plus.

- Oui, oui, on connaissait déjà votre réputation, ajouta Didier. C’est ce qui nous a amené ici d’ailleurs. Et puis, j’ai fait la guerre moi aussi et j’ai eu la chance d’y rencontré un Canadien qui a combattu avec nous. C’était un vrai copain. C’est lui qui nous a parlé de la beauté de votre coin de pays.

[19]

- Ici faut dire Saguenéens, ou Jeannois, ou Bleuets, corrigea Harold en levant sa bière.

La glace était brisée entre les Français et les Bleuets, mais Gunther demeurait toujours aussi réservé et silencieux. Quand les rires et les farces s’éteignirent, Gerry invita tout le monde à se mettre au guet en silence. Les fenêtres étaient basses et il y en avait tout le tour de la cabane. Il y avait même des meurtrières, pour passer le canon des fusils. Cette fois-ci l’Allemand apprécia :

- L’homme qui a construit cette cabane savait ce qu’était un bunker.

- T’as raison Gunther, répondit Harold, il en a fait sauter plus d’un sur les falaises de Normandie.

- Chutt ! Vous autres. Y en a un gros qui s’en vient, murmura Gerry.

- En effet, un énorme mâle, montait le sentier.

- Laissez-le moi dit Gunther en le mettant en joue.

Il tira, mais au même instant on entendit un autre coup de feu, dans la cabane. Gunther tomba raide mort, une balle dans la nuque et l’ours s’enfuit à toutes jambes. Gerry et Harold était muets de surprise. Ils avaient la bouche encore ouverte, lorsqu’ils virent Didier qui les pointait maintenant avec son arme.

- Il a eu son compte ce chien de nazi, enfin. Pas un geste vous deux, ou vous y passez vous aussi.

[20]

Gerry et Harold ne dirent rien, mais se regardaient dans les yeux, puis vers les carabines pointées sur eux.

- Ne tentez rien messieurs, on est un peu nerveux et le coup pourrait partir sans qu’on le veuille.

Gerry finit par dire :

- J’savais ben que c’était vous autres.

- Vous savez absolument rien, monsieur le guide, mais si vous voulez le savoir, on peut tout vous dire maintenant qu’il est mort et bien mort.

- C’est vous autres qui avez tué le Latino aussi, cria Harold.

Les deux Français furent surpris à leur tour.

- Comment savez-vous ça ? Vous avez retrouvé Jaime ?

- On est de la police. J’ai découvert son corps, il y a trois jours, dans les pitounes qui flottaient sur le lac, affirma Harold.

- Vous êtes policier ? Ça alors ? Je ne l’aurais jamais cru.

Les deux hommes baissèrent leurs armes et sortirent leur carte d’identité : *RCMP, Special Services*. [[1]](#footnote-1)

[21]

- Excusez-nous de vous avoir mêlés à cette sale histoire. Nos Supérieurs nous avaient interdits de contacter la police locale. Tout devait se passer en secret, confia Didier.

- Alors dîtes-nous seulement ce qu’on doit savoir et fichons le camp d’ici. Pourquoi avoir tué ces deux hommes ? Qu’est-ce qu’ils ont fait ?

- On n’a pas tué Jaime, c’était notre confrère. Nous faisons partie d’une brigade secrète internationale, qui poursuit les ex-nazis. Nous sommes d’origine juives voyez-vous. Nos parents ont été torturés par la gestapo. Gunther était un des tortionnaires de Klauss Barbie, celui qu’on a appelé le boucher de Lyon. Jaime l’avait repéré en Argentine, grâce à des camarades, qui avaient combattu la dictature, mais Gunther avait été averti et il avait pris la fuite au Canada, grâce à la filière catho, qui aide toujours les ex-nazis. Il s’est d’abord réfugié à l’archevêché de Chicoutimi, mais Mgr Racine a averti la RCMP, ce qui a mis ses Services Spéciaux en alerte. C’est Jaime qui avait pris contact avec lui, en se présentant comme un allié argentin, mais je suppose que Gunther ne l’a pas cru. Je suppose qu’il a reconnut son accent mexicain, très différent de l’argentin.

- Mé vous autres, comment vous avez fait pour vous acoquiner avec lui dans cette pseudo-partie de chasse ?

- Oh, ça pas été bien difficile. On lui a fait accroire qu’on pouvait l’aider à se cacher ici dans les bois, en attendant de lui trouver d’autres papiers d’identité.

[22]

- Et ils vous a cru de même, le bonasse ?

- Ben non voyons, On lui a présenté nos cartes de la RCMP, comme à vous autres. Gunther est aussi un agent secret, mais de la CIA [[2]](#footnote-2). C’est comme ça qu’il a survécu jusqu’à maintenant. Il a vendu bien des noms, dont celui de Barbie, ce qui en a fait une célébrité dans notre monde. Officiellement, il est mort depuis longtemps, mais la CIA lui a donné une nouvelle identité et une nouvelle vie.

- Alors Gunther ce n’est pas son vrai nom ?

- Non, en réalité, il s’appelle Wolfgang Rüdiger Ernst. Il était le filleul de Rudolf Hess, l’un des principaux lieutenants de Hitler.

- Et pourquoi l’avez-vous tué, au lieu de l’arrêter en bonne et due forme ?

- Comprenez bien messieurs que nous sommes des agents secrets et qu’il ne nous est pas permis de tout vous révéler, mais vos Supérieurs eux pourront contacter qui il faut à la RCMP pour obtenir confirmation de ce qu’on vous a dit. De toute façon, cet homme était déjà mort officiellement.

- Vous savez, nous on n’est que des sous-traitants. On est pas des vrais policiers. Vous pouvez nous dire ce que vous voudrez, on l’dira pas à personne, leur révéla Harold.

[23]

- Toi ferme-là, dit rapidement Gerry

Mais il était déjà trop tard. Thierry leur envoya un pruneau entre les deux yeux à chacun deux.

- C’était même pas des policiers, soupira-t-il. On a perdu notre temps avec ces zouaves. Allons vite les mener au dépotoir. On doit faire rapport de notre mission au Mossad ce soir.

Dans le dépotoir de Normandin, une famille d’ours se délectait entourée d’un énorme essaim de mouches. Des charognards attendaient leur tour. Isidore regardait la scène du haut de sa cabane. Il avait trouvé trente dollars américains sur sa table et trois bières de moins dans son frigo. Les deux jeunes oursons se tiraillaient en tenant chacun dans leur gueule, un bout de guenille qui attira l’attention du guetteur. La guenille était faite de carreaux rouges et noirs. Isidore comprit que c’était les restes d’une veste de chasse. Il prit ses jumelles et regarda les ours de plus prêt. Il vit alors que le gros mâle mâchouillait ce qui ressemblait à une jambe, alors que la femelle ouvrait un thorax humain. Isidore prit son fusil et tira quelques décharges en l’air. Les ours s’enfuirent et Isidore put voir ce qu’ils étaient en train de manger. Il compta trois têtes, six bras, mais seulement cinq jambes. L’autre était dans la bouche de l’ours en fuite. En regardant de plus prêt, il examina les têtes et crut reconnaître le visage de son neveu Gerry.

- Oh non ! C’est pas vrai, s’exclama le vieil homme.

\* \* \* \* \*

[24]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre deux

L’AGNOUR

[Retour à la table des matières](#tdm)

Thierry Lagrange et Didier Lesèvre détallèrent plutôt rapidement de l’arbre où était jouqué la cache à Isodore. Ils garrochèrent les trois corps du haut en bas de la cache et les retrouvèrent sur le sol. Ils avaient idée de les laisser pourrir sur place, puis se rappelèrent que des ours rodaient dans le coin, C’est pourquoi ils les jetèrent dans le dépotoir, comme de vulgaires déchets.

- Comme ça les ours auront de la chair fraîche à manger pour la semaine, dit Thierry.

- Et ils ne nous ennuieront pas sur le chemin du retour, compléta Didier.

Les deux complices se connaissaient depuis leur enfance. Ils pouvaient deviner d’instinct les paroles et les gestes de l’autre. Ils étaient tous les deux juifs, fils de parents juifs orthodoxes et pratiquants, morts dans le même camp de concentration d’Auschwitz-Birkenau en Pologne. Eux y avaient échappé en se cachant dans le maquis, plutôt qu’en fuyant avec leurs parents, qui furent finalement dénoncés par les fermiers qui les avaient cachés. Eux voulaient se battre en se joignant à la Résistance française. C’est là qu’ils apprirent toutes les façons de tuer un ennemi, par le fer et par le feu, [25] par la torture ou l’égorgement. Ils devinrent de vrais durs cachés sous des apparences de gentils fils à papa.

Après la guerre, ils émigrèrent en Israël où ils rejoignirent les rangs de la Haganah et furent tout de suite affectés au Shay, qui devint plus tard le Mossad, le Service de renseignement israélien. Plus précisément, ils se joignirent aux Services spéciaux du Mossad, ceux qui traquaient les ex-nazis et qui les éliminaient. Le Mossad était en lien avec les Services de renseignements de la plupart des pays occidentaux, dont le Canada. Ils se partageaient certains renseignements et quand l’un de ces Services découvrait la cache d’un ex-nazi, on le rapportait aux Services spéciaux du Mossad. Il arrivait parfois que certains ex-nazis n’étaient pas dénoncés, parce qu’ils étaient protégés soit par un État, qui voulait utiliser leurs services, soit par certains prélats catholiques qui dirigeaient des filières d’exfiltration pour certains d’entre eux, dont ce Wolfgang Rüdiger Ernst, le filleul de Rudolf Hess, un homme important du troisième Reich, très près de Hitler.

De retour à l’Hôtel Roberval, le réceptionniste les accueillit avec surprise :

- Alors, et ces ours ! où sont-ils ?

- Pas de chance, répondit Thierry, nos deux guides que nous avions engagés ici même ce matin ont déguerpi avec notre argent.

- Et de plus, ajouta Didier, on s’est perdu au retour et on s’est retrouvé à Péribonka. Alors vous comprenez notre ami Allemand, qui n’aimait déjà pas trop l’un des guides, a décidé de retourner [26] seul à Québec. D’ailleurs nous aussi, on doit se presser, Si vous permettez, on va ramasser nos affaires et celles de notre ami. Nous partirons par le premier bus demain matin, car le bateau nous attend nous aussi à Québec.

- Mais non ! Mais non ! Supplia le gérant, qui s’était joint à la conversation. Restez quelques jours de plus, je vous trouverai personnellement de vrais guides Canadiens Français, bien plus fiables que ces Sauvages.

- Ah non merci ! S’exclamèrent-ils en chœur. Pour nous c’est terminé, expliqua Thierry. On a bien aimé votre belle nature et votre lac merveilleux, mais il faut vraiment partir. Notre bateau sera le dernier à naviguer sur le St Laurent avant l’hiver.

- - Ah, je comprends, admit le gérant visiblement déçu. Je suis vraiment peiné que vous n’ayez pas pu avoir votre ours… J’ai une idée, dit-il en se grattant le dessus de son crâne dégarni. Si vous voulez, tout à l’heure, pour votre dernier repas chez nous, vous serez nos invités spéciaux et ce sera sur le compte de la maison.

- Ah, çà c’est vraiment gentil, s’exclama Didier. On reconnaît bien là la chaleureuse hospitalité de votre région.

- Alors c’est d’accord ! On va vous préparer un repas que vous n’oublierez pas de sitôt. Jérôme, mon garçon, monte les effets de ces messieurs à leur chambre.

[27]

- Non, non, non ! Je vous en prie. On est assez grands pour faire ça nous-mêmes, dit Thierry fermement.

En fait, il ne voulait pas que le garçon se rende compte que leurs carabines avaient été utilisées et que tout le linge qu’ils avaient caché dans leur bagage était tout souillés de sang et de vase.

- Alors, je ’insiste pas. Marguerite est là-haut qui prépare votre chambre. Le souper sera servi à 7 :00 pm. Ça vous va ?

- C’est parfait pour nous. On aura juste le temps de faire notre toilette. Veuillez nous excuser maintenant.

- Bien sûr, bien sûr messieurs. À tout à l’heure.

- *« Quels gens aimables, ces Français »,* se dit le gérant à lui-même. *S’ils ont aimé leur séjour, ils vont nous attirer une belle clientèle européenne. Faut vraiment leur faire oublier la mauvaise réputation que nous font ces maudits Sauvages. »*

À leur chambre, Marguerite les attendait patiemment, après y avoir mis de l’ordre. Ils étaient ses seuls clients de la journée, aussi voulait-elle faire bonne impression.

- J’espère que tout sera à votre convenance. J’ai faitte de mon mieux pour que toutt soye ben à l’ordre icitt d’ans.

- Ce sera parfait comme cela, répondit Thierry. Voilà pour vos bons services.

[28]

Et il lui glissa un billet de cent francs dans les mains. Marguerite l’inspecta des deux côtés, mais ne savait pas ce que c’était.

- S’cusez m’sieur, mais pourquoi me donnez-vous ce papier ?

Thierry n’en revenait pas. Cette pouffiasse ne connaissait pas la monnaie française :

- Ça mademoiselle, c’est un billet de cent francs, dit-il en souriant. Vous le garderez en souvenir de ces *« maudits Français »* qui sont venus vous importunez chez vous,

- Dîtes pas ça monsieur. Nous on vous aime ben…Euh, même si vous avez pas la même parlure que nous autres.

- Moi je trouve votre accent absolument adorable, affirma Didier, l’air vraiment sincère.

- Ben moé aussi, j’aime ben vot accent,.. euh, même si j’comprends pas toutt, touttt [[3]](#footnote-3)\*.

- On finit toujours par se comprendre tout de même, conclut Didier, en la poussant gentiment vers la porte. Excusez-nous, mais on doit se dépêcher si on veut être prêt pour le festin que nous prépare votre patron.

- Pas de problème. Je vais justement aller les aider aux cuisines. À ta l’heure !

- C’est ça à bientôt, ma mignonne, soupira Didier en fermant la porte. Mais ce qu’ils sont [29] ennuyant à la fin, avec toutes leurs samalecs. Enfin, on se tire bientôt.

- Profitons alors, de leur hospitalité. Moi je m’enverrais bien cette petite pute avant de partir, lui confia Thierry.

- Oublie ça, mon mignon, soupira Didier. On est pas en France ici. T’as pas remarqué ? Cette femme de chambre porte un scapulaire dans le cou pour se protéger du diable qui pourrait les faire succomber dans le péché de la chair.

- On verra ça cette nuit. Qui sera le plus fort. Dieu ou le diable, dit Thierry, avec un sourire satanique.

\* \* \*

Le gérant avait fait les choses en grand pour ses deux seuls clients de la soirée : éclairage tamisé, chansons d’Édith Piaf (sur disque vinyle), entrées de petites bouchées et santé au vrai champagne. Il voulait vraiment les impressionner. C’est lui-même qui apporta le plat de résistance :

- Du bifteck d’ours, accompagné de légumes régionaux et arrosé d’un bon rouge Canadien : notre St-Georges national !!!

- Vraiment c’est trop monsieur…Euh ! Comment dois-je vous appelez ? Demanda Didier :

- Philibert Morissette, mais tout le monde m’appelle Phil et, je vous en prie, faîtes-en de même.

[30]

- Alors cher Phil, je ne sais comment vous remercier. Grâce à vous, on va tout de même goûter à notre ours ce soir.

- Je vous en prie, messieurs. Je vous souhaite un bon appétit. Et si vous voulez vraiment nous remercier, eh bien, parlez en bien de notre hôtel à tous vos amis de France. Dites-leur bien que nous les accueillerons à bras ouverts.

- Nous n’y manquerons pas soyez en assuré.

Pour la circonstance, Marguerite était devenue la serveuse attitrée à leur table. Lorsqu’elle se pencha pour servir le vin, Thierry plongea un regard malicieux dans son corsage, que Marguerite avait bien dégagé.

Le bifteck d’ours était franchement savoureux, d’un goût riche et sauvage, qui stimulait hautement les papilles gustatives, mais le St Georges lui était plutôt dégueulasse. Nos deux compères s’empressèrent d’aller vider la bouteille dans les toilettes et commandèrent un tavel des bords du Rhône qui convenait mieux pour la viande de chasse. Ils burent et s’empiffrèrent joyeusement, jusqu’à ce que le Capitaine vienne s’asseoir à leur table. Il se présenta plutôt brusquement :

- Messieurs, veuillez m’excuser de briser une si belle ambiance, mais une affaire urgente m’oblige à vous poser quelques questions. Je suis le Capitaine Joseph Tremblay, de la Police Provinciale.

[31]

Thierry et Didier s’attendaient un peu à ce genre de visite, mais ils croyaient pouvoir s’en tirer en dévoilant leur fausse identité :

- Enchanté de vous rencontrer enfin, dit Thierry, sur un ton courtois. Je suis Thierry Lagrange et voici mon collègue Didier Lesèvre. Nous sommes Français, mais sur le territoire canadien, nous travaillons en étroite collaboration avec les Services spéciaux de la RCMP. Je pense savoir pourquoi vous voulez nous interroger. Allez-y donc ! Nous répondrons à toutes vos questions dans la limite du possible.

- Est-ce que vous avez rencontré dernièrement mes deux enquêteurs, Gérald Kurtness et Harold Robertson ?

- Justement, on en parlait avec Monsieur Morissette, le gérant de l’hôtel. Vos deux supposés enquêteurs se sont fait passés pour des guides de chasse à l’ours. Ils nous ont emmenés dans le bois, puis ils ont déguerpi, nous laissant complètement perdus. Il nous a fallu toute la journée pour retrouver notre chemin.

- Écoutez, s’excusa presque le Capitaine, ces deux gars-là nous servent habituellement d’indicateurs, ce ne sont pas de vrais policiers à proprement parlé. Est-ce que vous leur aviez dit qui vous étiez exactement ?

- Euh ! Non, répondit Didier. Quand on ne sait pas à qui on a affaire, on ne révèle rien sur qui on est et ce qu’on fait. Officiellement, nous [32] étions des touristes qui voulaient aller à la chasse à l’ours.

- Alors ça peut expliquer pourquoi ils vous ont laissé. Vous comprenez, ils étaient eux aussi sur la piste de meurtriers. Vous ne connaîtriez pas par hasard un dénommé Jaime Gutierrez ?

- Bien sûr qu’on connaît Jaime. C’est notre collègue de travail, mais on l’a perdu de vue. Vous avez eu de ses nouvelles ? Demanda Thierry, mine de rien.

- Ben, on a retrouvé votre collègue mort depuis un bon bout de temps et flottant à travers les billots à l’entrée de la Grande Décharge.

Thierry et Didier mimèrent la grande surprise muette, bouche grande ouverte devant une telle révélation, mais le Capitaine ne se laissa pas prendre à leur jeu théâtral. Il continua son interrogatoire. Il voulait savoir toute l’histoire. La vraie.

- Alors, si je comprends bien Jaime était aussi de la RCMP, comme vous ?

- Comme nous, oui, il travaillait en collaboration avec la RCMP, mais lui était affecté au Services de renseignement mexicain.

- Et vous, êtes-vous rattaché au Services français ?

- Non, nous, nous sommes Israéliens. Nous sommes sur la piste d’un ex-nazi qui s’est réfugié ici, grâce aux filières d’exfiltration de l’Église catholique.

[33]

- Ah, je commence à comprendre, dit le Capitaine. Et je suppose que l’Allemand qui vous accompagnait était cet ex-nazi ?

- Vous avez bien compris. Cet Allemand s’appelle Wolfgang Rüdiger Ernst. Il est le filleul de Rudolf Hess. Nous sommes sur ses traces depuis la fin de la guerre. Nous allions le capturer ici même, mais vos deux indics l’ont aidé à fuir avec eux. Il nous faut repartir vite vers Québec demain, pour retrouver sa trace.

- Écoutez, je ne peux pas vous laisser partir, tant que je n’aurai pas confirmation de vos identités. Désolé,

Thierry et Didier ne l’entendaient pas du tout ainsi. Et ils le firent savoir clairement :

- Et bien Capitaine, dit Thierry en le regardant droit dans le blanc des yeux. Nous n’avons aucun ordre à recevoir de vous. Nous avons une mission à remplir et nous répondons de nos actes à nos Supérieurs. Si ça ne vous plaît pas, vous pouvez toujours appeler les Services spéciaux. Ils vous diront la même chose que je vous ai dite ce soir. Laissez tomber. Laissez-nous faire notre boulot, sans nous mettre des bâtons dans les roues, sinon…

- Sinon quoi ? demanda le Capitaine en élevant la voix de deux tons. C’est ma juridiction ici et j’entends bien me faire obéir quand je donne un ordre.

[34]

Le ton montait un peu trop fort au goût du patron. Il envoya Marguerite servir les digestifs en espérant que ça calmerait un peu les esprits.

- Bonsoir Capitaine Tremblay, dit Marguerite, en souriant. Voulez-vous prendre un p’tit cognac avec nous. C’est le patron qui l’offre.

- Non, merci Marguerite, tu sais bien que je ne bois jamais lorsque je suis en devoir. Et de toute façon, je m’en vais. Et vous messieurs, je veux vous voir demain matin à mon bureau. L’autobus ne partira pas avant que je vous aie vu. Est-ce clair ?

Didier se fit plus diplomate.

- Capitaine, nous y serons. Nous respecterons votre autorité. Respectez aussi la nôtre. Je vous en prie. Appelez nos chefs à ce numéro. Ils vous confirmeront ce qu’on vient de vous dire.

Le Capitaine prit la carte de la RCMP que lui tendait Didier et ajouta :

- C’est sûr que je vais vérifier tout cela et bien d’autres choses, dont on se parlera demain matin. Ceci dit, je vous souhaite de passer une bonne fin de soirée.

- Au revoir, Capitaine dit Marguerite. Vous en faites pas, je vais bien m’occuper de ces messieurs.

Lorsque le Capitaine fut parti, Thierry se rapprocha de Marguerite :

[35]

- Je préfère cent fois mieux votre compagnie que celle de ce rustre.

- Oh vous devriez pas vous fier à son air d’ours mal léché. Dans le fond il est doux comme un agneau.

- Vous en avez beaucoup des ours-agneaux comme ça dans votre beau pays ?

- On en a quelques-uns oui, qui se tiennent dans le bois en hiver et qui reviennent à la bergerie au printemps. On les appelle en riant : *nos agnours,* pour les différencer de *nos amours*. C’est un bon jeu de mots, vous trouvez pas ?

Thierry se permit de prendre Marguerite par la hanche et, dans le même mouvement, rapprocha sa bouche de son visage.

- Ah oui ! C’est un très bon paronyme, très significatif. Vous vous référer sans doute à vos célèbres *« coureurs de bois »* je suppose.

- Coureurs de bois… Coureurs de squaw…Bûcherons ou Rastaquouères, qui se cachent de la RCMP, pour pas aller à la guerre. Y en a de toutes les sortes par icitte mon ti-monsieur.

Marguerite se mit à rire tout en se dégageant poliment de la main de Thierry.

- On connaît bien ce genre nous aussi, continua Didier. Vous savez, nous aussi pendant la guerre, nous avons pris le maquis.

[36]

- Ah oui ? Quel Marquis que vous avez pris ? Demanda innocemment Marguerite.

- Pas un marquis, dit le gérant qui s’était rapproché de leur table. Monsieur parle du *« maquis »*, les broussailles si tu veux. Là où se cachait les Français qui ne voulaient pas aller au travail obligatoire en Allemagne. J’ai bien connu ça. Moi j’étais agent de liaison entre l’armée américaine et la résistance française. Ça arrivait souvent que c’était des Canadiens-Français qui jouaient ce rôle, vu que beaucoup d’entre nous étions bilingues.

- Là vous me surprenez Phil, s’exclama Thierry. Tiens, on va boire un coup à votre santé. Marguerite, ramenez la bouteille de cognac, c’est moi qui paie cette fois-ci.

Marguerite alla vite au bar et ramena un quarante onces de gin en s’excusant :

- Désolé Monsieur Thierry, ya plus de cognac. J’ai pensé que le gros gin De Kuyper, ça ferait ben pareil, pour la digestion et la suite de la conversation.

C’était la fin de la soirée. Et peu à peu, le personnel se regroupait autour de leur table pour faire la jasette. Il y avait même Siméon Bordeleau qui avait apporté son violon. Marguerite le présenta aux deux Français :

- Je vous présente Siméon, notre troubadour régional. C’est lui qui colporte les nouvelles d’un bout à l’autre du Lac, pis qui les met en chanson.

[37]

Didier, qui commençait à se sentir de plus en plus gai, voulut entendre un p’tit air de par chez lui :

- Siméon, tu connaîtrais pas un p’tit air israélien par hasard. Qu’on pourrait chanter et danser ?

Thierry avait pris à nouveau Marguerite par la taille, mais elle se dégagea tout aussi habilement :

- Désolé, Siméon ne connaît que des airs de par chenous, à nous autres. Han Siméon ?

- Ben faut m’excuser, moé chu jama allé dans les vieux pays, même pas pour fére la guerre.

- On sé ça, dit le gérant. Té un d’ceux qui ont pris l’bois pour pas s’fére prendre pour y aller.

- Ah, je vois. C’est un de ces agnours, dont tu me parlais Marguerite.

- Justement, reprit Siméon, dans l’bois on n’avait pas grand chose à fére, fa qu’on a composé queque tounes pour se désennuyer. Y’en avait une qui s’appelait : *« l’agnour »*. C’est une chanson à répondre. Voulez-ti y répondre avec nous autres ?

- Pourquoi pas, dirent Thierry et Didier en chœur. Chantez-nous la donc.

**LA CHANSON DE L’AGNOUR**

*Ah c’tait dans l’bois de la Doré*

*Ah c’tait dans l’bois de la Doré*

*Qu’sur mon chemin j’ai rencontré*

[38]

*Qu’sur mon chemin j’ai rencontré*

*Un beau gros ours ben mal léché*

*Les oreilles en l’air*

*Les oreilles en bas*

*Ya fondu su moé*

*Y voulait m’mangé*

*Comme un vieux bluet séché*

*Je lui ai dit, attends mon gars*

*Je lui ai dit, attends mon gars*

*Tu vois ben que chu pas ben gras*

*Tu vois ben qu’chu pas ben gras*

*Ben c’gros ours là vous l’crèrez pas,*

*Les oreilles en l’air*

*Les oreilles en bas*

*Y m’a parlé tout bas*

*Un ours je ne suis pas*

*Mé un agneau pépère*

*Mé moé chu pas un agneau*

*Mé moé chu pas un agneau*

*Chu jus un bon québécoa*

*Chu jus un bon québécoa*

*Quia un couteau pour t’crever l’foie*

*Les oreilles en l’air*

*Les oreilles en bas*

*Tu vas pas m’fére ça*

[39]

*Bêla l’ours pour que j’le croa*

*Je suis tout doux, comme tu voa*

*Ours ou mouton j’en suis glouton*

*Ours ou mouton j’en suis glouton*

*Agnour j’suis pas poltron*

*Ours ou agneau j’suis pas poltron*

*Quand j’ai faim j’mange tout c’quié bon*

*Les oreilles en l’air*

*Les oreilles en bas*

*J’ai planté mon couteau*

*Au milieu d’son cerveau*

*Pis yé mort le gros*

*J’ai coupé son immense peau*

*J’ai coupé son immense peau*

*C’était une peau de mouton*

*C’était une peau de mouton*

*Pis ses jambes c’était des gigots*

*Les oreilles en l’air*

*Les oreilles en bas*

*Qui aurait pu dire*

*Ou même écrire*

*Ou même en rire*

*Qu’une ourse puisse tomber en amour*

*Qu’une ourse puisse tomber en amour*

[40]

*Et fasse un petit à un bouc*

*Et fasse un petit à un bouc*

*Croyez-moé ou croyez moé pas*

*Les oreilles en l’air*

*Les oreilles en bas*

*Des agnour comme ça*

*Yen a pas jus dans l’boa*

*Yen a aussi sous vos toa*

*Excusez-là c’est la fin…*

Ha ! Ha ! Ha ! Tout le monde se mit à rire, même les Français qui durent admettre ne pas avoir tout compris.

- J’avoue que je n’ai pas saisi tous les mots, mais je crois bien que j’ai compris l’idée générale, reconnut Didier.

- Ah, oui ! Vous m’en direz tant, déclara Siméon, Moé je’l sé toujours pas. Comprenez que nous aut’ on dit n’importe quoa pour faire des tounes comme ça. Un agnour ou ben un loup-pigeon, c’est pareil pour nous autres. En autant qu’ça swing. Han Marguerite ?

Et Siméon saisit Marguerite par la taille et l’embrassa longuement.

- Ben là mon chum tu t’en viens pas mal chaud, Ça fa que cé l’temps de partir. Envoye à maison le vieux qu’on swingne un peu dans l’litt avant de dormir.

[41]

- Comment ? Comment ? S’étonna Thierry. Mais j’ai la berlue, moi ou quoi ! Siméon et Marguerite, vous couchez ensemble dans le même lit ?

- Ben vous savez, ici au Québec, quand on est marié, habituellement on couche dans le même litt… Sauf exception, ben entendu, se moqua Siméon.

- Bien, euh.. Chez nous aussi, mais je ne savais pas que vous étiez mariés, s’exclama Thierry, qui n’en revenait toujours pas.

- On vous l’a pas dit d’avance, expliqua Marguerite, on voulait vous faire la surprise ce soir. Et y m’semble que ça réussi ! !

- Ah, pour une surprise, c’en est tout une, répondit Didier. Vous voyez mon copain commençait à avoir un p’tit béguin pour vous, ma belle Marguerite. Et là, il se retrouve gros gens comme devant.

- Mais non, mais non, protesta Thierry. Je vous trouvais séduisante c’est vrai, mais de là à avoir le béguin, faut pas exagérer tout de même.

- Avouez, que vous la trouviez à vot’ goût ma femme, grogna Siméon. Si elle avait été seule à souère, vous l’auriez amené dans vot’ litt à vous. J’ai ben vu vot’ti jeu de main ta l’heure.

Siméon avait pris l’air vraiment menaçant du mari jaloux. Ne sachant plus quoi dire, les deux Français se mirent à bégayer ensemble.

[42]

- Be…be…be…non… non… voyons euh Si …Si… méon, prenez le pas comme ça. Ce sont nos manières habituelles, qui sont peut-être différentes de celles d’ici, mais faut n’y voir aucune mauvaise intention, voyons.

- Ah non ! Ben apprenez que par icitte on se méfie de vous aut’ les Maudits Franças, la bouche en coeur, pis toujours près à montrer son zizi à la première venue, répondit sèchement Siméon.

Siméon avait sorti son couteau de chasse et menaçait maintenant Thierry :

- Tu vois ça mon gars. Dans une chanson, ya toujours du vra. C’t’ours-là je l’ai tué avec ce couteau là…

Voyant son collègue en danger, Didier sortir son révolver et pointa Siméon :

- Bas les pattes, l’ours mal léché. T’es mieux de redevenir mouton, sinon, je te fixerai la tête sur mon tableau de chasse.

Marguerite voulut calmer le jeu :

- OK là, ça va faire, la chicane à souère. On a eu une belle fête, Faudrait pas la gâter, juste pour moé. J’en vaut pas la peine. Envoye Siméon, sers ton poignard, pis viens-t-en à maison.

Siméon obéit à Marguerite et remit son couteau dans son étui. Il rattrapa son violon au passage et sortit en jetant un regard noir sur les deux Français :

[43]

- Vous êtes mieux de pu être dans les parages demain, vous deux. Marguerite s’ra pas toujours là pour vous défendre.

Le gérant s’interposa pour éviter que de nouvelles étincelles repartent le feu et poussa Siméon vers la porte de sortie. Puis il se tourna vers les deux Français :

- Excusez-le messieurs. Siméon est un homme ben jaloux. Faut le comprendre, quand on a une belle femme comme Marguerite, on se méfie toujours des regards et des gestes que les autres hommes lui jettent.

- J’ai bien vu aussi que la Marguerite n’haïssait pas ça quand nos regards lui faisaient des compliments, remarqua Didier.

- C’est rien qu’une pute, comme toutes les autres de son espèce, maugréa Thierry. Moi j’en ai assez pour ce soir, Je monte me coucher.

- Bien moi, je crois que je vais aller prendre l’air un peu, pour me dégriser.

- À ta guise, moi je suis mort.

Didier sortit dans la froidure de l’automne. Il n’avait que son veston et des petits souliers. Il comprit bien vite, qu’il ne pourrait pas aller bien loin, habillé ainsi. Il resta simplement sur la terrasse de l’hôtel et alluma une gitane.

- *« Quelle journée »,* soupira-t-il, tout en jetant son regard vers les étoiles.

[44]

Il y vit un grand oiseau blanc qui semblait tourbillonner autour de lui.

- Tiens, tiens, se dit-il ? Est-ce un oiseau ou un homme ? Ou un homme-oiseau ? Qui sait ce qui peut nous tomber dessus maintenant ?

\* \* \*

Le lendemain matin, sitôt le déjeuner terminé, nos deux Français d’Israël ramassèrent leurs affaires et se rendirent au poste de police rencontrer le Capitaine Jos Tremblay. Le Capitaine les accueillit plus aimablement que la veille et alla tout de suite au vif sujet :

- J’ai appelé vos supérieurs à Ottawa et ils m’ont confirmé vos propos. Je connaissais la section des Services spéciaux, mais je n'avais jamais eu affaire à aucun de leurs hommes. Il n’en demeure pas moins que mes deux indics sont toujours disparus ainsi que votre Allemand. Pouvez-vous m'en dire un peu plus ce matin messieurs ?

- Je regrette Capitaine, répondit Didier tout aussi poliment, nous ne pouvons faire rapport de nos actions qu’à nos Supérieurs. Vous devrez passer par eux, pour alimenter votre propre enquête.

Le Capitaine n’aimait toujours pas leur silence obstiné et encore moins qu’ils se servent des finasseries de la bureaucratie pour cacher la vérité. Le Capitaine était un homme droit et autoritaire et ce genre d'agent secret ne lui plaisait pas du tout. Aussi le leur fit-il savoir clairement :

[45]

- Votre refus de coopérer m’en dit assez long sur vos agissements. Vos Supérieurs couvrent effectivement vos gestes en ce qui concerne votre mission, mais ça ne veut pas dire que vous avez le droit de vie ou de mort sur n’importe qui. Vous n’êtes pas au-dessus de la loi de ce pays. Si vous ne me dîtes rien maintenant, vous savez bien que je le découvrirai plus tard. Et où que vous soyez, je vous retrouverai et vous paierez pour vos crimes.

Thierry lui répondit sur le ton de la provocation :

- Monsieur le Capitaine, nous n'avons plus rien à vous dire. Laissez-nous partir maintenant sinon vous en entendrez parler en haut lieu.

Didier, lui, se fit plus conciliant :

- Excusez mon collègue, Capitaine, il est parfois un peu trop nerveux, mais il a raison sur un point. On ne peut pas vous en dire plus pour le moment. Nous n’avons le droit de rien révéler sur tout ce qui concerne la traque internationale des ex-nazis. Il y a trop de gens impliqués dans ces filières d’exfiltration, certaines même sont des haut placés en politique ou même dans l’Église catholique. Révéler quoi que ce soit à qui que ce soit met en danger tout notre réseau international, vous comprenez ? Il faut absolument que rien ne transpire de notre mission.

Le Capitaine venait de comprendre à mots couverts ; ces agents ont tué Harold et Gerry parce qu’ils en [46] avaient trop su ou trop vu. Il passa donc par un autre chemin pour en savoir davantage :

- Je comprends fort bien cela messieurs. Je suis moi-même lié par le secret professionnel. Je puis vous assurer que rien ne sortira de ce bureau. Pouvez-vous au moins me dire, dans quel coin vous vous êtes… Euh… Perdu ?

Didier comprit que le Capitaine avait compris ce qui s’était passé en gros. Enfin, il reconnut qu’il avait affaire à un bon policier. Sur ce terrain, ils pouvaient se rejoindre :

- Moi, je n’ai rien contre l’idée de vous en dire davantage, mais on ne peut pas le faire dans le cadre d’un interrogatoire officiel. Pourquoi vous ne nous accompagneriez pas jusqu’à l'autobus, on pourra continuer la discussion informellement.

Le Capitaine savait qu’il ne pourrait pas en obtenir davantage, aussi accepta-t-il l’invitation.

- Tiens bonne idée ça. Je vais vous y conduire dans mon char. Ça vous va ?

- Ça tombe à pic, on était à pied et je n’ai pas vu beaucoup de taxis dans le coin, répondit Thierry.

- Alors, allons-y de suite, votre autobus part dans trente minutes.

- Vous ne l’aviez donc pas arrêté ? questionna Thierry.

[47]

- Non, j’attendais d’entendre votre déposition, auparavant. Mé, vous savez, je pourrais toujours le faire d’ici là.

- Ce ne sera pas nécessaire Capitaine. On va bien éclairer votre lanterne et puis vous nous laisserez partir par après.

Les trois hommes prirent place dans la grosse Chrysler New Yorker noire du Capitaine. Chemin faisant, Didier lui raconta en détail la mise en place du réseau international de traque aux ex-nazis. Il lui révéla l’existence des filières d’ex-filtration mise en place par certains prélats de l’Église catholique et même, leurs ramifications jusqu’au Canada, tout cela sans mentionner aucun nom compromettant.

- C’est bien beau tout ça, mais votre travail à vous, en quoi consiste-t-il ?

- Nous, nous sommes les traqueurs, répondit Thierry ceux qui reçoivent les ordres de ceux qui reçoivent les informations des réseaux de Services de renseignements internationaux. Nous travaillons sur le terrain, comme on dit, et notre terrain c’est la planète entière.

- Et Jaime Guttierrez était votre collègue dans ce travail de traque ?

- C’est-à-dire que Jaime travaillait pour les Services de renseignements mexicains. C'est lui qui avait suivi la piste de Wolfgang Rüdiger Ernst.

[48]

- Donc vous pensez qu’Ernst a tué Gutierrez, quand il a appris qu’il l’avait vendu aux Services de renseignements israéliens ?

- C’est ce qu’on pense oui, mais on n’a aucune preuve de cela.

- Bien, moi je peux vous dire que les balles qu’on a retrouvées dans son corps provenaient d’un Luger 7,65mm. Ça vous dit quelque chose ?

- Oui, c’est une arme allemande qui était utilisée par les nazis.

- Alors ? Était-ce l’arme d’Ernst ?

- Peut-être. C’est possible. Avec nous, il se servait d’un AK 47 pour la chasse.

- Drôle d’idée tout de même pour chasser l’ours.

- On s’imagine bien que ce n'était pas pour aller à la chasse à l’ours. On pourrait aussi faire peur aux agnours avec cette arme-là, vous savez. C’était un homme très dangereux et très perspicace. On ne pouvait pas le piéger facilement. C’est peut-être ça qui a perdu Gutierrez. Il a oublié à qui il avait à faire.

- Mais pas vous ? Vous, vous avez su comment le piéger ?

- Nous on a été formé par l’armée israélienne et auparavant par le maquis français. De plus nos parents sont morts à Auschwitz. On connaît bien [49] les nazis. On a appris sur le tas à leur survivre, puis à les combattre.

Il y eut un court silence. Le Capitaine respectait le courage de ces hommes. Il n'en continua pas moins ses questions :

- Donc vous lui avez fait accroire que vous pourriez l’aider à se cacher ici au Lac, en vous faisant passer pour des agents d'une filière d’exfiltration ?

- C’est ça, reconnut Didier. Il nous a cru parce que nous lui avons montré un sauf-conduit provenant de cette filière.

- Sauf-conduit qui vous avait été donné par un évêque de la région… Euh… Que vous ne pouvez pas nommer.

- C’est ça, conclut Thierry, vous avez bien compris.

- Donc, vous l’avez entraîné dans le bois, sous prétexte de chasse à l’ours ?

- C’était pas vraiment un prétexte. On aimait tous les trois l’idée de chasser l’ours.

Ils arrivaient maintenant au terminus d’autobus. Le Capitaine fit signe au chauffeur d’attendre un moment. Il gardait cette dernière question pour ce moment-là :

- Et où êtes-vous aller chasser l’ours ?

Didier répondit calmement :

[50]

- Je crois que Gerry avait dit à Harold qu’il nous emmenait à la Chute à l’ours. Nous on trouvait que l’endroit conviendrait pour faire ce qu’on avait à faire.

- Surtout, qu’en fait, ils nous ont amené au dépotoir, termina Thierry, qui s’apprêtait à monter dans l’autobus.

- Merci messieurs, vous pouvez partir.

Le Capitaine fit signe au chauffeur, qu’il pouvait les prendre avec lui. Puis, il monta avec eux pour le dernier mot d’adieu :

- Je vous remercie messieurs pour votre coopération. Mais moi, à votre place, je ne reviendrais pas ici. Vous savez, Harold et Gerry étaient des Indiens Montagnais. Ce sont des gens habituellement pacifiques. D’après leur croyance, les Innus viennent de l’ours. Ils auraient même le pouvoir de se transformer en ours, quand vient le temps de venger la mort de l’un des leurs.

- Voyez-vous ça ? dit Thierry en riant. Encore une légende indienne.

- Mais faîtes-vous en pas Capitaine, on a pas du tout l’intention de revenir par chez vous, l’assura Didier.

\* \* \* \* \*

[51]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre trois

LE GUERRIER

[Retour à la table des matières](#tdm)

Personne ne savait d’où il venait. Il était étrange et étranger pour les gens simples de ce pays. Certains le croyaient revenu directement du temps des guerres indiennes, d’autres le voyaient comme une sorte d’extraterrestre. Avec son chapeau à plumes, sa lance et son bouclier de cuir, il ressemblait au dernier des Mohicans. Ce Guerrier-là voyageait seul. Il apparaissait où il y avait une bataille à mener. C’est en entendant les chants et les danses des Innus, qu’il apprenait où avaient lieu les conflits. Il avait entendu la danse sacrée d’Isidore. Isidore, Harold et Gerry venaient tous de Mashteuiatsh. C’est pourquoi. Il était venu au Lac St Jean. Il entra dans le bar de l'hôtel Roberval. Tout le monde se tut dans la salle en voyant cet énergumène surgir dans leur vie tranquille, telle une apparition démoniaque. Il alla directement à la barre et s’y adossa :

- Ben r’gardez donc ça vous autres ? S’exclama Adeodat Simard, le bedeau de la grande cathédrale de Roberval. Y’a pas à dire, c’est un sauvage qui revient de loin c’ui-là, D’où cé qu’tu viens donc attriqué comme ça, là là. Tu r'ssemb’ pas à ceux de Pointe-Bleue.

[52]

Le Guerrier se contenta de lui jeter un regard froid et se retourna vers la barre.

- Tu ferais mieux de répondre mon gars, le monsieur t’a parlé gentiment là. là ? L’avertit François Paradis, le coq du village.

C’était un beau jeune homme bien fait au regard franc et aux muscles d’acier. François n’avait peur de rien, ni d’hommes ni de bêtes, ni de Sauvages. Il se battait régulièrement dans les hôtels contre quiconque voulait l’affronter. Il n’avait jamais perdu un seul combat.

Le Guerrier le regarda droit dans les yeux et lui fit signe de s’avancer.

- Je ne t’en veux pas, Homme Blanc, mais ôte-toi de mon chemin, si tu veux pas que je t’écrase.

- François voulut lui mettre la main sur l’épaule, mais aussitôt le Guerrier la saisit, la broya puis lui tordit le bras si fort, qu’il se ramassa sur le plancher. Il se releva promptement pourtant et voulut le frapper au visage, mais son poing rencontra le bois dur de sa lance. Cet homme-là n’était pas humain : il était plus vif que l’éclair et plus fort que le tonnerre.

- Qui es-tu étranger ? Finit par demander François, un peu ahuri.

L’Indien fit alors tournoyer sa lance autour de lui, comme un grand bras de moulin-à-vent. Il occupait maintenant tout le centre de la grande salle, alors que la clientèle se retira effrayée sur les côtés.

[53]

- Je suis le Guerrier. Je suis venu répondre à l’appel du vieil Isidore, qui veut savoir qui a tué son neveu Gerry et son copain Harold. Qui de vous sait où est Isidore en ce moment ?

Le Capitaine sortit du groupe et répondit à l’étranger :

- Je m’occupe personnellement de cet affaire, le Guerrier ; Gerry et Harold travaillaient pour moi. C’est à moi de mener l’enquête, pas à toi, qui que tu sois.

Le Guerrier prit alors le Capitaine par la chemise et le souleva de terre, comme une plume légère, alors qu’il faisait plus de cent vingt kilos.

- Je ne suis pas venu ici pour faire une enquête. Je suis ici pour venger Isidore. C’est à lui et à lui seul que je parlerai.

- Lâche le Capitaine tout de suite le Guerrier et viens avec moi chercher Isidore, dit François, je le connais.

Il voulait ainsi entraîner ce fou furieux dehors pour tenter de le raisonner. Le Guerrier relâcha sa prise et déposa doucement le Capitaine sur le sol, qui s’empressa de replacer sa casquette toute croche :

- Ça va, dit le Capitaine. Ya pas de mal. Je vais avec vous.

Ils sortirent tous les trois dans la première neige de novembre. En marchant, François lui indiqua :

[54]

- Isidore demeure à la sortie du village. C’est pas très loin.

Le Guerrier les suivit sans rien dire. François frappa à la porte de sa cabane ;

- Isidore ? Isidore, lève-toi y a quelqu’un qui veut te voir ! lui cria-t-il à travers la porte.

\* \* \*

Dès qu’il se montra dans l’embrasure de la porte, Isidore reconnut aussitôt le Guerrier de ses rêves et le fit entrer.

- Entrez, dit-il, je vous attendais.

François fut très surpris de cet accueil. Mais pas le Capitaine.

- Comment se fait-il que tu connaisses cet,,, euh,,,, cet ,,,Homme ?

- Je l’ai vu dans mon rêve, répondit aussitôt Isidore. Il m’avait dit qu’il passerait me voir ce soir.

- Ah, bon… s’exclama François. Si tu le connaissais, c’est pas pareil. C’est juste que les gars du village, pis le Capitaine, eux, ne le connaissaient pas.

- Sur le coup, non, je ne l’ai pas reconnu, précisa le Capitaine, mais maintenant je comprends qui il est et la raison pour laquelle il est ici.

Le Capitaine connaissait bien les rites et coutumes des Indiens pour en avoir longtemps discuté avec Gerry et [55] Harold. Il avait compris que ce Guerrier était venu à la demande expresse d’Isidore.

- C’est le Guerrier, poursuivit Isidore, le Vengeur…le Justicier… Enfin, celui qui défend l’Innu.

François pensa que le vieil Isidore était de plus en plus sénile.

- Enfin, Isidore, prends su toé. Dis-nous seulement si c’est quelqu’un de ta parenté ou de tes amis…

- Mais non, que j’te dis. Vas-tu t’ouvrir les deux oreilles à la fin ? Tout le monde connaît le Guerrier, même le Capitaine en a entendu parler. En tout cas, chez nous, les Innus, nous le connaissons bien. Quand j’ai vu les cadavres de mon neveu et de son ami, sur le moment je n’ai pas su quoi faire, mais j’ai vite repris mes esprits et le soir même, j’ai allumé le feu, pour brûler leurs restes. J’pouvais pas les ramener avec moé, pis ça sentait l’yâb. Si j’les laissais là, les bêtes sauvages les auraient mangés. C’est ben toutt c’qui avait à faire. J’ai joué du tambour et j’ai dansé et chanté pour invoquer le Grand Esprit, pour qu’il envoie son Guerrier. Et il est venu. C’est tout.

- Euh, en passant Isidore, t’aurais pas aussi brûlé les restes d’une autre personne dans le dépotoir ?

- Euh, j’pense ben que oui. J’étais tellement énervé que j’ai mis le feu dans tout le tas de déchets.

[56]

- Pourrais-tu retrouver l’endroit exact où tu as fait ce feu continua d’interroger le Capitaine ?

- Ben certain. J’ai fait une croix de pierres et j’ai enterré les cendres sous des branches et des feuillages, pour empêcher qu’ils partent au vent.

- Fort bien Isodore. Donc mes hommes pourront la retrouver ?

- J’irai vous la montrer moi-même si vous voulez, confirma le vieil homme.

- OK Isidore, je savais que je pouvais compter sur toi, poursuivit le Capitaine.

Il y eut un moment de silence, puis le Guerrier reprit la parole :

- Si tu nous racontais tes rêves maintenant, Isidore ?

- Ouin ! C’est justement là que je voulais en venir :

Les trois hommes s'assirent par terre et écoutèrent Isidore raconter ses deux rêves, debout, la pipe à la main :

- Après avoir appelé le Grand Esprit, je me suis endormi près du feu. Je sentais sa chaleur m’envahir, à mesure que mes yeux s’appesantissaient. Le feu s’est allumé en moi, juste au moment où je m’endormais pour de bon. Sa flamme rouge, jaune et bleu, brûlait mon coeur et éclairait ma nuit intérieure. Des paroles montaient des flammes :

[57]

- Isidore, me suppliaient-elles, c’est moi ton neveu Gerry : je suis prisonnier de l’ours qui m’a mangé une jambe. Il faut que tu me sortes de là, sans quoi je ne pourrai aller rejoindre le Grand Esprit.

- Mais que dois-je faire mon neveu pour te sortir de là ?

- Il faut que tu retrouves l’ours, que tu lui parles doucement, pour qu’il accepte de mourir. C’est seulement de cette façon que je serai libéré de cette terre de malheur.

- Mais l’ours ne t’a rien fait Gerry. Tu étais déjà mort quand il t’a mâchouillé la jambe.

- Non, je n’étais pas encore mort. Ces salauds de Français m’ont jeté encore vivant au dépotoir.

- Je comprends. L’ours a terminé leur travail, mais eux aussi sont responsables non ?

- Prie le Grand Esprit pour qu’il t’envoie le Guerrier. C’est à lui de rendre justice et de châtier ces deux tueurs. Toi, tu dois retrouver l’ours.

- Mais comment reconnaître un ours, comme ça ? C’est pas évident.

- T’en fais pas c’est lui qui te reconnaîtra. Retourne à ta cache et attends-le calmement. Il viendra vers toi.

La lueur de la flamme s’éteignit doucement en moi. Je me suis réveillé lentement et me suis souvenu de la [58] demande de Gerry. J’ai donc chanté et dansé à nouveau autour du feu, en jouant du tambour, pour demander à nouveau au Grand Esprit d’envoyer le Guerrier. J’ai dansé et chanté jusqu’à épuisement. Je suis finalement tombé à nouveau endormi et un autre rêve m’est venu. C’était un bon rêve, car le capteur ne l’avait pas intercepté. J’ai vu un grand hibou blanc qui volait vers moi. Quand il fut tout près il se transforma en Innu et c’est là que je t’ai vu Guerrier pour la première fois. Tu t’es présenté à moi et tu m’as dit :

- Le Grand Esprit m’envoie vers toi pour calmer ta douleur et permettre à ton neveu de rejoindre le Paradis des Chasseurs. Je serai à ta porte dès que tu auras tué l’ours. Tu me reconnaîtras à ces mots.

Ces dernières paroles furent prononcées par le Guerrier lui-même, en signe de reconnaissance. Isidore le salua et le remercia d’être venu. Puis continua son récit :

- Je suis retourné à la cache et attendis l’ours, comme il avait été dit dans mon rêve. J’ai attendu une semaine sans boire une seul goutte de bière, seulement de l’eau de source. J’ai attendu calmement, les yeux rivés sur l’endroit où j’avais brûlés leurs restes. Ce fut l’été des Indiens, pendant cette semaine-là. Les feuilles d’automne tapissaient le sol en des teintes de rouge et d’ocre jaunis. On pouvait y marcher sans faire un bruit. Le soleil réchauffa mon âme de ses derniers rayons avant l’hiver. Le vent était mort dans la forêt. Le moment propice était venu.

[59]

Plusieurs ours vinrent visiter le dépotoir avant qu’arrive le grand mâle qui avait tué mon neveu. Il vint un soir, à l’heure entre chien et loup. J’étais prêt. Il le savait. Il m'a jeté un regard triste ; il savait que je me terrais dans la cache, dans les arbres juste au-dessus de lui. Je l’ai regardé droit dans les yeux et lui ai dit en pensée qu'il devait se laisser tuer, puis je suis descendu vers lui le couteau à la main. Il s'est levé sur ses pattes arrières pour m’enlacer dans ses pattes avant, comme s'il voulait danser avec moi. C’était le moment que j’attendais. Je lui ai planté le couteau en plein cœur, en le tournoyant et le remontant vers le haut, pour ouvrir les artères. Je sentis sa force le quitter progressivement. Il desserra son étreinte, ses yeux se vitrifièrent, puis il s’effondra dans les feuilles mortes. J’ai mis mon pied sur sa poitrine et lancé un grand cri pour accompagner l’âme de l’ours vers le Paradis. Puis j’ai dépecé l’ours et ramené sa chair dans le frigo pour l’hiver prochain. Mon neveu était en partie vengé.

François et le Guerrier l'avaient écouté en silence. Pour eux, Isidore était un grand chasseur. Il venait de le prouver encore une fois. Quand il eut fini son récit le Guerrier dit :

- C’est parce que tu as bien accompli ta tâche, que je suis venu. Maintenant c’est à moi de retrouver ces meurtriers français et de régler leur sort.

- Mais savez-vous où vous pourrez les retrouver, interrogea, le Capitaine ?

François et le Guerrier furent très surpris de cette question. Le Capitaine savait-il des choses qu’eux ne savaient pas :

[60]

- Vous Capitaine, le savez-vous rétorqua François ?

Le Capitaine ne répondit pas tout de suite. Il était meurtri au plus profond de son âme de policier, depuis qu’il avait appris de ses Supérieurs qu’il devait taire la disparition de ces deux hommes, pour « raison d’État », avait précisé son chef.

- *D’autant que ce n’était que des Sauvages*, avaient-ils ajouté avec mépris.

Le Capitaine lui ne l’entendait pas ainsi. Harold et Gerry avait travaillé pour lui et s’étaient fait tué en cours de mission. Sauvages ou pas, il ne pouvait accepter que les meurtres de deux de ses hommes demeurent impunis. Aussi, décida-t-il à ce moment précis d’aider le Justicier Innu pour qu’il puisse continuer la chasse à l’homme que lui ne pouvait plus mener à bien :

- Ils sont partis la semaine dernière. Ils s’appellent Thierry Lagrange et Didier Lesèvre. Ce sont des agents secrets du Mossad israélien.

Le Capitaine leur révéla toute l’histoire sordide de la chasse à l’ex-nazi, qu’ils lui avaient révélé. Un long silence suivit les explications du Capitaine. Chacun se regardait dans les yeux. Finalement c’est encore le Guerrier, qui reprit la parole :

- J’ai compris votre désir profond Capitaine, pour que justice soit faite. Et elle le sera, vous pouvez en être sûr. À partir de maintenant, c’est la chasse aux chasseurs qui va commencer. Savez-vous où ils sont allés ?

[61]

- Après leurs meurtres, ils sont retournés coucher à l’hôtel Roberval. Le gérant leur a même fait une petite fête qui a mal tourné, semble-t-il. Le lendemain, je les ai menés moi-même au terminus d’autobus. Ils sont partis pour Québec. Ça fait déjà une semaine de ça. J’ai bien peur que vous ne puissiez les retrouver. Ils devaient prendre un bateau qui les ramènerait dans leur pays.

- Où est ce pays, demanda le Guerrier ?

- C’est très, très loin, au-delà de l’océan. Vous ne pourrez jamais les rattraper, dit le Capitaine.

- Rien n’est trop loin pour le Grand Esprit. Le Grand Esprit est le même partout sur la terre. Menez-moi à leur chambre d’hôtel. Je veux m’imprégner de leur odeur d’abord.

- Non je n’irai pas avec vous, dit le Capitaine, nos routes se séparent ici. Je vous en ai déjà trop dit. Je ne pourrais pas aller plus loin sans risquer de perdre ma place.

François lui n’avait pas les mêmes scrupules :

- Ben moé, je n’ai aucune place à perdre et pas grand-chose à faire de c’temps citte. Je vais donc t’aider à retrouver leur trace.

\* \* \*

L’hôtel Roberval était fort peu occupé à ce temps-ci de l’année. Son immense terrasse était pleine de neige et le lac lui-même sommeillait sous son couvert de glace. [62] Il attendait le printemps pour s’animer à nouveau avec le retour des bernaches et des oies blanches.

Lorsque François et le Guerrier y firent leur entrée, les quelques clients qui traînaient autour de la réception furent interloqués : comment un Sauvage osait-il se présenter dans cet hôtel d’honnête et riches hommes blancs, qui parlaient surtout anglais ? Le portier voulut leur interdire l’entrée, mais le Guerrier le menaça de sa lance en le foudroyant du regard. Apeuré, l’homme paralysa puis s’écrasa comme s’il avait eu une crise cardiaque. François s’avança au bureau de la réception et demanda à voir la chambre des Français. Ayant vu ce qui était arrivé au portier, celui-ci s’empressa de le leur indiquer en bégayant :

- C’était-tait-tait la chhhhhhambre 20-20-20-28, mais ils-ils-ils sont pppppartis mainmainmaintenant.

- Donnez-nous la clé s.v.p, demanda François poliment. Ces hommes sont soupçonnés de meurtre et nous devons aller fouiller.

Le réceptionniste ne pouvait pas croire que ce coureur de bois et ce Sauvage étaient des enquêteurs de la police, mais il n’osa pas protester. Il dit plutôt :

- Çaaaaaa, mmme surprend beaubeaubeaucoup. Ces gens étaient fooooort respectueux. De vévévévéritables gentlemen.

- Gentlemen peut-être, mais assassins sûrement conclut François.

[63]

Le Guerrier mit fin abruptement à la discussion en prenant François par le bras pour l’entraîner vers la chambre 28.

- Ne perdons pas notre temps avec lui, nous avons mieux à faire, mon frère.

François le suivit dans le corridor luxueux de bois vernis brun chatoyant sous des lumières tamisées, jusqu’à la chambre 28. Un agent de sécurité de l’hôtel les avait suivis subrepticement et leur apprit en entrant :

- Vous ne trouverez rien ici messieurs, la femme de ménage est passée tout de suite après leur départ.

- Est-ce que cette femme est encore ici ? Je veux la voir, ordonna le Guerrier.

- Non monsieur. Elle a terminé sa journée. Elle reviendra demain à bonne heure.

- Alors nous camperons ici cette nuit, conclut le Guerrier.

- Comme vous voudrez, mais vous devez d’abord vous inscrire au registre de l’hôtel.

- Très bien, je m’en occupe, dit François, Attendez-moi ici.

Il retourna à la réception et paya 20.00$ pour la nuit. C’était tout ce qui lui restait sur sa dernière paie, mais il se disait que l’aventure valait bien plus que cela. Il s’inscrivit au registre, mais ne pouvait pas y mettre le nom du Guerrier, qu’il ne connaissait pas. Le commis [64] insista, lui disant que c’était la règle d’inscrire tout le monde qui couchait dans l’hôtel pour des raisons de sécurité d’abord. François savait tout de même que la vraie raison c’était que cet hôtel de riches n’acceptait aucun Indien sous son toit. C’est pourquoi il écrivit LE GUERRIER, sur le registre, défiant ainsi ouvertement la discrimination régnante de cet établissement. Le commis lut le nom, mais n’osa rien dire. Cependant, il appela son patron pour savoir que faire. Le patron crut que le nom inscrit était celui d’un riche Français excentrique qui s’appelait Léo Guerrier, un genre de nostalgique qui cherchait toujours sa *cabane au Canada*. Il confirma donc à son employé que cet homme était plus que bienvenu dans son établissement et qu’il devait le traiter aux petits oignons.

François et le Guerrier s’installèrent dans la chambre 28. François prit le lit et Le Guerrier s’assit sur la moquette, qu’il trouva un peu trop douce à son goût.

François s’endormit rapidement, mais le Guerrier entra lui dans une sorte de transe, où il semblait dormir les yeux ouverts. Tous ses sens étaient aux aguets ; il écouta les murs, il renifla les effluves des hommes qui traînaient encore dans cette chambre, il goûta le tapis que leurs pieds avaient foulé et il ferma les yeux. Il resta dans cet état méditatif jusqu’à l’aube. Il apprit ainsi dans quelle direction ils étaient partis. Quand la lueur blafarde vint allumer ses paupières, il ouvrit grand ses yeux sur le nouveau matin et se mit à chanter, ce qui réveilla François. Il voulut allumer un feu dans le milieu de la chambre, là où il avait rejoint le Grand Esprit, mais François le retint :

[65]

- Écoute mon frère, mieux vaut allumer le feu à l’extérieur de ces murs si on veut vraiment rejoindre le Grand Esprit.

Ces paroles parurent sages au Guerrier, qui s’en fut de suite dans la cour de l’hôtel, adjacente au lac. François convainquit le gérant de permettre à l’Indien de faire son rituel matinal dans la cour et il invita les autres clients à se joindre à lui. Bien des curieux se rassemblèrent alors autour du feu que venait d’allumer le Guerrier, qui n’espérait pas tant de témoins. Il se mit à danser et à tourner autour du feu en poussant de grands cris de guerre et de douleur. Il appelait le Grand Esprit et le remerciait en même temps de lui avoir adjoint un frère dans sa quête de vengeance libératrice. Certains clients se joignirent à lui dans sa danse et se mirent aussi à hurler. Le cérémonial dura au moins une heure. Le gérant de l’hôtel était ravi de cette activité nouvelle, si originale. Il se promit d’inviter d’autres Indiens à venir danser comme ça chez lui pour attirer le tourisme.

Après la danse, le maître d’hôtel fit servir à tout le monde, assis autour du feu, le plus surprenant déjeuner québéco-indigène : du caribou, des oeufs et des fèves au lard, avec de la bannique [[4]](#footnote-4) et de grands bols de café bouilli.

Tout en trempant sa bannique dans son bol de café, le Guerrier révéla à François ce qu’il avait vu dans sa transe de la nuit :

- J’ai vu un immense canot sur le grand fleuve.

[66]

François comprit tout de suite que les deux Français s’étaient embarqués sur un bateau probablement en direction de l’Europe.

- Le Grand Esprit ne les a pas laissé partir. J’ai vu le grand canot disparaître sous les eaux du grand fleuve.

- Tu veux dire que leur bateau aurait coulé. Si c’était vrai, on en aurait sûrement entendu parler dans le coin.

Sceptique, François demanda aux voisins s’ils avaient entendu parler d’un naufrage qui aurait eu lieu sur le fleuve dernièrement. Personne n’avait eu rumeur d’une telle nouvelle. Il y avait là présents plus d’un voyageurs de commerce, qui faisaient régulièrement la route entre Montréal, Québec et le Lac. Si une telle catastrophe s’était produite, ils en auraient entendu parler c’est sûr. François les crut mieux que la transe du Guerrier, mais ne lui en dit mot pour ne pas l’offenser.

Après ce splendide déjeuner, nos deux héros remontèrent à leur chambre. La femme de chambre les attendait sur le pas de la porte. C’était une jolie brunette du village, mais François ne la reconnaissait pas vraiment.

- Voyons François, je suis Marguerite la fille à Joseph, le forgeron de Péribonka.

François avait presqu’oublié le monde de Péribonka. Lorsqu’il reconnut Marguerite, il en resta bouche bée. Le Guerrier, par contre, lui, parla directement :

[67]

- Femme, les hommes qui habitaient cette chambre avant nous t’ont-ils laissé quelque chose ?

Devant la mine imposante du Guerrier, elle ne voulait surtout pas parlé de la chicane avec son chum, aussi s’en tint-elle à répondre uniquement à la question posée :

- Oui monsieur l’Indien. Ces deux hommes m’ont laissé un bon pourboire avant de partir.

Et elle leur montra les deux billets de cent francs qu’elle avait reçus d’eux.

- Mais, ajouta-t-elle tristement, que voulez-vous que je fasse avec cet argent. Je n’irai jamais en France moé.

François lui suggéra de les échanger pour de l’argent canadien à la caisse populaire de Roberval.

- Ça vaut au moins 40 piasses ben sonnées !

La femme ouvrit de grands yeux et remercia chaleureusement les deux hommes et courut immédiatement le dire à ses consoeurs.

- Au moins, nous savons maintenant que c’était bien ces Français qui avaient couché ici, conclut François.

Le Guerrier lui ne connaissait rien au système monétaire international et n’avait vu dans ces billets que des images imprimées sur des bouts de papier. Il demanda à François :

[68]

- Est-ce que c’est l’image de l’un des hommes qu’on cherche qui étaient sur les papiers de la femme ?

François se retint d’éclater de rire :

- Non non, mon frère. C’est la photo du grand Chef des Français.

- Et la femme nue qu’il y avait de l’autre côté, c’est sa femme ?

- Non, c’est la liberté : le symbole de leur République

Le Guerrier n’y comprenait absolument rien. Pourquoi avoir une femme nue comme symbole de son peuple ? Lui il aurait mis un ours, ou un guerrier. Pourquoi pas ? Sur ce, les hommes ramassèrent les quelques affaires qu’ils avaient laissées dans la chambre, puis retournèrent à la réception. François, tout en signant sa fiche de départ, lut distraitement Le Progrès, le quotidien de Chicoutimi qui était aussi distribué au Lac. Il y avait, à la une, une photo noir et blanc qui attira son attention. C’était celle d’un cargo, *La* *Genèse* : il avait sombré la nuit du 3 novembre 1951, dans le Saint-Laurent à la hauteur de Clark City, sur la Côte Nord, pas loin de Sept-Îles. François n’en revenait pas. Le 3 novembre, c’était il y a seulement cinq jours ! Il montra la photo au Guerrier, qui reconnut aussitôt le Grand Canot qu’il avait vu dans sa transe. Il s’informa aussitôt à François :

- Dis-moi mon frère, est-ce près d’un de nos villages ?

[69]

- Oui, oui ! C’est pas ben loin de Mani-Utenam…

- Alors c’est là que nous allons. C’est là qu’ils sont.

Le Guerrier parlait avec tant d’assurance que François le crut cette fois-ci

- Oui Partons voir nos frères qui vivent près du Grand fleuve. Ça nous changera un peu du Lac.

\* \* \* \* \* \*

[70]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre quatre

LE GRAND CANOT

[Retour à la table des matières](#tdm)

François s’entendait de mieux en mieux avec le Guerrier. La décision de partir avec lui était venue d’elle-même, sans rien forcer. Il était en chômage, n’avait que ses pouces à se tourner et aucun tournoi de boxe en vue dans les hôtels de la région. Aller faire un tour sur la Côte-Nord le tentait aussi. Il n’y était jamais allé. Il pourra s’essayer avec les bagarreurs du coin et ramasser un peu d’argent.

Le Guerrier, pour sa part, avait adopté son nouveau frère, même s’il avait la peau blanche. Il se conduisait comme un vrai guerrier. Et puis, il pouvait le guider à travers tous les pièges que lui tendront les gens de sa race. Non pas que le Guerrier craignît pour sa vie. Il était un grand guerrier invincible. Non, le problème c’est qu’il ne voulait pas causer trop de troubles à ses frères et les emmener dans une situation encore plus pénible à cause de gestes maladroits qu’il aurait posés, du genre tuer un Blanc dans un combat. Il l’avait déjà fait et ça avait coûté la vie à bien des membres de la tribu qu’il devait défendre. Il comptait donc sur François pour lui faire comprendre les limites à ne pas dépasser avec les Blancs.

Voyager à ce temps-ci de l’année n’était pas chose facile non plus. Les routes étaient à demi gelées. Par endroits, la neige et la glace étaient déjà apparues et il n’y avait pas tellement de transport disponible. [71] Le Guerrier décida d’y aller à l’ancienne, en canot sur le Saguenay jusqu’à Tadoussac. Et François aima l’idée :

- On refera la route des Anciens, qui partaient du haut du Lac et même du grand lac Mistassini, pour aller faire commerce avec les Blancs au poste de traite, qui se situait juste à l’embouchure du Saguenay, là où il se jette dans le grand fleuve. Mais où trouver un canot ?

Le Guerrier avait réponse à tout :

- Nous allons prendre le Grand Canot de guerre de nos frères de Mashteuiatsh. François connaissait bien ce grand canot qu’on sortait au Pow Wow annuel et qui faisait le tour du lac. Mais ce grand canot demandait douze rameurs. François avait été l’un d’eux lors du Pow Wow, il y a deux ans.

- Nous allons demander à nos frères de venir avec nous. Ils voudront tous venir, mais nous sélectionnerons les dix meilleurs.

- Et par où allons-nous passer ? Toutes les anciennes routes sont maintenant barrées.

- Alors nous sauterons les barrages, comme nous sautions les rapides autrefois.

Le Guerrier avait raison : tout le village voulut les accompagner. Lorsque le Guerrier se présenta au Conseil de bande, il fut reçu comme un envoyé du Grand Esprit. Et on l’honora en conséquence. On convoqua toute la tribu à une grande assemblée autour du feu, sur les berges du Piekouagami. Il put alors présenter sa mission : venger la mort de Gerry et Harold [72] et pour y arriver, reprendre la route des Anciens avec le Grand Canot pour poursuivre les meurtriers, les capturer et les ramener ici pour qu’ils soient jugés selon les lois innues.

La discussion autour du feu fut intense et dura presque toute la nuit. Les Anciens racontèrent les grands voyages avec les canots pleins de fourrures qui descendaient du lac Mistassini, en passant par le partage des eaux à Nekoubau, puis par la rivière Ashuapmouchouan jusqu’au Piekouagami, puis on longeait les rives du Piekouagami, jusqu’à la Belle Rivière, puis par la Petite Rivière des Aulnets, on atteignait le lac Kénogami, Enfin par la rivière Chicoutimi, et ses sept portages, on rejoignait le Saguenay et de là Tadoussac.

Après que les Anciens eurent parlé, ce fut au tour des guerriers de donner leur point de vue. Tous voulaient participer à l’expédition et chacun se présentait comme le meilleur guerrier, le meilleur rameur, le meilleur pêcheur, le meilleur chasseur etc.

Puis ce fut au tour des femmes de prendre la parole. Elles amenèrent les conseils de prudence : à ce temps-ci de l’année, à la veille de l’hiver, les vents sont forts, la température est froide et il n’y a plus de petits fruits à ramasser. Il faudra s’habiller chaudement, amener beaucoup de provisions, amener les fusils pour la chasse et amener les bons guides qui connaissaient bien la route. Elles autorisaient leurs hommes à partir en autant qu’ils ramènent du gibier pour l’hiver.

Le Grand Chef allait annoncer que le débat était clos, puisqu’il y avait unanimité autour du projet du Guerrier. Une dernière main se leva du dernier rang. [73] Une femme voulait encore parler. Il y eut certains murmures dans l’assemblée. C’était Shehada Gill qui demandait la parole. Elle était la fille du Grand Chef et la porte-parole des femmes Innus.

- Oui, Shehada, ma fille, tu peux parler, dit le Grand Chef.

Elle s’adressa au Guerrier.

- Toi Grand Guerrier écoute ma prière. Nous les femmes avons toujours appuyé les hommes de notre tribu, mais en restant chez nous sans participer au combat. Je te demande aujourd’hui de m’amener avec toi. Tu verras alors que je peux aussi combattre l’ennemi autant que mes frères.

Le Guerrier ne répondit pas tout de suite à sa prière. C’était la première fois qu’une femme lui faisait une telle demande. Il savait aussi que dans les récits des Anciens, il était parfois mentionné que des femmes s’étaient battues aussi bien que les hommes - parfois mieux même - lorsque des Iroquois attaquaient leur campement. Il connaissait aussi l’histoire de Catherine Tegakoüita, cette jeune indienne torturée et tuée par les Iroquois, parce qu’elle était devenue chrétienne.

Ne pouvant tolérer le silence du Guerrier, François se sentit obligé de répondre à sa place :

- Nous serons heureux que tu viennes avec nous. Tu pourras t’occuper des bagages, de la bouffe, du ménage du campement et du feu.

- Non ! Non ! Grand Guerrier, rétorqua aussitôt Shehada. C’est à toi que je m’adresse, pas à ton frère Blanc. Je veux me battre avec vous, pas être votre servante.

[74]

- Dans ce cas, répondit finalement le Guerrier, tu devras prouver que tu peux te battre comme un guerrier.

- Je ne demande que cela, répondit Shehada, fièrement. Qui veut se battre avec moi ?

Personne ne répondit, car personne ne voulait se battre contre une femme : c’était trop humiliant. Finalement, François se leva et s’offrit comme partenaire et non comme adversaire.

- Je suis prêt à être ton faire valoir si tu veux, mais je ne lèverai pas le petit doigt contre toi. Je ne voudrais faire aucun mal à une si jolie créature.

Des rires et des murmures suivirent la déclaration de François, mais Shehada ne répondit pas à ce qu’elle considérait comme une offense. Elle alla plutôt se placer devant François et lui asséna un solide coup de poing de la gauche en plein visage, qui l’envoya virevolter sur le bord du feu. Il se leva rapidement et secoua les quelques braises qui s’étaient collées à ses bottes.

- Allez ! Bats-toi comme un vrai guerrier, si tu en as le courage, lui cria Shehada.

Elle avait sorti son couteau de chasse et le tenait solidement dans sa main gauche et le passa rapidement sous le nez de François. Il évita rapidement les coups en bougeant la tête de gauche à droite et en dansant rapidement d’un pied sur l’autre. Il avait retrouvé son style de boxeur. Il leva les poings et voulut à son tour asséner un bon coup à Shehada. mais celle-ci était plus vive que lui. Elle évita tous ses coups, [75] contourna son adversaire par l’arrière, jeta son couteau par terre et l’enlaça par la taille. En un mouvement précis, elle se jeta par terre à la renverse et lui avec. François était complètement étourdi par la vitesse et la précision de la prise de Shehada. Elle lui avait complètement paralysé les deux bras et lui serrait les jambes entre ses cuisses qui étaient dures et fortes comme l’acier. Elle reprit son couteau, qu’elle avait jeté pas trop loin d’elle, en prévision de sa chute, et le plaça sous la gorge de François.

- Tu te rends ou je te tranche la gorge ?

Shehada semblait vraiment sérieuse dans sa menace et appuya fortement la lame bien aiguisée sur sa gorge. François ne pouvait absolument pas bouger. Il était complètement paralysé par la prise de Shehada.

- Ça va ! Ça va ! Je me rends. Tu gagnes.

Un grand silence se fit dans l’assistance. Le Guerrier s’avança vers Shehada.

- Tu as prouvé ma sœur que tu es une grande guerrière, la plus rapide que j’ai vue jusqu’à maintenant. Tu seras la première dans le grand canot.

Le Guerrier lui tendit la main pour l’aider à se relever, mais il laissa François se relever seul, sans même le regarder.

- Mon frère Blanc, dit-il à l’assistance, a encore beaucoup à apprendre de nos femmes. C’est [76] pourquoi c’est lui qui s’occupera des bagages, de la bouffe, du ménage, du campement et du feu.

Tous se mirent à rire. C’est Shehada qui tendit la main à François pour l’aider à se relever.

François accepta la main tendue de bonne grâce et lui demanda :

- Tu sais, tu m’as vraiment pris de vitesse. Qui t’as montré à te battre ainsi comme un vrai guerrier ?

- N’oublie pas que je suis la fille unique du Grand Chef Robert, Bob, Gill. Il m’a élevé comme le garçon qu’il aurait voulu avoir. Il m’a montré aussi le tir à l’arc, la chasse et la pêche traditionnelles.

- Et elle dépassa bien vite son maître en force, agilité et intelligence, ajouta fièrement Robert Bob, qui s’était approché d’eux.

Le Guerrier prit à nouveau la parole :

- Nous avons maintenant trois braves guerriers qui vont prendre place dans le Grand Canot avec moi. Ils nous en faut encore neuf. Comment vais-je choisir ? Vous êtes tous de valeureux guerriers, j’en suis sûr.

- Tu dois choisir les plus valeureux, répondit Bob, le grand chef. Tu peux les faire combattre comme l’a fait ma fille, ou organiser un grand concours de tir à l’arc au fusil ou au couteau. Tu peux aussi les faire courir à cheval ou en canot, vu qu’ils devront ramer énormément.

[77]

Shehada ajouta ;

- Tu peux aussi te baser sur leur force spirituelle, Grand Guerrier

- Mais comment faire ? demanda le Guerrier.

- Laisse-moi faire, je vais te montrer.

Le Guerrier avait apprécié le courage au combat de Shehada, il voulait maintenant connaître sa sagesse.

- Dis-moi ce que tu veux faire, femme Shehada :

- Nous allons organiser le grand concours que propose mon père, à partir de demain. Ce soir il est temps d’aller se reposer. Je te dirai à toi seul, mon plan pour sélectionner vraiment les meilleurs.

Shehada et le Guerrier se retirèrent dans une cabane pour préparer le grand concours éliminatoire. Après seulement quelques minutes de discussion, Shehada se retira chez elle et le Guerrier s’assit au milieu de la cabane. Il entendait encore dans sa tête les paroles pleine de sagesse de Shehada. Dehors, les lumières s’éteignirent une à une, les maisons autour s’endormirent, seul veillait le Guerrier. Il se transforma en un bel harfang des neiges et s’envola dans le bleu d’encre d’une nuit étoilé, sans lune.

\* \* \*

Le lendemain matin dès l’aube, avant que tout le monde se lève, le grand hibou blanc revint à la cabane et reprit la forme du Guerrier. Il se remit à chanter et à [78] danser en jouant du tambour, ce qui éveilla toute la tribu. Après ce salut au Grand Esprit et à la Nature qu’Il anime, le Guerrier convia tout le monde au grand déjeuner en plein air que le grand chef Gill avait fait préparer ; ours, caribous et bannique croisèrent les omelettes et les fèves au lard dans l’assiette de chacun. Et le café coula à flot. On vivait une atmosphère de grande fête.

Après le déjeuner, le Grand Chef Gill annonça le déroulement du concours éliminatoire et demanda aux concurrents de se lever. François compta au moins une centaine de Braves qui voulaient concourir. À la fin de la journée, il faudra en garder seulement neuf.

L’avant-midi fut consacrée au tir à l’arc, à la course à pied et à la nage : une sorte de triathlon indien. On élimina ainsi une cinquantaine de concurrents. Il n’y eut aucun dîner, mais seulement une pause où les concurrents restants ne pouvaient que boire de l’eau et manger de la bannique.

Vers treize heures, le concours reprit avec le traditionnel combat au couteau où il était formellement interdit de blesser l’adversaire. Il fallait seulement l’immobiliser à terre, jusqu’à ce que le perdant reconnaisse sa défaite, comme l’avait fait Shehada contre François. À la fin des combats, il ne restait plus que vingt-cinq concurrents, dont trois femmes, les copines de Shehada. François supposa que c’était ses partenaires d’entraînement, tellement elles utilisaient les mêmes techniques de combat hyper rapide et tellement efficaces. Après le combat, il y eut une pause plus longue et chacun des combattants put alors se sustenter convenablement. Après un bon repas [79] copieux, on réunit les vingt-cinq finalistes autour du feu pour l’épreuve finale. C’est cette partie que Shehada avait suggéré au Guerrier et c’est elle qui l’anima.

- Hier, le Guerrier nous a expliqué en détail la mission que lui et François s’était donné : retrouver les assassins de nos frères Gerry et Harold, les faire prisonniers puis les ramener ici pour qu’ils soient jugés et châtiés selon nos lois et coutumes. Ils ont eu l’idée d’utiliser le grand canot et suivre la piste des Anciens jusqu’à Tadoussac. De là, ils rejoindront nos frères de Essipit avec qui ils tiendront conseil pour savoir comment se rendre jusque chez nos frères de Mani-Utenam. Comme vous le savez, le grand canot demande douze rameurs et nous sommes déjà trois : Le Guerrier, François et moi-même. Nous devons donc en choisir neuf parmi vous, qui avez surmonté victorieusement les épreuves de la première partie du grand concours. J’ai proposé au Guerrier d’ajouter une épreuve morale, ce qui lui a bien plu. Voici en quoi elle consiste. Vous devez tout d’abord composer ensemble une courte prière chantée pour demander l’aide du Grand Esprit. Vous pourrez vous accompagner d’instruments de musique pour nous la présenter, disons dans une heure. Ensuite, vous devrez vous réunir pour choisir entre vous qui sont les meilleurs qui devraient partir avec nous. Suite à vos recommandations, nous soumettrons nos propres choix et en viendrons à une entente commune. Ça vous va comme ça ? Y a-t-il des questions ?

[80]

Il n’y eut d’abord aucune question. Puis après un long moment, une main se leva, C’était Jérémie, l’ami de Harold, qui prit la parole :

- Nous reconnaissons la justesse de cette façon de procéder et je peux dire au nom de tous, que nous sommes d’accord pour y participer de bonne foi. Que les meilleurs d’entre nous soient ainsi reconnus non seulement pour leur adresse physique mais aussi pour leur sagesse, dont nous aurons amplement besoin au cours de cette grande mission.

Tous approuvèrent ces paroles. Par la suite, on les enferma dans une cabane pour qu’ils préparent leur prière au Grand Esprit. Une heure plus tard, comme prévu, les vingt-cinq concurrents sortirent de la cabane et invitèrent toute la tribu à participer à leur prière. C’est Agnès, la plus jeune, qui prit alors la parole :

- Nous avons pris la liberté d’introduire trois violons parmi les instruments de musique traditionnelles ; Véra, Mianba et moi-même avons appris à bien maîtriser cet instrument à l’école. Nos frères ont accepté que nous joignions ces instruments à leurs tambours pour adresser notre prière au Grand Esprit. Est-ce que le Grand Guerrier approuve ce choix ?

La voix d’Agnès était à la fois forte et craintive. Elle ne savait pas ce qu’en penserait le représentant sur terre du Grand Esprit, mais en même elle était convaincue de leur capacité de bien faire ce qui était demandé. Le Guerrier se leva et répondit :

[81]

- Si tous les concurrents sont d’accord, je le suis aussi. Le Grand Esprit a déjà parlé à travers vos choix. Allez ! Commencez maintenant.

Agnès prit son violon et lança les premières notes d’une complainte qui montait doucement dans l’air. Véra et Mianba amplifièrent la mélodie, lorsqu’elles se mirent à faire glisser leur archet sur les cordes de leur propre instrument. Les tambours suivirent en sourdine d’abord puis de plus en plus fort, puis ils se turent. Jérémie, de sa voix puissante, entonna la prière qu’ils avaient composée ensemble :

*O Grand Esprit*

*Toi qui anime les pierres, les plantes et les oiseaux*

*Toi qui veille sur l’ours, la carcajou et le caribou*

*Guide nous dans notre quête*

*Pour que justice soit rendue*

*Tu as accueilli dans ton paradis*

*Nos Frères Harold et Gerry*

*Tu as reçu avec grâce*

*Le sacrifice de l’ours assassin*

*Par les mains de notre frère Isidore*

*Aide-nous maintenant à retrouver les meurtriers blancs*

*Pour que notre tourment cesse*

*Pour que le grand linceul hivernal recouvre le Piekouagami*

*De la paix et du silence*

*Propice à notre deuil*

*Apaise notre douleur*

*Pour qu’avec le printemps*

*Notre joie revienne*

*Avec la victoire sur nos ennemis.*

[82]

Et tous se mirent à hurler de douleur, les violons se mirent à pleurer, les tambours à tonner et le Guerrier à chanter.

*Aaaarh ! Aaaarh ! Aaarh ! Aaarh ! Aaaarh ! Aaarh ! Aaarh !*

*Aaaarh ! Aaaarh ! Aaarh ! Aaarh ! Aaaarh ! Aaarh ! Aaarh !*

*Aaaarh ! Aaaarh ! Aaarh ! Aaarh ! Aaaarh ! Aaarh ! Aaarh !*

Après la prière, la musique et les chants, les concurrents retournèrent silencieusement dans la cabane. Le pire et le meilleur restait à venir. Il fallait maintenant choisir les élus et éliminer les autres.

Au début, personne ne dit mot. La méditation dura, dura, dura long de temps. Finalement Agnès prit à nouveau la parole.

- Écoutez. On ne pourra pas sortir d’ici avant que nos choix soient faits et soumis au Guerrier et à son Conseil. Je propose que chacun dise pourquoi il pense qu’il serait le meilleur choix et ensuite nous voterons secrètement.

Jérémie dit à son tour :

- Ça me semble correct, mais comme on n’a pas toute la nuit, je propose seulement une minute par personne. Comme on est vingt-cinq, ça va prendre une demi-heure au moins. Ensuite on votera. Je ne sais pas trop combien de tours ça va prendre pour en arriver au choix définitif par exemple.

Agnès continua sa pensée :

[83]

- On n’a pas le temps de faire plusieurs tours. On ne peut en faire qu’un seul. Je propose donc que chacun de nous vote pour neuf personnes. Les élus seront les neufs qui auront reçu le plus de votes. Est-ce que ça vous va comme ça ?

Un nouveau silence suivit. Finalement personne n’y vit de problèmes, sauf Arthur qui demanda :

- Dans quel ordre allons-nous prendre la parole ? Par ancienneté ? Par ordre alphabétique ? En tirant au sort ? Ou quand ça nous le dit ?

Personne ne sut que répondre. Agnès demanda alors :

- OK ! Qui veut commencer ?

Nouveau silence. Personne ne voulait être le premier.

- OK ! Alors je vais plonger d’abord, dit Agnès. Je crois que nous tous ici présents pouvons être d’excellents candidats, selon la bravoure dont nous avons fait preuve aujourd’hui. Mais cette dernière épreuve est la plus difficile, car elle ne relève pas de l’adresse physique, mais de notre capacité morale de bien travailler en groupe. Chacun peut faire valoir ses forces, mais il est beaucoup plus difficile de reconnaître ses faiblesses. C’est pourtant ce que je vais faire. Je suis une femme et beaucoup d’entre vous pensent qu’une femme est trop faible physiquement pour affronter un si long périple et ce, même si j’ai démontré au combat aujourd’hui que je peux le faire. Et c’est la même chose pour Véra et Mianba. Nous partons avec un handicap face à vous, dû à note sexe. Je veux simplement [84] vous prémunir contre ce préjugé tenace qui hante l’inconscient de bien des hommes aujourd’hui. C’est tout ce que j’ai à dire.

Véra et Mianba allèrent dans le même sens que Agnès. Mianba ajouta toutefois :

- Nous sommes trois femmes avec vous, j’espère qu’au moins l’une d’entre nous sera choisie.

Jérémie parla ensuite :

- Les femmes ont parlé avec courage et fermeté et je suis d’accord avec elles. Je peux vous dire tout de suite que les trois seront sur ma liste. Cependant, la question qui me préoccupe est de savoir si moi je serai sur ma liste. Shehada savait très bien dans quelle dilemme elle nous plaçait en nous imposant de choisir nous-mêmes qui devrait être élu. Si je vote pour moi c’est que je me place moi-même parmi les meilleurs et ainsi je classe les seize perdants comme inférieurs. Je fais ainsi preuve d’orgueil et de prétention, deux défauts qui ne devraient pas apparaître chez un guerrier valeureux, qui doit toujours s’oublier pour sa tribu. Par contre, si je ne vote pas pour moi, je risque de ne pas être choisi. Ceci est valable pour nous tous. Pour régler ce dilemme, il faut décider entre nous soit, que chacun vote pour soi-même, soit qu’aucun de nous ne vote pour soi-même. Je sais bien qu’on ne pourra pas contrôler pour qui chacun votera vu que le vote sera secret, mais je demande tout de même à chacun de ne pas voter pour lui-même et de s’engager ouvertement dans ce sens à son tour de parole.

[85]

Arthur, qui aimait parler d’abord et réfléchir ensuite, s’objecta aussitôt à cette proposition :

- Non ! Non ! Non ! Jérémie je ne suis pas d’accord avec toi. Reconnaître chacun notre valeur n’est pas une faiblesse mais une force : ça s’appelle la confiance en soi. Moi je dis que si quelqu’un pense qu’il est le meilleur en son âme et conscience, il doit voter pour lui-même.

 Joseph, le plus vieux du groupe, à trente ans, voulut remettre les pendules à l’heure :

- Écoutez, on est encore tout enfirouâpé dans la réglementite aiguë. Agnès a proposé de dire pourquoi nous devrions être élu. C’est ben pour dire que je pense être assez valeureux pour être choisi. Et c’est évident qu’on doit voter pour soi-même. Moi je vous le dis, c’est moi le meilleur. J’ai gagné tous les combats aujourd’hui : j’ai été le meilleur au triathlon indien et j’ai gagné mon combat au couteau en un tour de main. Qui dit mieux ?

Lucien se mit à rire dans son coin :

- Personne ne doutait de ta force Joseph. Le problème ici c’est avec ta valeur morale. Et là, t’en n’a pas montré beaucoup.

Joseph voulait répliquer, mais il avait perdu son tour. Cependant, les autres avaient bien compris le dilemme de Jérémie. Personne n’osa plus se mettre trop en évidence de peur de passer pour un fanfaron. Chacun louangea plutôt le courage, la force, la bravoure de [86] ceux et celles qu’ils pensaient être les meilleurs. Enfin lorsque tous eurent parlé, Agnès annonça :

- Je crois bien que le temps est venu maintenant de voter. J’ai découpé des petits feuillets avec seulement neuf lignes. Si vous voulez les passer ? Merci. Qui de vous veut compter les votes ?

Jérémie intervint :

- On devrait peut-être demander à quelqu’un de l’extérieur pour compter les votes, quelqu’un qui n’est pas concerné par le vote. Qu’en dîtes –vous ?

- D’accord, dit Agnès. ! On va demander au Grand Chef de s’adjoindre deux personnes extérieures pour compter les votes.

Burt, qui n’avait rien dit jusqu’à maintenant demanda :

- Est-ce qu’on doit obligatoirement mettre neuf noms ? Peut-on en mettre moins ?

Personne n’avait pensé à cette question, tellement il semblait évident à chacun qu’il fallait mettre les neufs noms. Agnès tenta une réponse :

- Ben, je comprends pas pourquoi tu en mettrais moins. Est-ce que tu penses qu’il n’y a pas parmi nous au moins neuf valeureux ?

- Ben heu, hésita Burt, c’est juste une question comme ça. J’ai pas pensé plus loin.

Burt était connu pour sa discrétion, mais chacun savait bien qu’il ne disait jamais tout ce qu’il pensait. Arthur voulut trancher le débat rapidement :

[87]

- Me semble qu'on a choisi la règle de mettre neuf noms. C’est simple, faut mettre neuf noms.

 Joseph n’était pas d’accord :

- Non ! Non ! C’est pas tout à fait ce qu’on a dit, mon Arthur. On a dit qu’on allait choisir les neufs qui auraient reçu le plus de votes. Ça n’implique pas que chacun doive voter pour neuf personnes. On ne peut pas voter pour plus que neuf, mais on pourrait voter pour moins, si on veut. À la limite, on pourrait voter pour personne.

 Sur ce, Arthur se fâcha vraiment :

- Écoute beau nono. Agnès a bien dit qu’il fallait voter pour neuf personnes. Je ne suis pas sourd moi. N’est-ce pas Agnès ?

- Oui, c’est bien ce que j’ai dit Arthur, mais on pourrait aussi l’interpréter dans le sens de Joseph. L’important c’est le total de votes que chacun recevra.

- Mais non, ça s’peut pas, reprit Arthur. Si personne vote, y aura pas de total du tout ?

Joseph fit amende honorable :

- T’as ben raison pour une fois Arthur. On ne peut pas ne pas voter, mais on pourrait voter pour moins que neuf tout de même.

Agnès voulut conclure le débat :

- Je pense qu’on devrait suivre la règle qu’on s’est donné au départ, Burt, à moins que ta conscience [88] te dicte que tu ne puisses absolument pas voter pour neuf personnes ici présentes. Mais il faudrait tout de même que tu votes pour au moins une personne.

Véra corrigea l’idée de Agnès :

- Ça ne marcherait pas non plus. Si chacun ne vote que pour une personne, soi-même supposons, on ne pourra pas en choisir neuf, vu que personne n’aura de majorité.

- Très juste Véra, répondit Agnès. Alors, mieux vaut s’en tenir à notre règle de départ ; que chacun vote pour neuf personnes.

- D’accord, reprit Burt, j’ai ma réponse. Mais est-ce qu’on doit alors considérer le rang dans le vote ? Je veux dire, accorder plus de points à celui – celle - qu’on place en premier et moins à ceux – et celles - qui suivent, en dégradant ainsi jusqu’au dernier inscrit sur notre feuillet de vote ?

Comme personne ne semblait comprendre ou il voulait en venir, Burt voulut préciser sa proposition par un exemple :

- On pourrait par exemple, accorder neuf points au premier, huit au second et ainsi de suite jusqu’au neuvième qui lui ne recevrait qu’un point.

On comprit enfin que Burt soulevait à nouveau une question de procédure auquel personne n’avait pensé au départ. En même temps, il démontrait une grande capacité logique, que d’autres n’avaient pas, ce qui le faisait monter dans l’estime de plusieurs. Chacun [89] se rendit compte, par la même occasion que ce débat demandait autant d’habileté intellectuelle que les combats de l’avant-midi avaient demandé de l’habileté physique. Pire encore, dépendamment du rôle qu’on y joue, on peut démontrer soit une grande habileté, soit nos pires faiblesses morales. Tout le monde voulut alors se lancer dans la discussion en amenant les meilleures raisons du monde soit pour appuyer la proposition de Burt, soit pour s’y objecter. Finalement, deux camps se formèrent : ceux qui étaient favorables à une sorte de hiérarchisation du vote, allant du premier au dernier, comme le voulait la proposition de Burt, contre ceux et celles qui préféraient l’égalité pour tous : un vote = un point, point final. Robert, un bon ami de Burt, qui n’avait rien dit jusqu’à maintenant, crut avoir le dernier mot :

- Nous voulons les meilleurs n’est-ce pas ? Dans chaque épreuve qu’on a faite il y avait un seul gagnant et l’autre était perdant. Ici c’est différent, On cherche plusieurs gagnants : neuf à vrai dire. Il faut donc répartir le prix – l’élection entre neuf personnes. Ça me semble aller de soi qu’il faut alors dire lequel on trouve qui doit être le premier, puis le deuxième, puis le troisième, et ainsi jusqu’au dernier et accorder des points selon la valeur du rang qu’on accorde à chacun.

- Moi, je ne crois pas à la hiérarchisation des valeurs, répondit Mianba : nous sommes tous égaux ici. Il n’y aura pas de rang dans le Grand Canot non plus. Moi je dis que c’est un seul point par vote, peu importe le rang dans lequel on le place sur notre liste.

[90]

Des murmures d’approbation suivirent ses propos. Cependant d’autres n’étaient toujours pas d’accord du tout. Il fallut trancher entre l’échelle des meilleurs ou l’égalitarisme absolu. Comme la nuit approchait et qu’il fallait en arriver à une décision, on se résigna à passer au vote. Il était entendu que chacun se rallierait à la décision de la majorité. Et l’égalitarisme l’emporta, mais seulement par une voix : 13 pour, 12 contre. Le débat avait polarisé les positions, ce qui se refléta dans le vote. Ainsi les neufs élus furent, par ordre alphabétique :

Will Bellevance

Jérémie Longuelance

Maurice Rinfret

Agnès Robertson

Robert Sagapi

Gerry Sanborn

Joseph Tremblay

Georges Wabush

Burt Windoft

Cinq de ceux-là avait voté pour l’égalitarisme et quatre pour la hiérarchie. Une seule fille avait été élue.

Le Guerrier, François et Shehada les rejoignirent dans la cabane pour discuter du vote qu’ils venaient de prendre. Après que le Grand Chef lui eut donné le résultat officiel, lui et ses deux scrutateurs se retirèrent. Le Guerrier demanda :

- Dîtes-moi comment vous en êtes arrivés à ce résultat ?

C’est Agnès qui lui résuma les discussions et présentations de chacun, ainsi que la façon dont ils avaient établi la procédure du vote.

[91]

Le Guerrier trancha :

- Vous avez fort bien procédé. Shehada voulait que ce débat entre vous démontre les valeurs morales de chacun, afin de mieux déterminer qui viendra dans le Grand Canot avec nous. La valeur première d’un guerrier c’est son courage, mais ce courage il ne le met pas au service de sa seule gloire, mais au service d’abord du Grand Esprit et de sa tribu ensuite. Il doit être prêt au sacrifice de sa vie pour défendre son peuple. Il est prêt à affronter les pires tourments, la faim, la soif, la torture. Ainsi il montrera son courage. Ici il n’y avait pas de poteau de torture autre que le débat à savoir qui devrait être élu. C’est à travers ce débat que vous avez montré quelles sont vos vraies valeurs. Je reconnais que vous avez fait les bons choix, mais pour cela vous avez eu recours au vote pour trancher le choix le plus important entre l’égalité de tous les élus ou l’échelle des meilleurs. Vous n’avez pu vous entendre unanimement sur le bon choix et près de la moitié d’entre vous avez choisi l’échelle des meilleurs. Je dois vous dire que dans le Grand Canot tous et toutes seront égaux. Que devant le Grand Esprit, tous et toutes sont égaux. C’est pourquoi les Braves qui viendront dans le canot devront respecter cette égalité entre hommes et femmes. Je ne peux donc pas choisir des gens qui préconisent l’échelle des meilleurs.

François et Shehada approuvèrent les paroles du Guerrier et tous dans l’assemblée finirent par reconnaître la grande sagesse de ses paroles. Agnès demanda alors :

[92]

- Est-ce à dire que nous devons reprendre le vote Grand Guerrier ?

- Oui vous devez reprendre ce vote, mais seulement entre ceux et celles qui préconisaient l’égalité entre tous.

- Très bien alors. Il me reste des feuillets pour le vote.

- Que ceux qui n’ont pas droit de vote se retirent maintenant, annonça Shehada. Je vais informer mon père qu’il devra à nouveau compter des votes.

Les gens sortirent de la cabane. Le nouveau vote se fit dans le plus grand silence, sans débat préalable. Agnès remit les nouveaux feuillets au Grand Chef pour qu’ils soient comptés. Finalement c’est le Guerrier, Shehada et François qui vinrent leur annoncer les choix définitifs.

Jérémie Longuelance

Maurice Rinfret

Agnès Robertson

Gerry Sanborn

Georges Wabush

Mianba Sagapi

Véra Dominique

Arthur Tableronde

Laurent Guillaume

Ce dernier fut le plus surpris d’avoir été élu, lui qui n’avait rien dit dans tout ce débat, qui s’était contenté d’écouter attentivement chacun en dodelinant de la tête après chaque intervention. [93] Lorsqu’il fit cette remarque à François, celui-ci lui répondit :

- D’après toi, le meilleur guerrier est-il d’abord un grand parleur ou un bon écouteur ?

Laurent savait très bien la réponse, celle qu’il appliquait dans sa propre vie. Le plus important c’est d’être attentif à ce qui se passe autour de nous, qu’on soit, à la pêche, à la chasse ou à la guerre. Le guerrier qui ne peut écouter et interpréter correctement les bruits qui l’entourent est un guerrier vaincu à l’avance. C’est pourquoi il conclut sa réflexion par ce vieux dicton :

- *Le serpent tue sa proie en silence*, disent les Anciens.

- Ce qui veut dire, reprit François, que celui qui écoute sans rien dire est plus fort que celui qui parle tout le temps et n’est pas attentif à ce qui se passe autour.

Là-dessus les deux partirent bras-dessus bras-dessous vers le Grand Canot, qu’on était en train de charger de nourriture et de rames. Chacun des élus alla chercher son barda et revint au Canot pour le grand départ. Toute la tribu se réunit à nouveau sur la berge du Piekouagami pour faire les adieux aux Braves qui allaient partir vers l’inconnu. Les perdants étaient là, près du canot un peu tristes, mais tout de même solidaires avec ceux et celles qui ont été élus. Joseph serra la main de Arthur, les trois filles rejoignirent Shehada en riant. Burt regarda tout ce monde sans rien dire, le visage fermé selon son habitude.

[94]

Le canot fut mis à l’eau et chacun y prit place. Le Guerrier debout à l’avant, regardait le ciel. François prit le gouvernail à l’arrière. Les quatre filles s’assirent à l’avant l’une derrière l’autre. Les hommes eux s’assirent au hasard sans vraiment choisir une place. On rama ensemble silencieusement en s’éloignant de plus en plus rapidement. dans la nuit bleue. Lorsque le canot ne put plus être vu de la berge, le Guerrier leva sa lance au ciel en criant :

- Maintenant, maintenant ! Envole-toi !

Et le Grand Canot s’éleva dans la nuit, vers le quartier de lune qui l’éclairait.

\* \* \* \* \*

[95]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre cinq

MAGDA ET HÉLÉNA

[Retour à la table des matières](#tdm)

Magda l’attendait. Il viendrait cette nuit. Elle avait vu un grand oiseau blanc en rêve qui s’était posé sur le bord de sa fenêtre. C’était lui. Elle en était sure. Il était venu lui dire :

- Je viendrai te voir bientôt.

Et l’oiseau repartit comme il était venu, en se fondant dans la nuit. Elle attendait son fils, son unique garçon. Elle savait qu’il avait des pouvoirs immenses que lui avait accordés le *Thisthe Manitu*, le Grand Esprit. Dès son jeune âge, Guillaume – c’était son prénom – avait manifesté des dons que personne d’autres que lui ne possédaient. Il voyait les rêves de sa mère et de ses deux sœurs : Jeannine et Suzanne. Il était branché sur ce que les Indiens appellent un capteur de rêve : cette toile de babiche et de plumes qui filtrait les rêves des dormeurs. Il pouvait leur raconter leurs cauchemars de la nuit au déjeuner, sans que personne ne lui eut rien dit auparavant. Très tôt, il maîtrisa son art et put trouver la porte qui permettait d’entrer dans le rêve des autres, de se faire voir et de leur parler. Magda avait souvent rencontré son fils dans ses rêves. La première fois que cela advint, elle en fut surprise, mais non effrayé. Il voulait simplement lui dire qu’il avait trouvé la porte de son rêve et qu’il était entré pour la saluer simplement. Elle ne connaissait pas tous ses pouvoirs, mais [96] s’imaginait qu’il en avait bien d’autres, qu’il n’avait peut-être même pas découverts encore. Elle savait que son enfant était prédestiné. Un jour, elle l’avait surpris à parler seul dans le noir de la grange.

- À qui parles-tu, lui demanda-t-elle ?

Il la regarda, l’air un peu effrayé.

- Maman, je ne sais pas à qui je parle, j’entends des voix dans ma tête.

Elle crut tout d’abord que son fils était fou, ou pire, possédé du démon. Elle l’amena chez le curé du village, qui le reçut en confession.

- Dis-moi mon fils, que te disent ces voix que tu entends dans ta tête ?

- Elles m’ont parlé de toi, répondit Guillaume brusquement.

- Ah oui ? Et que te disaient-elles de moi ?

- Elles me disent que tu ne sers pas le Grand Esprit et que je devrais m’éloigner de toi.

- C’est vrai mon fils. Je ne sers pas le Grand Esprit, je sers le vrai Dieu, le Père, le Fils et le Saint Esprit.

Et il le bénit, pour que ce démon ne vienne plus le posséder.

Au début, Magda aurait voulu que Guillaume devienne prêtre et elle l’encourageait à aller servir la messe du curé. Ce dernier l’accueillait toujours gentiment et [97] parfois, lorsqu’ils étaient seuls dans la sacristie, il en profitait pour promener sa main sur sa cuisse. Guillaume était innocent à cet âge-là et pensait que c’était une marque d’affection paternelle, jusqu’au jour ou le curé remonta sa main entre les deux jambes et lui caressa le pipi. Là il commença à se douter de quelque chose, mais n’en toucha mots à sa mère.

Après qu’il eut entendu ces voix, il ne retourna plus voir le curé et se détourna de sa religion. Il apprit à pratiquer l’animisme de ses ancêtres et se rapprocha ainsi des âmes des plantes, des animaux, des choses inertes, du soleil, du vent et des nuages. Ses voix intérieures le guidaient dans ses choix. Il apprit les métiers traditionnels de ses ancêtres, la chasse et la pêche, il apprit le combat à l’indienne, le maniement du couteau et le tir à l’arc. Il devint un guerrier exceptionnel. Et quand il fut un homme, on l’enferma dans une *suerie* pendant trois jours, pour chasser tous les mauvais esprits de son corps. Quand il en sortit, il fuma le calumet avec le Grand Chef de son village et devint ainsi un guerrier.

Il devint rapidement un guerrier plus grand et plus habile que tous les autres. On le retrouva à l’avant dans chaque bataille de sa tribu bien sûr, mais aussi dans chaque conflit qui affligea toutes les bandes indiennes innues. Il devint de plus en plus connu et respecté comme le Guerrier parmi ses frères, mais les Blancs eux ne le connurent que par les rumeurs. Si bien, qu’on pensa qu’il s’agissait simplement d’une autre de ces légendes indiennes.

Ce soir-là, sa mère l’attendait au coin du feu, sur la grève de Essipit. Elle vit venir une ombre vers elle qui [98] s’enrobait dans le voile de la nuit. Elle crut tout d’abord que c’était son fils. Lorsqu’elle vit son visage dans la flamme, elle se mit à crier, mais il était déjà trop tard. L’ombre se jeta sur elle en lui gueulant après et en lui assénant des coups de bâton :

- Criss de chienne, t’as fini de parler dans mon dos à mon chum !

- Héléna, Héléna, non ! je t’en supplie calme-toi, lui cria Magda, à travers la pluie de coups que lui assénait la femme en furie.

Elle la roua de coups puis la lapida avec les pierres de la grève, toujours en hurlant de colère. Elle la laissa inconsciente sur la grève, pensant que les charognards viendraient déguster les lambeaux de sa chair ensanglantée.

Une louve blanche vint s’allonger à son côté et attendit l’arrivée de Guillaume.

\* \* \*

Le Grand Canot montait doucement vers les nuages. Chacun des douze rameurs pagayaient ferme dans le vent, pour faire avancer la grande barque. François, au gouvernail, se disait qu’il vivait un rêve ; il était au gouvernail d’une sorte de chasse-galerie, dirigée par un Grand Guerrier. Le Guerrier à l’avant, donnait justement un rythme endiablé au canot, par ses coups de rames puissants et rapides. On eut dit qu’il avait rendez-vous avec la plus belle fille du village, tellement il se hâtait. Des nuages gris masquaient la lune et les étoiles et le Guerrier en avait besoin pour se diriger. Il ordonna alors de cesser de ramer et d’utiliser leur rame comme des pelles pour pelleter les nuages. Ils essayèrent tant bien que mal, mais ne réussirent [99] qu’à faire tanguer dangereusement le canot. Alors le Guerrier leva les bras au ciel et un grand vent se leva qui vint souffler tous les nuages. Ils découvrirent alors la lune et les étoiles qui brillaient comme lampions et lampes du sanctuaire, dans la nef céleste. Le Guerrier les étudia attentivement. puis ordonna à François de virer à gauche, ce qu’il fit aussitôt, peut-être un peu trop brusquement d’ailleurs car Shehada à l’avant passa par-dessus bord, mais réussit à s’agripper d’une main au plat bord. Le Guerrier lui tendit prestement la main pour la ramener en toute sécurité dans le canot. Puis il jeta un regard glacial à François, sans dire un mot. François avait compris : Il faut manœuvrer plus délicatement dans les airs, le canot répond beaucoup plus vite que dans l’eau.

En regardant vers la terre, ils se rendirent compte qu’ils suivaient maintenant le Saguenay et reconnaissaient chaque ville et village au passage : Alma, Jonquière et Chicoutimi brillaient comme des centrales électriques, mais déjà en passant au-dessus de La Baie, les lumières se firent plus éparses. On traversa le Saguenay du cap à l’Ouest au cap au Leste, qu’on devina dans la noirceur. Puis arriva Ste-Rose du Nord, petit lampadaire de la descente des Femmes, puis ce fut la grande obscurité, jusqu’à Sacré-Cœur. On perçût de loin la luminosité de Tadoussac, mais on lui tourna le dos, vers les Escoumins et le grand fleuve. Vint alors les complexes manœuvres de la descente. Il fallait lever les rames à nouveau, placer les bagages à l’avant et le plus de monde possible. François abandonna le gouvernail et se coucha sur le tas de monde qui pesait sur l’avant pour abaisser la pointe du canot vers les eaux du fleuve. Lentement la pointe s’abaissa. Quand le canot eut atteint une pente de 30 degrés, on put [100] reprendre sa place et les rames, pour pagayer à reculons afin de ralentir la vitesse. Quand on se rapprocha de l’eau, il fallut faire la manœuvre inverse et peser cette fois-ci sur l’arrière pour que le canot n’aille pas piquer du nez dans l’eau. Cette fois-ci la manœuvre fonctionna sans anicroches et le canot toucha l’eau tel un avion qui se pose sur la piste en quasi parallèle. Le grand canot se posa entre deux vagues, dans le sens du courant. Aussitôt qu’il fut complètement posé, les rameurs se remirent à leur pagaie, alors que François orienta la pointe avant vers la berge. Lorsqu’on y fut échoué, chacun sortit à côté du canot et le hâlèrent sur la grève.

- Allez dissimuler le canot sous les arbres là-bas, dit le Guerrier, moi, je vais m’assurer que la voie est libre.

En fait, le Guerrier était redevenu Guillaume, le fils qui devait retrouver Magda sa mère. Près d’un feu, une louve blanche veillait un corps en lambeaux et montrait ses crocs en grondant à quiconque, bêtes ou hommes, voulait s’en approcher. Lorsqu’elle reconnut le Guerrier, la louve cessa sa garde et s’enfuit vers la forêt. Guillaume se pencha sur le corps et reconnut aussitôt Magda, sa mère. Elle le vit aussi et lui sourit doucement, mais ne pouvait dire un mot, tellement la douleur tenaillait chaque muscle de son corps. Guillaume la souleva doucement dans ses bras et la ramena au canot, où les rameurs l’entourèrent promptement.

Les filles avaient amené des potions de médecine traditionnelle innu dans leurs bagages. On [101] étendit soigneusement l’*amatshissen* [[5]](#footnote-5) sur les plaies. Agnès, qui était infirmière, vérifia la gravité des blessures et tâta les os : les deux avant-bras et quelques doigts étaient cassés, mais c’est grâce à cela si elle n’était pas morte : elle s’était protégée la tête et le visage, avec ses mains et ses bras. Le fémur gauche était fêlé ; lui aussi avait reçu tous les coups : Magda s’était mise de côté pour qu’au moins une des deux jambes soit protégée. Aucune côte, aucun organe interne ne semblaient touchés. Une plaie plus grande déchirait le dos, là où elle avait reçu des dizaines de coups de pieds, mais elle était bien vivante et s’en remettrait sans trop de séquelles. Le Guerrier voulut savoir qui avait voulu la tuer.

- Dis-moi maman, qui t’as fait cela ?

Magda ne répondait pas, mais ses yeux étaient plein de larmes.

- Dis-moi seulement par un signe de tête, si c’est quelqu’un qu’on connaît.

Magda fit faiblement signe que oui, et ferma ses yeux en larmes.

Guillaume se doutait maintenant de qui ce pouvait être. Il dit sourdement :

- C’est Héléna n’est-ce pas ?

Sa mère ne répondit pas, mais Guillaume comprit le sens de son silence. Elle voulait encore le protéger de cette folle.

[102]

\* \* \*

Héléna était l’amie d’enfance de Guillaume. Ils se connaissaient depuis le berceau, comme on dit. Elle était la fille du voisin, le grand chasseur Jacob Dominique, Jack, comme tout le monde l’appelait affectueusement. Jack était toujours parti à la chasse ou à la pêche, rarement le voyait-on à la Réserve. C’était un vrai grand jack : 6’ 5’’, 250 lbs tout en muscles. C’était un des derniers Indiens à vivre la vie traditionnelle dans les bois. Sa femme Adeline le suivait souvent dans ses excursions, qui pouvaient durer plusieurs mois, C’est Jack qui a montré à Guillaume son mode de vie et qui fit de lui ce grand guerrier. Et Guillaume le considérait comme le père qu’il n’avait jamais eu.

L’Innu traverse trois états d’âme au cours de sa vie : le Nomade, qui parcourt incessamment le *Nitassinan,* l’immense territoire qui couvre toute la Côte-Nord, à l’est jusqu’au Labrador, au Nord, jusqu’à la source blanche, la frontière avec le territoire Inuit et à l’ouest jusqu’au grand lac Mistassini. L’Innu développe sur ce territoire son âme de chasseur. Guillaume a parcouru ce territoire avec Jack qui lui a appris à chasser, piéger, pêcher, cueillir les bleuets et autres petits fruits pour subsister. Il a appris aussi à connaître et respecter les animaux. Ainsi, il a fait grandir en lui l’âme du chasseur. Surtout Jack lui apprit que l’essentiel dans la vie de l’Innu est de savoir qui l’on est vraiment. Et la réponse à cette question ne peut être trouvée tant qu’on a pas rencontré son double-animal. Le double est l’alter égo, l’autre soi-même qui est un animal sauvage de la forêt. Guillaume a passé son enfance et sa jeunesse à chercher son double ; serait-ce l’ours, fort et agile ? Le loup si intelligent et si brave ? Le carcajou féroce ?, Ou l’aigle à [103] la vue perçante ? Comment savoir qui est notre animal, qui possède l’autre partie de notre âme ? Jack lui répondait toujours : quand tu le verras, tu le sauras. Jusqu’à l’âge de dix-sept ans, Guillaume ne vit rien, ne sut rien. La question lancinante : *Qui suis-je ?* hantait son esprit.

Puis une nuit, était-ce un rêve, était-ce réalité, il ne put jamais le dire, un magnifique harfang des neiges, le hibou blanc, vint le visiter. Il se posa sur son index tendu et le regarda de ses grands yeux prédateurs, qui voyait jusqu’au fond de l’âme. Guillaume y plongea son regard et il vit tout au fond un Grand Guerrier qui lui tournait le dos ; ce guerrier portait un arc géant sur l’épaule gauche et un carquois plein de flèches sur l’épaule droite. Il tenait une lance de cinq pieds dans la main gauche et un bouclier de cuir dans la main droite. Il était chaussé de mocassins en peau de loutre, vêtu de culotte et d’une veste de cuir à frange. Lentement le guerrier se retourna et Guillaume, comme dans un miroir, reconnut son propre visage. Et il sut derechef, la réponse à sa question : *je suis un Guerrier*. Le Guerrier est cet état d’âme que doit développer l’Innu pour faire face à ses ennemis avec courage, pour défendre son territoire et sa réserve avec bravoure, pour protéger sa communauté et rendre justice.

Cette nuit-là il apprit aussi que son double était le hibou blanc, c’est-à-dire celui qui voit dans la nuit, voilà pourquoi Guillaume avait ce pouvoir de voir les rêves des autres, d’y entrer et leur parler. La nuit Le Guerrier devient le Hibou Blanc, il peut voler et faire voler ce qu’il veut.

\* \* \*

[104]

Héléna suivait la famille bien sûr, mais elle préférait la vie au village, la vie des Blancs, comme on disait. Tout naturellement, l’amitié de leur enfance se transforma en amour rendu à l’adolescence et un jour, on célébra leurs fiançailles lors d’un Pow Wow. C’est ce jour-là que la guerre éclata entre Magda et Héléna. Magda n’aimait pas le genre de vie que menait déjà Héléna : sortir dans les bars, fumer en public, veiller tard la nuit, en se saoulant avec les copains, cette vie moderne entrait en contradiction avec la vie traditionnelle que menaient son père Jack et son fils Guillaume. Jack était un bon père, qui pardonnait toutes les frasques de sa fille, mais pas Magda, qui elle défendait son fils contre cette dévoyée. C’est ce qu’elle dit à Guillaume le jour des fiançailles :

- Cette fille n’est pas pour toi mon gars. Elle va te rendre malheureux. Elle ne te suivra pas dans le bois. C’est rien qu’une fille de village.

Pour Magda, c’était là le bas de l’échelle sociale. Adeline avait entendu les propos de Magda et les rapporta à Jack :

- Écoute Jack, Magda n’aime pas Héléna. Elle n’aime pas son genre de vie. Faut que tu lui parles pour qu’elle coupe avec sa vie de jeunesse, lorsqu’elle se mariera.

- OK. T’inquiètes pas, je vais lui parler et tout va s’arranger. Tu vas voir.

Jack aimait beaucoup sa fille, mais connaissait aussi son caractère intempestif. Il attendit le moment où Héléna serait seule pour s’approcher d’elle. Malheureusement, elle était déjà ivre à ce moment-là.

[105]

- Viens ici ma fille qu’on se cause un peu avant que je te perde dans les bras de ce beau jeune homme.

Il désignait ainsi le jeune blanc bec qui tournait autour d’elle depuis le début de l’après-midi et l’alimentait généreusement en bière et alcool en tout genre. Héléna regarda son père amoureusement :

- Oui, mon beau papa d’amour, je t’écoute. Qu’as-tu à me dire ?

Jack la prit doucement par le bras et l’entraîna dans la cabine de son picope. [[6]](#footnote-6)\*

- Écoute, ma grande fille, tu ne crois pas que tu as assez bu aujourd’hui ? Je sais bien que c’est aussi le jour de vos fiançailles, mais raison de plus pour rester sage devant ton futur époux.

- Ah, c’est juste ça qui t’inquiètes ? T’en fais pas, mon bon papa, ya personne d’autres dans ma vie. Guillaume est mon unique amour depuis toujours. Tu le sais bien.

- Je veux pas dire juste fidèle en amour. Je sais bien que tu l’aimes. Je veux dire aussi fidèle à son mode de vie, qui est aussi le mien.

En entendant ces mots, Héléna y reconnut là les reproches de sa mère, maintes fois répétés.

- C’est maman, qui t’as mis ça dans la tête hein ! Que je menais pas une bonnnnne vie, pas bonnnne pour vous autres. Et maintenant tu ajoutes pas bonnnnne pour Guillaume là-dedans. [106] Mon pauvre papa. Ma vie avec Guillaume ça ne concerne que Guillaume et moi. Si ça te fait rien on va régler ça lui et moi, seuls à seuls.

- Écoute Léna, je parle pas juste pour ta mère et moi. Pense aussi à la mère de Guillaume. Elle va devenir ta belle-mère bientôt. Elle aussi demande qu’on respecte son mode de vie.

L’alcool aidant, Héléna sentit l’adrénaline lui monter à la tête :

- Ah c’est ma future belle-maman qui s’en mêle maintenant. Ousqu’elle [[7]](#footnote-7)\* est celle-là que je lui dise dans le nez ce que je pense de ses potinages dans mon dos.

Jack n’eut pas le temps de faire un geste que Héléna était sortie du picope, un peu chancelante, mais décidée à faire face à sa belle-maman. Elle criait maintenant à tue-tête :

- OK, belle-maman. Ousque tu te caches ? si t’as des choses à me dire viens me le dire dans face.

Héléna avait un sale caractère hyper agressif et l’alcool l’envenimait au maximum. Elle trouva sa belle-maman, toujours en discussion avec Guillaume. Elle l’apostropha :

- Alors Magda, dis-moi le donc dans face, ce que tu viens de dire dans mon dos. J’suis là maintenant et prêt à t’entendre.

- Écoute ma fille, commença Magda…

[107]

 Je ne suis pas ta fille, vieille indienne qui pue. Je suis la fiancée de ton garçon et tu me dois respect…

Guillaume se mêla calmement à la discussion :

- Écoute chérie, ce n’est pas la bonne façon de parler à ma mère. Je vois bien que tu n’es pas dans ton état normal. Alors, si tu veux je vais te ramener à ta maison pour que tu prennes le temps de te dessaouler.

On eut dit que le calme de Guillaume jeta de l’huile sur le feu de la colère de Héléna :

- Non, pas question de rentrer à la maison. On va régler ça tout de suite entre femmes.

Magda dit tout aussi calmement que son fils :

- D’accord. Si tu veux savoir ce que je pense de toi, je vais te le dire : regarde-toi aller : une vraie dévergondée, saoule et tout dégingandée. Jamais je ne permettrai à mon Guillaume de te marier.

- C’est pas toi qui va décider pour nous deux vieille chipie.

Et en disant ces mots elle leva sa main pour la frapper, mais Guillaume fut plus vite qu’elle et lui prit le poignet juste à temps :

- Viens-t-en à la maison, j’ai dit. T’as fait assez de scandales de même.

Elle ne put dégager son bras de son étreinte. Il était le plus fort. Et il l’amena à son auto, où il la jeta sur le [108] siège arrière. Elle s’y endormit avant même d’arriver à sa maison.

Évidemment cette scène fit scandale dans tout le village. Héléna, même dessaoulée, ne voulut plus reparler à sa future belle-maman et les fiançailles furent rompues. Désespérée, Héléna devint de plus en plus agressive. Magda devint une véritable obsession qui allumait le feu de toutes ses colères. Dans ses délires les plus noirs, elle menaçait de la tuer. Un soir même elle alla jusqu’à sa maison et garocha [[8]](#footnote-8)\* des cailloux dans ses vitres. Magda la vit de l’intérieur. Elle gesticulait devant sa maison et la menaçait du poing. Magda appela la police de la Réserve, qui vint la ramasser pour l’amener au poste. Comme sa rage grandissait toujours, ils durent la menotter, puis comme elle s’enrageait de plus en plus, ils l’amenèrent à St-Michel Archange [[9]](#footnote-9), où on lui administra de fort calmants en plus de lui passer la camisole de force. Héléna y resta plus de trois mois en désintox. Lorsqu’elle revint au village, elle était redevenue paisible, mais ne parlait plus à personne. Elle errait dans les rues en parlant toute seule. Elle était devenue la folle du village, la risée des enfants. Entre temps, Guillaume était devenu Le Guerrier et n’était jamais revenu à son village avant cette nuit.

Cette nuit-là, le Grand Guerrier pleura. François n’en revenait pas. Le Grand Guerrier abattu par deux femmes : sa mère et son ex qui se sont fait la guerre. Il le savait pourtant que ça arriverait un jour. Le Guerrier ne comprenait rien aux femmes. La guerre entre hommes est plus facile : les ennemis sont là, il faut les abattre. Avec une femme, l’ennemi est à l’intérieur [109] même de ton âme ; il la ronge petit à petit, jusqu’à ce qu’il n’en reste plus rien qu’une toute petite flamme vacillante dans la tempête des émotions. Et la louve blanche, qui gardait sa mère, que faisait-il là ? Les Indiens ont toujours honoré cet animal libre et courageux. Avait-elle été envoyé là par le Grand Esprit ?

Shehada le regarda sans rien dire. Elle laissa le silence les prendre tous les deux au cœur de la nuit. Le Guerrier n’avait plus ni pouvoir, ni force. Il était un petit garçon qui avait failli perdre sa maman. Shehada le prit dans ses bras. Il ferma les yeux. Elle lui chanta une douce berceuse et il s’endormit. Cette nuit-là il ne rêva à rien, ne se promena dans aucun autre rêve, Cette nuit-là, il se reposa.

 \* \* \*

Le lendemain, Guillaume s’occupa de Magda. Il l’amena lui-même à l’hôpital, où il fallut attendre quatre heures à l’urgence avant qu’un médecin ne vienne la voir. On lui plâtra les deux bras pour trois semaines. On cousut les plaies ouvertes et on soigna ses ecchymoses partout sur le corps. On lui prescrivit des calmants et on la retourna chez elle. Guillaume n’en revenait tout simplement pas : il ne la gardait même pas sous observation pendant quelques jours. *« C’est comme ça que les Blancs s’occupent de la santé de leurs citoyens ? »* pensa-t-il répugné*.* Il aurait voulu tous les tuer, mais il n’avait plus aucun pouvoir. Il resta muet et fit ce que le médecin lui demandait :

- Écoutez monsieur, vous devez veiller sur votre mère pendant sa convalescence. Elle n’est plus jeune ; elle a perdu beaucoup de sang. Quelqu’un [110] doit s’occuper de ses tâches ménagères pendant le mois qui vient. Elle ne doit rien faire.

Guillaume avait compris. C’était à lui de prendre soin de sa mère et pas à l’État. Il devait rester à Essipit avec elle aussi pour surveiller Héléna et l’empêcher de faire d’autres dégâts. Héléna était folle. On ne savait pas quand une nouvelle crise de rage la reprendrait. De retour à la maison, il y réunit ses onze Braves et leur exposa la situation. Quelqu’un devait diriger la chasse aux meurtriers sans lui pour le moment. Lequel devra-t-il désigner ? Ce ne pouvait être François car il n’était pas de pur sang indien. Il n’avait plus le temps de refaire un concours pour désigner un nouveau chef. La décision devait être prise le soir même, car le temps pressait. Il aurait aimé gardé Shehada près de lui pour qu’elle l’aide à s’occuper de sa maman, mais il savait qu’elle préférerait le combat à la quiétude de la maison. Il demanda l’avis de ses Braves. Shehada parla la première :

- Grand Guerrier, n’as-tu pas compris le message que t’envoie le Grand Esprit ? Il t’a dépouillé de tes pouvoirs, pour que tu apprennes la vie des femmes, comme il veut que moi j’apprennes la vie de guerrière.

- Tu veux dire, répondit Guillaume, que le Grand Esprit te désigne, toi, pour conduire la troupe de nos Braves ? Ah ben là-dessus j’aimerais connaître l’avis des autres avant de me prononcer.

Jérémie Longuelance était un vrai Indien au faciès très prononcé avec ses pommettes saillantes, son nez [111] d’aigle et sa peau cuivrée. Il voulut savoir ce qu’était devenu le Guerrier en si peu de temps :

- Mais que t’est-il arrivé Grand Guerrier pour que tu deviennes une femme du jour au lendemain ? Où est passé le Guerrier que nous avons rencontré à Mashteuiatsh ?

Guillaume ne répondit pas tout de suite, il voulait entendre tout le monde avant de parler à nouveau.

Maurice Rinfret, était tout le contraire de son ami Longuelance : il avait des cheveux bruns courts, coupés en brosse, plutôt petit de taille, il avait le geste et la voix nerveuse, mais personne ne doutait ni de ses origines ni de sa bravoure. Il ne comprenait rien lui non plus à tout ce qui arrivait :

- Tu ne nous avais pas dit que Essipit était ton village, que ta mère y vivait et que tu t’y étais déjà fiancé. Moi je croyais que tu étais un esprit immortel, envoyé par le Grand Esprit lui-même. Je t’avoue que là je me sens trompé.

Agnès Robertson, quant à elle, avait tout l’allure d’un ange envoyé du ciel : elle avait la peau pâle et portait de longue nattes noires, à l’indienne. Elle était elle, vraiment émue par cette situation complètement imprévue :

- Je te trouve tellement beau, Guillaume. Notre grand Guerrier est encore plus grand ce soir. Ne comprenez-vous pas ce qui arrive ? C’est un homme, comme vous tous messieurs. C’est un homme qui a appris à devenir Guerrier, mais devant sa mère, il est redevenu l’enfant obéissant [112] qu’elle a élevé. Je te le dis Guillaume, ton pouvoir sera encore plus grand à partir de maintenant.

Gerry Sanborn était un solide costaud, au visage taillé au couteau. C’était aussi un homme pratique. Il voulait savoir comment ils allaient se sortir de cette impasse :

- Je comprends ta peine Guerrier. Pour moi, tu es toujours le chef. Dis-nous comment nous devons procéder maintenant et je te suivrai.

Le Guerrier lui fit simplement signe de la tête pour indiquer qu’il avait bien compris son interrogation.

Georges Wabush était un chasseur, un homme de bois, plus qu’un homme de Réserve. C’était un géant de six pieds et quatre pouces, aux mains larges comme des rames et à la force herculéenne. Pour lui, cette aventure était une grande chasse, mais là c’était le chasseur qui était pris au piège. Comment pouvait-il s’en sortir ?

- Qu’est-ce que le renard fait, lorsqu’il est pris au piège ? Demanda-t-il ? Il se coupe la patte et recouvre sa liberté. C’est ce que nous devons faire : couper la patte de notre chef pour que nous puissions continuer notre mission sur onze pattes au lieu de douze. Me semble qu’on en a encore une bonne quantité pour continuer la course.

Et il se mit à rire de bon cœur, de son mot, qu’il trouvait fort à propos, mais pas les autres.

Mianba Sagapi était aussi une femme forte, costaude, à l’allure plutôt masculine. Elle partageait l’émoi de ses [113] deux jeunes copines. Elle voulut simplement assurer Shehada de son appui :

- La question, dit-elle, pour le moment est de savoir si Shehada saura nous guider dans la suite de la mission. Je peux vous assurer que oui, mes Braves. Je le connais depuis toujours et je puis vous confirmer qu’elle a toute la bravoure qu’il faut pour être chef.

Véra Dominique n’avait rien dit depuis le début de cette aventure. Elle préférait écouter les autres. C’était la plus jolie de tous : un visage bronzé, des cheveux roux et un joli nez retroussé, encadré par deux jolies fossettes. Elle se sentait souvent trop timide pour parler ; elle ne pensait pas avoir des idées bien originales. Comme son tour était venue, elle ne sut trop qu’ajouter :

- Tout a été dit me semble-t-il. Je n’ai rien à rajouter.

Le Guerrier crut bon de prendre la parole à ce moment :

- Dis nous clairement, Véra, si tu es d’accord pour que Shehada devienne la cheffe de notre mission,

- Bien sûr que je l’appuie, Guerrier. C’est ma copine, je l’aime et je connais sa grande valeur, mais j’aurais vraiment préféré que ce soit toi qui continues à nous guider.

Arthur Tableronde portait bien son nom. Il avait la carrure et le courage des chevaliers des temps anciens. Peut-être se rapprochait-il plutôt de Don Quichotte [114] que du roi de Camelot, avec ses grandes moustaches et sa barbichette,

- On ne doit jamais arrêter la quête. On doit continuer. Le Grand Esprit est toujours avec nous. Et s’il désigne Shehada, je la suivrai aussi.

Laurent Étienne, dit le silencieux, était un grand gaillard maigre, à la face et au nez longs. Comme à son habitude, c'est lui qui eut le dernier mot :

- Qu’il en soit donc ainsi. Guerrier, nous attendons tes précieux conseils.

Le Guerrier se leva lentement et dit :

- Shehada a raison. J’ai encore beaucoup à apprendre de ma mère et des femmes de mon village. Quand je suis venu ici, je croyais que nous y serions accueilli en grandes pompes comme à Mashteuiatsh, mais, vous l’avez vu, le malheur a frappé ma famille et moi-même au plus profond de mon être. Et je suis devenu sourd au message du Grand Esprit. Je ne peux plus recevoir sa force et diriger notre grande mission. Mon devoir maintenant est de m’occuper de la santé et du bien-être de ma mère. Je dois aussi retrouver Héléna pour l’empêcher de causer d’autres troubles ici. Je vous ai tous entendu, sauf François, qui respecte notre droit Indien, mais j’aimerais tout de même savoir ce qu’il en pense, car il a été un bon conseiller depuis le début, même s’il a la peau plus blanche que nous.

François se leva et dit :

[115]

- Je te l’ai dit Guerrier, je suis un Indien par la moitié de mon sang, et Blanc de l’autre. Je peux fort bien comprendre la situation que tu vis. Ton village est lui-même divisé entre la vie à la Réserve et la vie traditionnelle des Indiens dans les bois. Tes pouvoirs appartiennent au monde des Anciens. Cette nuit, tu as connu la vie de la Réserve et tu as perdu tes pouvoirs. Je crois que tu les retrouveras quand cette bataille-là sera terminée dans ton cœur. Pour le moment, nous devons choisir une nouvelle cheffe et moi aussi je crois que Shehada saura nous diriger. Elle amène une nouvelle vision et de nouveaux pouvoirs inconnus de bien des hommes : le pouvoir féminin qui, je crois, est au moins aussi grand que celui de l’homme. Voilà j’ai dit.

Le Guerrier était d’accord avec l’analyse de François :

- Je vote aussi pour Shehada, mais je dois m’assurer que vous êtes tous d’accord.

Tous levèrent la main en signe d’acquiescement.

Le Guerrier continua :

- Alors, nous avons une nouvelle cheffe. Y a-t-il autre chose à dire ?

Shehada leva la main et demanda la parole. Guillaume la pria de se faire entendre :

- J’accepte d’être votre cheffe dans cette mission, à condition que tous et toutes m’appuyiez du plus profond de vous-mêmes. Vous comprenez : il ne doit y avoir aucun doute, nous devrons agir [116] ensemble uni comme les dix doigts de ma main, pour qu’on puisse frapper et vaincre nos ennemis. Etes-vous tous avec moi, mes Braves ?

Tous répondirent un oui clair et fort. Shehada reprit la parole :

- Je veux savoir de toi Jérémie et de toi Maurice, qui avez indiqué franchement vos doutes dans cette discussion, dîtes-moi tout aussi franchement, si vous croyez que je peux vous guider vers la victoire.

Maurice, le premier répondit, sans honte :

- J'étais déçu par la faiblesse du Guerrier, mais je ne doute aucunement de ta force. Je te suivrai en enfer s’il le faut.

- Ce ne sera pas nécessaire, à moins que ce soit ainsi que tu vois le pays des Blancs, répondit Shehada, avec un clin d’œil.

Jérémie, prit la parole à son tour et dit tristement :

- Shehada, ma sœur, nous nous connaissons depuis l’enfance, comment peux-tu douter de ma fidélité ?

- C’est vrai Jérémie, mais cette aventure fait de nous maintenant des guerriers sur le sentier de la guerre. Nous ne sommes plus des enfants. Je connais ta force et ton courage, mais j'ai surtout besoin de ta confiance.

- Tu l’as. N’en doute jamais, ma sœur.

[117]

Et ils se serrèrent les avant-bras, à la mode indienne.

Heureux du dénouement, Guillaume leva l’assemblée :

- C’est le temps d’aller dormir. Demain nous nous levons à l’aube et déjeunons avec le Conseil de bande de Essipit.

\* \* \* \* \*

[118]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre six

LA TOURMENTE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il est rare que le Conseil de bande se réunisse à l’aube, mais l’occasion était trop belle : retrouver un fils prodigue, préparer une grande quête, réparer les torts commis. Il y avait là tout un programme pour le grand chef William, Bill, Modley. Bill dirigeait sa bande depuis tellement longtemps, que personne ne se souvenait quand il avait été élu pour la première fois. C’était un bon chef modéré, écouté par les autres chefs de bande Innus. Certains le disaient vendu aux Blancs et à leur vision des choses, mais le Grand Chef ne s’en faisait pas pour cela. Sa communauté était la mieux développée de tout le Québec, tout le monde avait du travail et on y trouvai peut de problèmes d’alcool, de drogue et de suicide. Bill était un petit homme, costaud, aux yeux en amandes. Chez lui les traits mongoloïdes étaient mis en évidence. En le voyant, personne ne doutait plus du lien génétique existant entre les Indiens d’Amérique et les tribus Mongols d’Asie centrale. Bill connaissait bien Guillaume et sa famille, mais personne ne lui avait jamais parlé de son rôle de Guerrier. À vrai dire, Bill n’était pas tellement d’accord avec les traditionalistes et faisait plutôt figure de chef des modernes parmi les Innus. Il reçut tout de même chaleureusement Guillaume et sa troupe dans la grande salle du Conseil. Ils avaient besoin de son aide et il était prêt à la leur fournir. Un copieux déjeuner fut [119] servi à toute la troupe. Les palabres commencèrent seulement à la fin du repas, lorsqu’on en était au troisième café.

- Dis-moi Guillaume ce que tu attends de nous, lui demanda Bill, assis à sa droite.

- Grand Chef, tu sais que je te respecte comme mon père. Tu connais ma famille et nos traditions. Tu connais aussi les problèmes causés par Héléna à ma mère. J’aimerais que tu t’assures que Héléna ne l’approche plus jamais.

- Là-dessus, tu n’as pas de souci à te faire. Héléna est partie ce matin en cure à St-Michel Archange, l’asile de Québec.

Guillaume fut tout de suite soulagé d’entendre enfin une bonne nouvelle. Il n’en continua pas moins ses demandes.

- Grand chef, continua-t-il, sais-tu pourquoi j’ai amené tous ces Braves de Mashteuiatsh avec moi ?

- J’ai entendu dire que vous poursuiviez des meurtriers, qui se cacheraient dans le coin de Sept-Îles ?

- C’est ça, confirma Guillaume, sans ajouter de détails. Il faut que mes Braves se rendent à Sept-Îles, capturent ces bandits et les ramènent à Mashteuiatsh, pour qu’ils soient jugés selon nos lois et coutumes.

[120]

Bill ne disait mot, mais écoutait attentivement Guillaume. Après un long silence, il lui confia :

- Guillaume, tu me connais, tu sais que je suis un chef respectueux des lois et les applique avec prudence. Je ne voudrais pas que toi et ta troupe posiez des gestes qui iraient contre les lois du pays Blanc. Suis-je bien clair ?

- On ne peut plus clair, Grand Chef. Tu as ma parole qu’aucun geste illégal ne sera commis par moi ou ma troupe. Nous avons un conseiller Blanc avec nous pour nous en assurer.

Guillaume présenta François au Grand Chef, qui ne s’attendait pas à voir un Blanc dans cette troupe. Cela le rassura quelque peu.

- Fort bien Guillaume. Là tu me surprends. Je n’étais pas habitué à tant de prudence de ta part.

Puis il salua François :

- Bienvenue chez nous François. Je suis très heureux que tu fasses partie de cette expédition.

Et il lui tendit la main, à la manière des Blancs. François lui serra la pince et lui répondit en souriant :

- Ne vous en faîtes pas grand Chef Bill, je veillerai sur Shehada, pour qu’elle se fâche pas trop trop.

- Comment ça sur Shehada ? jeune freluquet. C’est sur Guillaume qu’il faudra veiller, pas sur les femmes !

[121]

- Vous veillerez vous-même sur Guillaume, je vous le laisse. Moi je pars avec Shehada, répondit François, narquois.

Surpris, Bill se demanda si le Blanc n'avait pas déjà trop bu, mais Guillaume le rassura aussitôt :

- C’est pas des farces, Bill, je reste avec vous ici, pour soigner ma mère et attendre leur retour. C'est Shehada qui a été élue cheffe à ma place. C’est la fille du grand chef Gill de Mashteuiatsh.

Décidément, Bill allait de surprise en surprise. C’était bien la première fois qu’il voyait une femme cheffe de mission. Ya pas à dire Guillaume l’aura devancé dans les réformes de la politique indienne. Et il en était tout heureux.

- Félicitations Shehada. Je suis agréablement surpris. Dis-moi, c'est à toi alors que je dois m’adresser maintenant pour la suite de la mission.

- Exactement Grand Chef. Tout ce que je vous demande c’est un moyen de transport pour amener onze Braves à Sept-Îles et en revenir.

- Comment ! Vous n’avez aucun moyen de transport ? Comment êtes-vous venu jusqu’ici ?

- Nous sommes venus en Canot, mais on ne peut pas continuer ainsi, ça nous prendrait trop de temps et on risque que nos lascars disparaissent entre temps.

- Et où est votre canot ?

[122]

- Nous l’avons laissé sur la grève, bien dissimulé sous des bosquets.

- Il doit être bien caché parce que mes policiers n’ont rien rapporté jusqu’à maintenant. Écoutez, je peux bien vous passer le camion de la Municipalité, mais faudra payer le gaz et me le ramener en bon état, compris ?

- Pas de problème Grand Chef, on va le bichonner votre camion à patates, ricana Laurent, qui connaissait bien ce camion, pour l’avoir souvent conduit de Essipit à Mashteuiatsh. C’était le camion de ravitaillement des deux bandes indiennes.

- Très bien alors, se rassura Bill. Si Laurent est aussi de la partie, je peux vous laisser partir tranquille.

Le sort en était jeté. Tout de suite après le repas, les onze ramenèrent tout leur bagage dans le camion à bâche. Le canot fut ramené au garage municipal. Vers midi, tout le monde était prêt à partir. Sur le bord de la 138 [[10]](#footnote-10), Bill et Guillaume donnèrent leurs dernières recommandations. Bill d’abord dit :

- Rappelez-vous ! Pas d’alcool ni au volant ni en ville, sans cela vous risquez de vous faire ramasser.

[123]

C’était pas vrai, mais fallait bien rassurer le Grand Chef. Guillaume lui, connaissait mieux sa troupe. Il leur recommanda :

- N’oubliez pas le but de la mission : ramener les criminels, sains et saufs ici. Pas de vengeance personnelle, compris ?

Guillaume avait lu dans le coeur de certains de ses Braves, qui étaient des parents ou des amis de Gerry et Harold. Il les regarda droit dans les yeux, jusqu’à ce qu’ils les baissent en guise d’approbation.

- Très bien alors. Que le Grand Esprit veille sur vous et vous mène à la victoire.

Le camion démarra. On leur envoya la main de dessous la bâche. Bill et Guillaume retournèrent leur salut puis retournèrent ensemble au village.

\* \* \*

Guillaume retourna chez sa mère plutôt déprimé. Ses nouveaux compagnons étaient partis sans lui pour les guider. Sa mère était alitée pour trois semaines et il n’avait plus aucun pouvoir particulier. Cependant, de tous ces malheurs, une seule question l’obsédait : Pourquoi le Grand Esprit l’avait-il abandonné ? Il avait écouté les explications des femmes surtout : *Le Grand Esprit veut que tu intègres le pouvoir des femmes dans ta vie. Ces pouvoirs une fois assimilés te feront plus grand encore et plus puissant.* De belles paroles, mais en attendant, le pouvoir des femmes c’est de prendre soin des malades et de faire le ménage de la maison. Ces pensées le hantaient encore lorsqu’il ouvrit la porte et retrouva sa mère au lit. En le voyant si triste, [124] elle comprit tout de suite son état d’âme. Elle voulut l’apaiser.

- Je suis très heureuse que tu sois demeuré avec moi, mais ce n’était vraiment pas nécessaire. J’aurais pu m’en sortir toute seule. Et puis, Clairette, ma voisine serait venue me donner un coup de main. Je vois bien ta tristesse mon gars, mais il n’est pas trop tard. Tu peux encore les rattraper. Ton ami, Charles Mangus te donnerait tout de suite un lift. Il est toujours prêt à tout te donner, celui-là. T’es un vrai dieu pour lui.

- Non, non, maman, je veux rester avec toi. J’ai beaucoup appris des hommes de la tribu sur la chasse, la pêche et la guerre, mais j’ai si peu appris de toi. Laisse-moi demeurer près de toi, pour que tu m’enseignes toute ta sagesse.

- Oh, tu sais nous, les femmes, n’avons que la sagesse du cœur. Nous prenons soin de notre mari, quand il est là, de nos enfants qui ne seront pas toujours là et de la maison qui elle est toujours là. Tu vois c’est très simple.

- Eh bien, c’est ça que je dois apprendre : à prendre soin de toi et de la maison, vu que l’pére est parti depuis un bout de temps, que la maison est toujours à sa place et que toi tu es malade. Allez ! Laisse-toi faire, pour une fois, ton fiston veut s’occuper de toi.

Magda était plutôt mal à l’aise. Elle adorait son fiston. Elle lui aurait tout donné, sa vie même, mais le voir poireauter autour des chaudrons pis de la machine à laver, ça elle avait de la difficulté à l’accepter. *« Un* [125] *homme, pensait-elle, c’est fait pour le dehors, pas pour le dedans ».* Mais elle ne lui dit rien de cela.

- As-tu des nouvelles de Héléna ? Comment va-t-elle ?

- T’auras rien à craindre d’elle maman, Bill m’a dit qu’elle était enfermée à St-Michel Archange, pour un bout de temps.

- Elle doit souffrir énormément d’être enfermée encore une fois. C’est une personne plutôt rétive à tout encarcannement.

- Oh, oui, tu l’as bien dit : rétive c’est un euphémisme. Moi je dirais que c’est une vraie Sauvage dans l’âme.

- S’il te plaît Guillaume, n’insulte pas ta race. On parle pu de nous autres comme étant des *« Sauvages* ».

- Bien, moi j’ai rien contre. « Sauvage » ça veut dire aussi libre, indomptable, farouche, brave, comme on l’était dans l’ancien temps.

- Mais Héléna n’appartient pas à ce temps-là : si c’est une Sauvage, alors c’est une Sauvage de village, pas de la forêt.

- Bien, je crois que c’est ce qui crée sa souffrance : elle est une Sauvage dans l’âme, mais son corps lui veut prendre l’apparence des Blancs.

[126]

- C’est bien de son âge, tu sais. Les jeunes aujourd’hui ne veulent plus vivre dans nos traditions ancestrales… À part toi, j’veux dire.

- Je le vois aussi. Je trouve triste que tous ces jeunes ne se retrouvent plus dans notre spiritualité et se perdent dans le matérialisme des Blancs.

- Que veux-tu faire contre ça ? Les forces d’assimilation sont irrésistibles. Nous nous éteignons lentement, mais sûrement. Bientôt il n’y aura plus d’Indiens que les noms des villages et des cours d’eau.

- Je me bats contre cela, tu le sais bien. Je suis un Guerrier, peut-être le dernier, mais je me battrai jusqu’au bout.

Sur ces mots, Guillaume toucha le front de sa mère, pour vérifier sa température. En croisant son regard, il lui sourit et elle aussi. Il l’embrassa délicatement sur la joue et l’enjoignit de se reposer. Il allait couper du bois pour le feu du soir.

\* \* \*

La route était longue et sinueuse entre Les Escoumins et Sept-Isles. On grelottait à l’arrière : la froidure de novembre les transperçait et la neige tourbillonnait en petite bourrasque qui bouchait à moitié la vue de Laurent.

- C’est pas le temps d’avoir un accident, disait-il à Shehada, assise près de lui.

[127]

- Nous n’aurons pas d’accident mon frère, le Grand Esprit veille sur nous, mais surveille bien la route, pour pas frapper aucun animal qui pourrait la traverser subrepticement.

- *« Subrepticement »* Voyez-vous ça ! Souligna Laurent en sifflant.

- Beau mot n’est-ce pas ? C’est l’un de mes préférés. Ce sont les Ursulines de Roberval qui m’ont appris à aimer les beaux mots rares, comme des perles qui se cachent dans les coquillages de la langue française.

- Est-ce qu’il y en a d’autres comme cela que tu affectionnes particulièrement ? demanda Laurent, un peu ironique.

- Mes deux préférés sont : *époustouflant* et *mirobolant*. Tu vois, nous vivons une aventure *époustouflante*, qui nous coupe le souffle. Rien qu’à voir la tempête qui se lève, y a de quoi perdre le souffle non ?

- Ouais ! Surtout pour les Braves qui sont dans la boîte arrière. Tu pourrais pas faire quelque chose de *mirobolant* pour eux ?

Laurent freina brusquement : une bête venait de se jeter sous les roues de son camion. Il rangea le véhicule sur le côté de la route et sortit voir l’animal, étendu au beau milieu de la route. C’était un loup blanc : une rareté dans le coin. Tous les Braves descendirent et firent cercle autour de lui. La bête n’était pas morte, mais saignait de la cuisse droite arrière. Quand Shehada la toucha, la bête se leva brusquement, [128] montra les crocs et mordit la main de Shehada, puis s’enfuit dans le bois en clopinant. Surprise, Shehada s’assit sur le bord de la route, en serrant fort sa main ensanglantée.

- Laisse-moi voir ta blessure, supplia Agnès, qui était aussi l’infirmière du village.

- Ce n’est rien, ce n’est rien, voulut la rassurer Shehada.

- Y a pas de chance à prendre, il faut soigner la plaie et la bander. Je regrette cheffe, mais tu dois me laisser faire.

Agnès confectionna rapidement un pansement indien : elle répandit du miel sur la plaie, qu’elle avait amené dans sa trousse, puis elle l’enroba de feuillage amassé rapidement. Finalement elle déchira une bande de tissus d’une couverture, dont elle se servit pour bander le tout.

- On n’est pas loin de Baie Comeau. On s’arrêtera à l’hôpital pour te faire donner une piqûre contre la rage et une autre contre le tétanos, dit Agnès tout en terminant son bandage sommaire.

- Non, on n’a pas le temps. Je suis sure que la bête n’était pas enragée, juste apeurée.

- Y a pas de chances à prendre là-dessus protesta Agnès. On ne peut se payer le luxe de perdre un autre chef.

[129]

- Agnès a raison dit Véra, qui s’était approchée de ses deux copines. Tu dois te faire soigner pour nous.

- OK ! concéda Shehada, si à Baie-Comeau la blessure a empirée, je suivrai vos conseils, sinon, on continuera notre route.

Les deux copines comprirent qu’il ne servirait à rien d’ajouter quoi que ce soit. Puis Agnès eut une idée :

- Pourquoi tu ne t’étendrais pas dans la boîte arrière, sous une tonne de couvertures ? Tu pourras mieux te reposer et peut-être même dormir un peu.

- Ah oui, çà c’est une bonne idée, reconnut-elle ? Qui est le plus frigorifié de la bande ?

Tous désignèrent le gros Georges, qui grelottait depuis le début. Agnès pensait même qu’il avait attrapé un mauvais rhume. Georges ne se fit pas prier pour monter à l’avant avec Laurent.

- Et puis tu sais Laurent, je sais conduire aussi. Je pourrai te remplacer quand tu seras fatigué, dit Georges dès qu’il eut fermé la portière.

- Il n’en n’est pas question. Tu chauffes comme un vrai fou. Je t’ai déjà vu faire. C’est à moi que Bill a confié le camion, pas à d’autres.

On emmitoufla Shehada dans les plus belles couvertures de fourrures qu’on avait apportées. Elle s’étendit dans le fond et se fit un oreiller avec son barda. Sa blessure ne la faisait pas souffrir, au [130] contraire, elle sentait de la force pénétrer en elle par elle et elle s’endormit doucement.

- Dis-donc Georges, tu sais ce que ça veut dire toi *« mirobolant »* ? Demanda Laurent

- D’où tu sors toé [[11]](#footnote-11)\* pour dire des mots pareils. Ta mére t’as pas montré à jamais dire de gros mots ?

Laurent le regarda les yeux tout écarquillés, puis se mit à rire de bon cœur. Georges ne savait pas pourquoi il riait, mais il se mit à rire avec lui.

\* \* \*

Guillaume avait fendu le bois, chauffé le poêle puis préparé le repas du soir : une bonne soupe aux pois allait ragaillardir sa mère. Clairette s’était proposée pour les aider, mais Guillaume refusa. Il l’invita plutôt à goûter à sa soupe avec eux. Magda s’était traînée de sa chambre à la cuisine. Ses blessures la faisaient encore énormément souffrir et chacun de ses muscles obéissait difficilement à ses ordres. Le docteur avait dit qu’il fallait les utiliser progressivement, sans rien forcer, car ça pourrait provoquer des déchirures douloureuses. Les avant-bras étaient bien plâtrés et, à part les démangeaisons sous le plâtre, ils n’envoyaient aucun autre message décevant au cerveau. Clairette, en la voyant, s’exclama :

- Ma pauvre fille, faut pas que tu te lèves, voyons, il est encore trop tôt. Tu vas te faire plus de mal que de bien.

[131]

- Laissez-la faire Madame Tequapé, dit Guillaume, quand ça va lui faire mal, faudra ben qu’elle s’arrête.

Et Magda s’affaissa dans la chaise berceuse, faible mais souriante. Guillaume déplia une petite table devant elle et lui servit un bol de soupe. Il en servit une de même à Clairette Téquapé. Elle était ce qu’on appelle un vrai bon cœur : le visage rond et rougeau, la figure ridée comme une vieille pomme plissée et un grand sourire édenté pour vous accueillir à n’importe quelle heure du jour ou de la nuit. Elle aimait beaucoup sa vieille voisine depuis plus de quarante ans. Toutes les deux avaient fait la chasse et la pêche avec les hommes, puis après leur mort, elles s’étaient épaulées pour élever les enfants dans leur maison voisine.

- T’as fait une très bonne soupe mon garçon, dit Clairette à Guillaume. Qui t’as montré à faire la cuisine ?

- Ben, heu… À vrai dire j’ai juste réchauffé la soupe que maman avait mise dans la réserve….

- C’est pour ça qu’elle est si bonne ! Ha ! Ha ! Ha !

- Mé maman va me montrer comment la faire n’est-ce pas maman ?

- Ben sûr mon garçon j’vas toute te montrer ça. Après ça, tu vas être un vrai homme de maison, dit Magda sans aucune pointe d’ironie.

Clairette savait, comme tout le village maintenant, ce qui s’était passé entre Héléna et Magda, mais n’osa rien demandé de peur d’attiser des braises encore [132] trop chaudes. Elle s’orienta plutôt vers la poursuite des meurtriers.

- As-tu eu des nouvelles mon garçon de tes amis, qui sont partis à Sept Isle ?

Guillaume comprit que Clairette avait bien entendu la rumeur du village, mais ne semblait pas connaître le pourquoi de cette poursuite. Guillaume voulut la rassurer :

- Non, mais je ne suis pas trop inquiet. Ce sont tous des gens ben capables de se débrouiller sas moi..

En fait, Guillaume était mort d’inquiétude. Il attendait impatiemment un signe quelconque de la troupe. Il les suivait en esprit et s’inquiétait pour chacun d’eux. Il maudissait son impuissance à voler vers eux, ou les rejoindre dans leurs rêves.

La soirée se termina tôt, car Magda s’était endormie dans sa chaise, sans même avoir terminé sa soupe. Guillaume la prit délicatement dans ses bras et la ramena dans sa chambre. Il la déposa doucement dans son lit, borda les couvertures et lui donna un dernier baiser sur le front. Il revint ensuite dans la cuisine où il retrouva Clairette, un peu mal à l’aise.

- J’vas te laisser pour à soir mon garçon, mais je reviendrai demain, voir si t’as besoin de quelque chose.

- Vous pouvez revenir quand vous voudrez Madame Téquapé, je suis sûr que ça va faire du bien à maman de vous avoir à ses côtés. Pendant [133] que vous serez avec elle, j’en profiterai pour aller faire les commissions de la journée.

- D’accord mon garçon, tu vas voir qu’à nous deux, on va faire une bonne paire d’infirmiers pour ta maman.

Sur ce, ils se souhaitèrent mutuellement une bonne nuit. Clairette s’enfonça dans la noirceur, pendant que Guillaume resta quelque temps sur le perron, jusqu’à ce qu’il vit la lumière s’allumer dans la cuisine de sa voisine.

- Chère Clairette, se dit-il en lui-même, que j’aimerais donc avoir ta chaleur et ta générosité.

Puis, il rentra, faire la vaisselle et passer un dernier coup de balai, avant de s’enfermer dans sa chambre. Il s’étendit sur son lit, mais prit du temps à s’endormir. C’est l’angoisse maintenant qui lui tenaillait les entrailles. S’il était arrivé malheur à la troupe, comment le saurait-il ? Ils n’avaient prévu aucun moyen de communication. Guillaume comprenait seulement maintenant, qu’il avait agi comme s’il avait encore tous ses pouvoirs. Et sans pouvoir, il devenait aveugle et sourd à leurs besoins

- Pourquoi Grand Esprit ? Pourquoi ? Je ne comprends plus ce que tu attends de moi. Fais-le moi savoir, je t’en prie ? Fais-moi comprendre ton message ?

Pourtant aucune voix intérieure ne venait le réconforter. Un silence épais remplissait sa conscience et il se sentit soudainement seul et oublié. Jamais de toute sa vie, il n’avait ressenti un tel désespoir l’envahir [134] si fortement. Il finit tout de même par entrer dans une sorte de demi-sommeil. Une étrange rêverie, que son capteur de rêves n’avait pu intercepté, vint hanter son esprit : il volait au-dessus d’un loup blanc, mais ne réussissait pas à le rattraper. Il ne voulait pas le chasser, mais simplement le rejoindre pour lui parler, comme s’il était normal qu’un hibou veuille parler à un loup blanc. Finalement exténué, il abandonna la course et se percha sur une branche d’arbre. C’est alors que le loup s’arrêta et revint vers lui lentement. Il ne l’attaqua pas, mais se coucha au pied de l’arbre et le regarda dans les yeux. C’est alors qu’il crut le reconnaître. C’était le loup qui avait protégé sa mère sur la plage. Soudain le loup se transforma en Shehada. Elle lui dit :

- Ne craint rien. Tout va bien. Le Grand Esprit est toujours avec toi…

- Shehada… voulut-il lui dire…

Mais Shehada redevint aussitôt loup et se remit à courir vers la grande route. Guillaume ouvrit les yeux et se retrouva homme dans son lit. Il était enfin rassuré. Shehada est une louve. Elle lui apportait le message de réconfort qu’il attendait. Il se tourna sur le côté et s’endormit paisiblement.

\* \* \*

Shehada dormit elle aussi profondément dans la boîte du camion, qui les amenait à Sept Isle. Après la morsure de la louve, elle sentit que tout son corps et son cœur s’emplissaient d’une énergie nouvelle. Pendant son sommeil, elle rêva qu’elle était elle-même une belle louve blanche qui courait dans la forêt. Elle eut l’idée saugrenue tout d’un coup de revenir en [135] arrière, de retourner à Essipit, d’aller trouver le Guerrier et de lui dire que tout allait bien. Et c’est ce qu’elle fit. Elle courait à l’orée de la forêt en suivant la 138. Elle courait vite. Elle aimait la sensation du vent dans ses poils. Elle aimait courir sur quatre jambes, comme si elle l’avait toujours fait : projeter les pattes d’en avant, pousser sur les pattes d’en arrière, bondir de plus en plus loin, avancer de plus en plus vite ! Quelle sensation extraordinaire ! Elle aimait sa vitesse de plus en plus grande, une vitesse qu’elle n’avait jamais atteinte auparavant, même si elle était une championne de course. Elle se sentait forte, libre et en harmonie avec l’univers entier. Elle faisait ce qu’elle avait à faire, elle suivait son destin.

Elle retraversa ainsi Portneuf-sur-Mer, la Pointe-à-Boisvert et Sault au Mouton avant de se retrouver à Essipit, en face de la maison du Guerrier. Elle y entra à pas de loup, et ouvrit la porte de sa chambre avec son museau. Il était là affalé sur son lit, les yeux ouverts mais rêveurs. Elle vit sa rêverie dans ses yeux. Le hibou poursuivait la louve blanche. Il volait à tire d’ailes, mais ne la rattrapait pas. Elle se blottit au pied de son lit. Il la regarda et elle redevint Shehada. Elle l’aima à cet instant. Et il sut qu’elle l’aimait. Et elle sut qu’il l’aimait, mais n’en fit rien voir. Elle lui sourit et dit simplement :

- Ne craint rien. Tout va bien. Le Grand Esprit est toujours avec toi…

Et elle repartit sitôt dit. Elle devait rattraper le camion maintenant avant qu’il fasse jour, avant qu’elle ne se réveille. Et elle courut encore plus vite : Sault-au-Mouton… Pointe-à-Boisvert, Portneuf-sur-Mer… Forestville… Pas de camion à l’horizon. L’aube montra [136] ses premières lueurs sur la mer. Shehada courait de plus en plus vite, de plus en plus fort, rien ne l’arrêtait… Saint-Marc de La tour…Les Ilets Jérémie… Rivière Bersimis… Le soleil sortait de l’eau lentement… Toujours pas de camion… Mais où sont-ils allés ? Puis un éclair !!! Shehada sut où ils étaient… Elle courut de plus belle et retrouva enfin le camion sur la grande place de Pessamit, une autre réserve innue. Elle vit son amie Agnès qui la secouait pour la réveiller. Agnès s’énervait… Elle la croyait morte. La louve sauta dans le camion et plongea dans le corps de Shehada, qui ouvrit aussitôt les yeux.

- Ah ! Ce que tu m’as fait peur, s’exclama Agnès Je te croyais morte. Regarde ! On a pensé arrêter chez nos frères de Pessamit. Mianba connaît un shaman ici qui peut soigner les morsures de loups. Il pourra te guérir.

- Mais non ! Ne t’en fais pas, ce n’est pas nécessaire. Je te l’ai dit cette nuit, cette louve n’était pas enragée.

- Comment sais-tu que c’était une louve ?

- Je ne sais pas. J’ai dit cela comme ça.

Shehada défit le bandage et examina minutieusement sa blessure, puis la montra à Agnès :

- Regarde. C'est déjà guéri.

Et en effet, il ne restait plus aucune trace de la morsure, pas même une cicatrice.

[137]

- Ça alors ! S’exclama Agnès. C’est un vrai miracle. Regardez vous autres. Shehada est guérie.

- Non seulement, je suis guérie, mais j’ai une faim de loup. Allons cogner à la porte du grand chef Napisko, voir s’il aurait pas quelque chose pour nous.

Tous se regroupèrent autour de Shehada et voulurent voir et toucher sa main guérie. Et tous comprirent à ce moment que le Grand Esprit avait visité Shehada cette nuit.

\* \* \*

Pendant que la louve Shehada courait dans la nuit, le reste de la bande s’inquiétait fort pour sa santé. François le premier, fit part de son ressentiment :

- Regardez-là ! Elle dort comme un ange alors que nous, on se gèle le cul sans pouvoir fermer l’œil.

- N’est-ce pas qu’elle est mignonne quand elle dort, dit le gros Arthur, tout ému.

- Elle a l’air toute douce comme ça, dit Jérémie, mais moi je la connais depuis l’enfance et je t’assure que quand elle est réveillée c’est une vraie bête féroce.

- Oui je sais, l’approuva Gerry, c’est pour ça aussi qu’elle est devenue notre cheffe, à cause de son courage et de son énergie inépuisable.

- Mais, là, rappela François, faut pas oublier que votre bête est blessée. Je comprends que vous [138] l’aimiez comme une sœur, qu’elle est de votre village et que vous l’avez choisie comme chef avec fierté, mais qu’est-ce qu’on va faire si sa blessure s’infecte ?

La troupe comprenait bien le souci de François, mais en même temps, ils avaient pleine confiance dans les capacités extraordinaires de Shehada. Maurice voulut lui expliquer ce qu’eux ressentaient :

- François, tout le monde t’as bien accepté dans notre petite troupe. Non seulement le Guerrier t’a-t-il accordé toute sa confiance, mais surtout nous tous apprécions ton bon jugement. Et ce que tu viens de dire est encore une marque de ta capacité d’analyser froidement la situation, mais tu n’es pas des nôtres, de notre village. Tu n’as pas connu Shehada comme nous. Et je te le dis très sincèrement, tu peux lui faire confiance. Elle saura nous guider comme une vraie cheffe, même blessée.

- Je comprends tout ça. Et j’ai pu apprécier moi-même ses grandes forces. N’empêche que la situation objective dans laquelle nous sommes présentement nous oblige à prévoir le pire, vous comprenez ?

Les femmes n’avaient rien dit encore. Elles semblaient dormir empilées les unes sur les autres au côté de leur copine endormie, mais en réalité elles écoutaient attentivement le débat des hommes. C’est Véra qui la première, s’en mêla :

- Tu te tourmentes trop François. La situation n’est pas si dramatique. Demain matin, on sera [139] rendu à Baie-Comeau et on verra si la blessure s’est infectée davantage. Pour le moment, tout semble bien aller pour elle. Elle est la seule qui dort calmement.

- Où sommes-nous maintenant ? demanda Gerry, qui semblait se réveiller.

- Je crois qu’on vient de passer, Forestville, répondit, Arthur. qui venait de lire un panneau routier.

- Dans ce cas-là, on n’est pas loin de Baie-Comeau, dans une heure, on va être rendu.

- Tant mieux. On a déjà perdu beaucoup de temps comme ça, ronchonna Arthur tout haut.

- Ben non, répondit Agnès, pour le rassurer. De Baie Comeau à Sept Isle ya juste 150 milles. On va y être pour dîner.

- Si tout va bien, précisa François, comme pour lui-même.

- François, plaida Mianba, cesse donc de t’inquiéter, tu vas finir par être contagieux. Et moi, je veux pas m’inquiéter pour rien. J’ai confiance. Le grand Esprit est avec nous.

- C’est vrai ça. François tu dois être un de ces non-croyants, pessimistes, qui doute de tout, dit Véra moqueusement.

Et elle lui asséna une droite dans l’épaule gauche, qui lui fit faire une grimace en forme de sourire. À vrai dire [140] les filles du groupe avaient toutes succombé au charme du jeune beau Canadien-Français. Elles voulaient toutes le rassurer.

- C’est vrai, finit par admettre François, que je ne crois ni à dieu ni à diable, mais je dois avouer que les prouesses du Guerrier m’ont bien impressionné dernièrement.

- Bon ! enfin ! Tu vois bien que le Grand Esprit est avec nous, conclut Mianba.

- Je croyais à la puissance du Guerrier, mais je n’ai pas encore constaté une telle puissance chez Shehada, rétorqua François.

- Homme de peu de foi, reprit Jérémie. Tu verras que Shehada a elle aussi reçu son pouvoir du Grand Esprit. Vas-tu te mettre ça dans la tête à la fin ? C’est pour ça qu’on l’a choisi. Pas parce qu’elle est de notre village ou parce qu’elle est belle et intelligente, mais bien parce qu’elle est l’élue du Grand Esprit.

Jérémie était rouge de colère et s’était levé menaçant François de ses postillons. Arthur dut s’interposer.

- Calme-toi Jérémie, calme toi, voyons. ! François est notre ami. Il va finir par comprendre. N’est-ce pas François ?

- Bien sûr. Je ne demande pas mieux que d’être convaincu comme vous autres. Tout ce que je veux dire c’est que je ne l’ai pas encore été.

[141]

Après cela il y eut un long moment de silence. Il n’y avait vraiment plus rien à dire. François s’en voulait d’avoir provoqué la colère de Jérémie. Et Jérémie s’en voulait de s’être choqué. Les filles, elles, voulaient garder leur confiance, mais elles sentaient naître en elles le doute semé par les paroles de François. Mianba souleva un coin de la bâche pour regarder les arbres défilés le long de la route. Elle remarqua qu’on pouvait quasiment y voir comme en plein jour. *« Ce doit être la pleine lune »*, pensa-t-elle Un silence immense comme la mer toute proche, régnait sur le paysage. Et cette forêt qui se déroulait sous ses yeux, elle aimait tant l’habiter ! Son cœur s’emplit à nouveau de joie et de sérénité. Elle était chez elle dans ce grand pays de la Côte-Nord, la côte des Innus, aimait-on l’appeler dans les Réserves qui l’habitaient. Elle s’efforça de lire un panneau routier qui avançait vers elle. Elle avait de bons yeux et voulait vérifier leur capacité la nuit. C’était un nom qu’elle connaissait, qui commençait par un P…ES…S… PESSAMIT, 30. C’est ça ! Le panneau annonçait l’approche de la Réserve de Pessamit. Mianba se rappelait y être allée une fois à un Pow Wow, quand elle était plus jeune. C’était un souvenir un peu douloureux. Elle se rappelait qu’un chien l’avait mordue et qu’un shaman du village l’avait soignée, si bien d’ailleurs qu’elle n’en garda aucune cicatrice. Une idée soudaine la fit quasiment crier :

- Mais oui ! C’est ça ! Écoutez, vous autres. J’ai trouvé la solution à notre problème.

Tout le monde la regarda, incrédule, mais elle les rassura tout de suite.

[142]

- Non, non, je ne rêve pas tout haut. Je suis bien éveillée, au contraire. Écoutez ! Je connais un excellent shaman à Pessamit. Et l’on y sera dans trente minutes tout au plus. On arrêtera là et on ira chez lui. Je suis sure qu’il guérira Shehada.

- Qu’est-ce qui te rend si sure de cela, petite sœur ? Demanda doucement Agnès.

- Il m’a guérie quand j’étais jeune. Un chien m’avait mordu au mollet. Il m’a appliqué des herbes de sa connaissance et m’a fait boire une sorte de tisane. J’étais restée chez lui tout l’après-midi, le temps que les herbes fassent effet. Puis il m’a laissé partir. Le lendemain, ma plaie était guérie, je ne sentais plus aucune douleur. Et dans les semaines qui suivirent la marque des crocs disparut progressivement de ma chair. Il y a longtemps maintenant qu’il n’y en a plus aucune trace.

Et elle remonta sa culotte pour montrer à François qu’elle disait vrai.

- Oui. C’est vrai ça te fait une belle jambe, dit François en sifflant malicieusement.

- Ris toujours incrédule. Mais là tu l’as ta preuve que tu attendais. On peut guérir une morsure sans que ça laisse de trace. Moi, je vous le dis, si on va chez ce shaman, c’est sûr que Shehada sera guérie.

- Ben allons-y donc d’abord, conclut Arthur. Moi j’aime mieux nos guérisseurs que les docteurs [143] Blancs. Ils ne sont pas toujours très bons par icitte.

Cette dernière remarque reçut l’approbation de tous, y compris François. On cogna sur le toit du camion. Georges baissa la vitre et se montra la tête dehors en criant :

- Qu’est-ce qu’il y a ? Quekkun [[12]](#footnote-12)\* veut prendre ma place ?

- Non, lui cria Jérémie. Dis à Laurent qu’on va arrêter chez nos frères de Pessamit.

Laurent agita sa main à son tour, pour indiquer qu’il avait compris.

\* \* \*

Le grand chef Napisko était un indien traditionaliste, Ardent défenseur des Droits des autochtones, sa réserve vivait dans la misère : peu de gens y travaillaient et les problèmes d’alcoolisme, de drogues, de violence et de suicide de ses jeunes l’avait fortement marquée. Le Grand chef croyait que toute cette misère venait des Blancs et les accusait régulièrement de racisme et même parfois de génocide. Il fut bien surpris de se faire réveiller si tôt par des frères de Mashteuiatsh, qu’il n’avait pas l’occasion de rencontrer souvent. Au début, la conversation se déroula en Innu, mais on fit comprendre au Grand Chef que François ne pouvait comprendre ce qui se disait. Il fut bien étonné de trouver un Blanc parmi eux, ce qui le rendit subitement ombrageux :

[144]

- Que fait donc ce blanc-bec avec vous ? Demanda-t-il frustré.

- Écoute-nous attentivement, Grand Chef, sans poser de questions nous allons tout t’expliquer, dit calmement Shehada.

- J’espère que vous avez de maudites bonnes raisons. Vous savez bien que les Blancs ne sont pas les bienvenus chez nous.

Shehada ne répondit pas à sa remarque désobligeante et raconta en détail leur aventure depuis le début. Le grand Chef écouta très attentivement. L’histoire l’emballait de plus en plus. L’idée de pourchasser des meurtriers Blancs lui plaisait énormément. Surtout l’idée de les juger selon les lois traditionnelles innues rejoignait ses convictions les plus profondes. Il ne connaissait pas le Guerrier, mais apprendre qu’un tel envoyé du Grand Esprit existait pour de vrai le fit presque pleurer d’émoi. Par contre, qu’une femme soit sa remplaçante l’étonnait beaucoup. À la fin du récit, il demeura un instant silencieux avant de faire amende honorable face à François :

- Pardonne mon ignorance François. J’ai parlé trop vite encore une fois. Sois le bienvenu chez nous. Les Blancs qui reçoivent la reconnaissance du Grand Esprit seront toujours bien accueillis ici.

Le grand Chef le serra dans ses bras, pour lui faire comprendre qu’il le considérait dorénavant comme un frère.

[145]

Le moment d’émotion passé, les filles voulurent parler de la guérison miraculeuse de Shehada, car cette dernière n’en n’avait pas glissé mot. En entendant parler de leur rencontre avec une louve blanche, le Grand chef devint tout blême :

- Vous avez vu Shanaga, la louve Blanche ! Et vous n’êtes pas morts, dit-il incrédule ?

- Non, nous ne sommes pas morts, dit Shehada, souriante, au contraire, je suis plus vivante que jamais.

Le grand chef la regarda, toujours aussi éberlué :

- Personne n’a jamais survécu à une attaque de Shanaga.

- Ce n’était pas vraiment, une attaque, avoua Shehada, tout juste une caresse, je dirais.

- Une caresse, qui a laissé des traces tout de même, précisa Arthur.

- Pas vraiment, regardez, dit Shehada, en montrant sa main.

Le grand chef inspecta sa main d’un doigt à l’autre, des ongles au poignet, il n’y vit qu’une chair ferme et saine. Après cela, il ne put rien dire. C’est François qui relança la discussion.

- Qui est Shanaga, demanda-t-il, par chez nous on ne la connaît pas.

[146]

- Oh, pour les Blancs, comme toi, Shanaga n’est qu’une légende indienne, mais pour les Innus, elle un être fabuleux de la forêt.

- Alors racontez-nous son histoire, demanda Mianba. Moi ça m’intéresse au plus haut point.

- D’accord, on va vous la raconter, mais autour d’un bon repas. Je suppose que vous êtes morts de faim, après une telle aventure.

À vrai dire, chacun avait oublié sa faim, sauf Shehada, qui elle avait toujours son appétit de loup à satisfaire. Le Grand Chef alla lui-même ouvrir la salle communautaire, réveiller les femmes et commanda le déjeuner. Ce fut encore une fois très copieux, avec cette fois-ci de l’ours en plus du caribou. Ce n’est qu’après le café que le Grand chef demanda le silence. Il révéla alors à la communauté que leurs frères et sœurs de Masteuiatsh avaient rencontré Shanaga la nuit dernière. Il y eut une marée de Oh ! et de Ah ! qui submergea la salle. Le chef attendit le retour du silence pour continuer.

- Nos frères et sœurs de Masteuiatsh ne connaissent pas Shanaga, alors j’ai demandé à Ben, le plus vieux et le plus sage d’entre nous tous,  de nous raconter son histoire.

La salle applaudit fortement le vieux Ben, qui se leva et alla s’asseoir sur une chaise droite au milieu de la place, la pipe entre les dents, pour raconter l’histoire de Shanaga.

\* \* \* \* \*

[147]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre sept

SHANAGA,
LA LOUVE BLANCHE

[Retour à la table des matières](#tdm)

- Voici l’histoire de Shanaga, telle que me l’a contée mon grand-père, qui l’avait reçu de la bouche même de son grand-père et ainsi jusqu’au début de notre famille, il y a de cela des milliers et des milliers de lunes. Shanaga est le plus vieil esprit qui hante la forêt autour du grand fleuve, sur la Côte Nord et la Côte Sud. La louve blanche tient sa couleur de l’hiver, de la glace et de la neige qui s’amoncellent sur le fleuve. C’est en cette saison qu’on l’a vu souvent courir sur les glaces d’une côte à l’autre. Elle est la défenderesse des femmes. C’est elle qui rend justice partout sur son territoire, qui élimine quiconque menace la vie de nos femmes. Toutes les tribus Innus la vénèrent, mais aussi les Micmacs qui habitent de l’autre côté du fleuve. Quand les Blancs sont arrivés par bateau de l’autre côté de la grande mare, ce sont les Micmacs qui les ont accueillis, en ces termes :

- « *Bienvenue au pays de Shanaga, que son esprit protège vos femmes partout où vous irez sur son territoire. »*

Les Blancs, qui ne parlaient pas le micmac, avaient plutôt compris : *« Bienvenue au pays de Canada »* C’est pourquoi ils nommèrent ainsi tout le territoire qu’ils explorèrent, à vrai dire, bien plus grand que celui [148] de nos deux tribus. Mais la protection de Shanaga ne s’étendit pas sur les femmes blanches, car toutes celles qui furent gravement blessées ou même tuées par un homme ne furent pas vengées. Jamais Shanaga ne s’attaqua à un Blanc qui s’en était pris à une Blanche. Par contre, quand un homme blanc voulait échanger de l’alcool contre des faveurs sexuelles, ou lorsqu’un Blanc avait violé une de nos femmes, là elle pouvait attaquer et tué le Blanc. Shanaga est un esprit indien seulement. Les Blancs ne peuvent même pas la voir, seulement subir ses effets dévastateurs, qui deviennent des légendes pour eux.

Voici ce qui est arrivé à mon arrière-arrière grand-père, Wapito, dit le renard blanc, car ses cheveux avaient toujours été blancs. Il était un grand chasseur, qui connaissait la forêt dans tous ses sentiers. Il pouvait nommer toutes les montagnes d’ici à la Source Blanche, à la frontière nord de nos territoires de chasse. Il connaissait aussi tous les lacs et toutes les rivières et tous les portages. Il parlait la langue de tous les animaux de la forêt et sentait leur odeur à des milles à la ronde. C’était un bel homme, grand, mince, athlétique. Il aimait les femmes et les femmes l’aimaient. La femme indienne est indépendante : elle ne retient pas de force son homme au foyer. Quand un homme l’a trahi, elle peut le répudier et en prendre un autre si elle le juge à propos. Wapito eut beaucoup d’enfants de beaucoup de femmes, mais fut répudié souvent.

Une nuit d’automne sans lune, alors qu’il dormait dans son camp de chasse, en pleine forêt, la louve blanche vint le voir dans son rêve. Elle lui lacéra le torse et mangea son pénis à belles dents. Wapito eut si mal, [149] qu’il se réveilla en hurlant de douleur. Tout de suite il vérifia son torse ; pas une égratignure. Son pénis était toujours là intact, mais la peur et l’angoisse habitaient maintenant son cœur. Dès le matin, il leva le camp et courut jusqu’à la Réserve pour avoir un entretien particulier avec le shaman. Il lui raconta son rêve pour en savoir la signification. Le shaman connaissait bien Wapito. Il lui dit :

- *La louve blanche a voulu te donner un avertissement. Compte toi chanceux. Elle n’aime pas ton comportement avec les femmes. À cause de tes tromperies passées, tu perdras ta puissance reproductive. Voilà ce qu’elle a voulu dire.*

Alors Wapito retourna chez sa dernière femme et lui dit :

- *Femme je t’ai souvent trompé avec d’autres femmes et tu ne m’en as jamais tenu rigueur. Aujourd’hui je te fais le serment que jamais plus je ne toucherai à une autre femme que toi.*

Wapito tint sa promesse et cette femme ne le répudia pas, mais il devint impuissant et n’eut plus jamais de relations sexuelles avec aucune femme. »

Ben se tut un moment et se tourna vers le chef Napisko :

- Dois-je tout dire, grand chef ?

- Oui, dis tout Ben, ces gens sont nos frères.

[150]

- Oui, mais n’y a-t-il pas quelqu’un qui s’est fait mordre par Shanaga ?

- Si, mais elle veut tout savoir justement.

- Alors, je vais tout dire. La Louve blanche a déjà mordu un Indien de notre tribu. Et il en est mort.

Shehada demanda :

- Qu’avait fait ce Brave pour mériter un tel châtiment ?

- Justement, ce n’était pas un Brave, mais un lâche, une pourriture, la honte de notre tribu.

- Qu’a-t-il donc fait pour tant mériter ta haine ? Osa demander François.

- Il a tué ma mère, hurla Ben, tout rouge de colère… C’était mon père…

- Désolée. Je ne savais pas, dit-il faiblement.

- Mon père était un homme violent. Il battait sa femme régulièrement, et plus fort encore lorsqu’il était saoul. Une nuit, il est entré très tard à la maison. Ma mère ne voulut pas qu’il couche avec elle. Il était trop ivre, il sentait la boisson et portait sur sa peau le parfum d’une autre femme. Ma mère, en colère, voulut le mettre à la porte. Ses cris ont réveillé toute la famille, moi le dernier, car je dormais profondément. Je n‘avais que quatre ans à ce moment-là. Mon père en furie, a pris la hache et lui asséna un tel coup sur la tête qu’il lui défonça le crâne. Le plus [151] vieux de mes frères cria en s’emparant de la hache et voulut à son tour tuer mon père, qui s’enfuit dans la forêt. Mon grand frère le poursuivit, mais nous, les plus jeunes, sommes restés en larmes sur le corps de notre mère assassinée.

Les deux hommes se perdirent dans la nuit noire de la forêt. Mon grand frère entendit le hurlement d’un loup. La peur l’empoigna aux tripes et se mit à courir en tout sens. Il arriva dans une clairière où il retrouva mon père face à la louve blanche. Il vit la louve lui sauter au cou, le mordre à la jugulaire, puis s’enfuir dans la forêt. Mon frère courut vers le corps de mon père et eut juste le temps de le prendre dans ses bras avant qu’il meure au bout de son sang, le cou et le visage noircis.

- Voilà. J’ai tout dit. Et vous pouvez me croire, c’est la pure vérité.

Un long silence suivit avant que Shehada reprenne la parole.

- Je ne doute aucunement de la véracité de tes propos, puisque tu as dit que Shanaga défendait les femmes. Se peut-il cependant qu’elle n’ait pas voulu me tuer ? En tout cas, moi, depuis sa morsure, je suis en pleine forme. À vrai dire, je suis en meilleure santé qu’avant.

Le shaman Opimaguan se leva et demanda la parole. C’était un vieil homme courbé, bossu presque. Il avait le visage ridé comme une vielle femme, et son corps était d’une maigreur squelettique, mais il se dégageait [152] un grand calme de sa personne, qui imposait le respect à quiconque le rencontrait. Il était réputé comme le meilleur guérisseur de la Côte Nord et même de tout le Bas du fleuve. Il connaissait toutes les plantes qui guérissaient chacun des maux qui assaillaient le corps et savait dire les paroles qui apaisaient aussi les maux de l’âme. C’était un homme sage, en ce qu’il était près du Grand Esprit. Quand il se leva pour demander la parole, tout le monde se tut instantanément. Il dit :

- L’histoire de Ben est vraie. J’ai moi-même vu la morsure de Shanaga sur le cou de son père. Aucune de mes plantes, ni aucune de mes prières ne put le ramener à la vie. Pourtant, je sais habituellement comment soigner la morsure de tous les animaux, même ceux qui sont pris de la rage. Cette morsure-là ne venait pas d’un animal ordinaire, elle venait d’un esprit de la forêt. Rien ne prévaut contre elle. J’ai dit.

Shehada se leva à son tour et se dirigea vers le shaman, en relevant sa manche, pour qu’il puisse examiner sa propre morsure.

- Alors, examine bien mon poignet shaman et dis-moi si tu y vois une morsure ? Ou même la cicatrice d’une morsure ?

Le shaman examina attentivement le poignet de Shehada, sur la face et sur le dos et dit :

- D’après moi, tu n’as jamais été mordu à cet endroit.

Il y eut un grand brouhaha dans l’assistance. Agnès se leva à son tour et dit :

[153]

- Shaman, j’ai vu moi-même la louve et la morsure. Je l’ai soigné avec de l’*amatshissen* [[13]](#footnote-13). Tous les Braves qui voyagent avec nous en furent aussi témoins. Il y a bien eu morsure. Et ce matin, elle avait complètement disparu.

Le shaman ne se laissa pas décontenancer par cette déclaration, il demanda à Shehada :

- Après la morsure de la louve blanche, qu’as-tu fait femme innue ?

- Je me suis couché dans la boîte du camion et j’ai dormi profondément. Mes amis eux, pendant ce temps-là grelottaient de froid et d’angoisse et ne pouvaient absolument pas dormir.

- Je te crois femme. Dis-moi maintenant si tu as rêvé pendant ton sommeil ?

- Oui, j’ai rêvé que j’étais une louve blanche et je suis retournée à la course avertir le Guerrier que tout allait bien. J’ai couru plus de cinquante milles aller-retour, en moins de deux heures, et je ne me sentais pas fatiguée. Au contraire, je me sentais de plus en plus forte et agile.

Les murmures reprirent de plus en plus forts dans l’assistance. C’était la première fois que Shehada parlait de son rêve. Le shaman, cette fois-ci, eut un grand sourire et pris Shehada dans ses bras.

[154]

- Je suis le plus heureux des hommes Maintenant, je peux mourir en paix, car j’ai rencontré la sœur de Shanaga.

Ces paroles en firent crier plusieurs de surprise. Il demanda à nouveau le silence pour expliquer :

- Vous savez comme moi, que chacun de nous possédons notre double parmi les animaux de la forêt. Notre double partage notre âme et notre vie spirituelle. Il est rare de rencontrer son double. C’est pourtant ce qui est arrivé cette nuit. Shehada a rencontré son double. Et son double c’est Shanaga. C’est pourquoi sa morsure a disparu. D’ailleurs ce n’était pas une morsure, mais un échange de sang fraternel. Et cet échange a fait couler dans ses veines la force, le courage et la détermination de Shanaga elle-même.

Le shaman la serra à nouveau dans ses bras. Puis tout le monde voulut la toucher, l’embrasser, la serrer sur son cœur. Shehada était complètement abasourdie. Elle ne s’attendait pas du tout à une telle révélation. Pourtant tout son corps et son esprit lui disaient que c’était vrai. Un hurlement se fit entendre dans le lointain.

\* \* \*

C’est un cliché, mais un cliché qui convenait tellement bien à la petite troupe de Shehada : jamais plus elle ne serait comme avant. Ils avaient choisi un chef, il retrouve une louve. Il connaissait sa force, son courage, sa bravoure, toutes ces qualités étaient maintenant décuplées. Ils avaient une [155] cheffe, ils ont maintenant une déesse vivante avec eux. Shehada eut beau leur dire, qu’elle était toujours la même, personne ne la crut. Elle n’était plus la même. La rencontre ave Shanaga l’avait transformée. Plus rien maintenant ne pouvait leur faire douter de la réussite de leur mission. Tous devenaient maintenant des alliés du Grand Esprit lui-même, par l’intermédiaire de Shehada Le shaman lui-même voulut marquer cette transformation en lui donnant un nouveau nom :

- Maintenant que tu sais qui tu es, désormais tu t’appelleras Shehaga, la sœur de la louve blanche Shanaga.

Tous applaudirent à ce nouveau nom. Et Shehaga l’accepta, parce qu’elle savait qu’en elle-même, elle était une louve désormais, ce qu’elle n’était pas quand elle s’appelait Shehada.

Cependant, il fallait bien revenir à la mission, penser un plan qu’ils n’avaient toujours pas, pour retrouver les meurtriers de Harold et Gerry. Elle s’en ouvrit au Grand chef Napisko.

- Grand chef, nous sommes venus ici surtout pour discuter avec nos frères, pour planifier la suite de notre mission. Comment pouvons-nous retrouver les meurtriers de nos frères Harold et Gerry ?

Le Grand chef se considérait désormais sous les ordres de Shehaga. Et il le reconnut ouvertement

- Dis-nous ce que tu attends de nous Shehaga et nous le ferons. Nous sommes à tes ordres.

[156]

Shehaga n’avait pas besoin de cette soumission aveugle, mais ne le lui reprocha pas. Elle lui demanda plutôt :

- Nous savons que les meurtriers naviguaient sur un navire qui a coulé au large de Clark City. En avez-vous entendu parler ?

- Très peu répondit le Grand Chef. Je sais seulement que les rescapés ont été amenés à l’hôpital de Sept-Îles, il y a une semaine environ. C’est tout.

- Et c’est suffisant pour nous. Nous partons tout de suite pour Mani-Utenam. Pouvez-vous nous fournir le lunch et de l’essence ?

- Nous ferons même plus dit le Grand Chef. Nous allons vous accompagner jusque chez nos frères de Mani-Utenam. Je connais bien leur chef, c’est mon vieil ami Plume Croche…

- Je vous remercie de votre générosité, mais il ne sera pas nécessaire de nous accompagner. Nous sommes déjà très nombreux. Il ne faudrait pas trop se faire remarquer.

Shehaga craignait que le Grand Chef ne répande trop fortement la nouvelle de leur présence et surtout de sa transformation mystérieuse en louve blanche.

- Comme vous voudrez, dit le Grand chef en soupirant. Laissez-nous cependant envoyer des messagers à Essipit pour rassurer le Guerrier sur ce qui se passe ici.

[157]

- Ça c’est une bonne idée, reconnut Shehaga, En autant que ces messagers soient très discrets. Ce sera bien qu’ils puissent avertir notre frère à Essipit, mais d’aucune autre réserve. Vous m’entendez ? Ce doit être un secret entre nous. Il en va du succès de notre mission.

- Compris, dit le Grand Chef. Longue Queue et Courte Patte sont nos deux meilleurs courriers rapides et discrets. Ils vont partir tout de suite dans leur propre picope. Ils iront à Essipit, puis retourneront vous rejoindre à Mani-Utenam, pour vous transmettre la réponse du Guerrier.

- Fort bien, répondit Shehaga. Faisons comme cela. Et maintenant si on s’y mettait ?

Le déjeuner se termina par l’usuel calumet qu’on passa à la ronde. Puis, on ramassa les bagages et fit le plein au garage municipal. Les femmes remplirent d’énormes boîtes de carton de toutes sortes de victuailles et les mirent dans le camion. Les adieux furent à nouveau chaleureux. Tout le village s’était rassemblé pour saluer Shehaga et sa troupe. À 11 :00, Laurent reprit le volant. François monta à ses côtés et le gros Georges retourna dans la boîte arrière. Il était maintenant bien réchauffé. Chacun envoya une dernière fois la main à leurs frères et sœurs de Pessamit. Tout le monde dans la boîte entoura Shehaga et voulut en savoir plus long sur son rêve. Elle ne se fit pas prier pour leur raconter sa course folle jusque chez le Guerrier et son prompt retour.

[158]

- Ce doit être merveilleux d’être une louve, dit Jérémie, mais moi j’aimerais mieux être un ours. C’est plus fort et tout aussi rapide.

- Moi, dit Agnès, j’aimerais mieux être un aigle pour pouvoir voler plus haut que les arbres les plus hauts et me percher sur les pics enneigés pour voir tout le paysage à mes pieds.

Chacun se mit à parler de son animal préféré et de leur double que chacun pensait connaître, ou avoir déjà vu, sauf François qui n’avait jamais pensé être autre que lui-même.

- Mais qui suis-je moi en réalité ? Se demanda-t-il à haute voix ?

Personne ne lui répondit, mais les filles le regardèrent en riant.

\* \* \* \* \*

[159]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre huit

LE RETOUR DU HIBOU

[Retour à la table des matières](#tdm)

Courte Patte s’appelait ainsi parce qu’il boitait de la jambe gauche, une infirmité de naissance, qui lui avait donné une jambe légèrement plus courte que l’autre, ce qui, d’après certains, augmenta sa rapidité. Longue Queue, lui, n’avait jamais coupé ses cheveux noirs. Une tresse de plus en plus longue d’année en année pendait de sa tête, elle-même tout en longueur, jusqu’aux fesses. Les deux messagers ne traînèrent pas sur la route. Une heure après leur départ de Pessamit. ils entraient dans la Réserve de Essipit à la recherche du Guerrier. Les deux Indiens méritaient bien leur réputation de messagers rapides, discrets et efficaces. Ils avaient souvent porté les messages secrets des chefs Innus d’une Réserve à l’autre. C’était leur fonction officielle et ils y tenaient beaucoup, comme le bon chasseur tenait à sa réputation de bon chasseur. Ainsi on les connaissait dans toutes les Réserves Innus, mais peu de monde connaissait leurs vies personnelles. Plusieurs pensaient qu’ils n’avaient pas d’autres vies que celle de porter les messages. Jamais ils ne mélangeaient les messages verbaux et les messages non-verbaux. Toujours ils étaient à l’écoute autant des émetteurs que des récepteurs et oubliaient ou masquaient leurs propres intentions. Et curieusement ils parlaient toujours en même temps, en disant la même chose. Ils étaient d’un synchronisme parfait.

[160]

Ils n’eurent pas besoin de chercher longtemps la maison de Guillaume. La Réserve de Essipit est la plus petite de toutes les Réserves Innus. Il n’y a qu’un seul chemin en côte, qui mène au Grand Fleuve. Ils n’eurent qu’à descendre la côte et inspecter les maisons de chaque côté. Guillaume les vit passer et les interpella :

- Hé ! Courte Patte ! Longue Queue ! Vous chercher quelqu’un ?

Sans surprise, les deux messagers répondirent ensemble :

- Oui, nous cherchons un Grand Guerrier.

- J’étais un Grand Guerrier, maintenant je suis un petit homme. Est-ce moi que vous chercher ?

- Nous venons de Pessamit. Nous avons un message pour le Guerrier de Shehaga, la sœur de la Louve Blanche.

À ces mots, un grand sourire illumina le visage de Guillaume :

- Alors, oui, c’est moi que vous cherchez.

Longue Queue stationna le picope le long de la route. Les deux Indiens descendirent ensuite de leur véhicule, pour aller demander à l’inconnu :

- Mais comment peut-on être sûr que vous êtes bien celui que nous cherchons ? Demandèrent-ils ensemble.

[161]

- J’ai rencontré une louve blanche dans mon rêve, mais elle s’appelait Shehada et non Shehaga.

Ils répondirent ensemble :

- Elle se nommait Shehada, mais notre shaman lui a donné un nouveau nom, plus convenable à sa nouvelle identité : elle se nomme maintenant Shehaga, car elle est la sœur de la louve blanche, Shanaga.

Guillaume fut très content de ce nouveau nom :

- Alors, ma sœur Shehada a rencontré son double, qui est une louve blanche, qui s’appelle Shanaga. C’est cela ?

- C'est cela répondirent-ils en chœur.

- Et votre shaman lui a donné le nom de Shehaga, à cause de cela. C'est quand même rare qu’on nous fasse changer de nom, à cause de notre double.

Courte Patte et Longue Queue lui expliquèrent :

- Shanaga n’est pas n’importe quelle louve. Elle est la fille du Grand Esprit, la protectrice des femmes Innus. Notre shaman a reconnu que Shehaga a hérité de certains pouvoirs de Shanaga, c’est pourquoi il a changé son nom.

- Et comment votre shaman a-t-il découvert cela ? Demanda Guillaume, de plus en plus intrigué.

- Shanaga a mordu Shehaga, mais la morsure s’est guérie d’elle-même, répondirent-ils ensemble. [162] Notre shaman a compris qu’ainsi Shanaga avait transmis certains de ses pouvoirs à Shehaga.

- Je vois, dit Guillaume, toujours perplexe. Mais pourquoi ce n’est pas Shehaga elle-même qui est venue me le dire dans un de mes rêves ?

- Nous sommes les messagers officiels du Grand chef Napisko de Pessamit, répondirent-ils ensemble. C’est lui qui nous a envoyés vers toi. Nous devons te donner son message, puis ramener ta réponse à Shehaga, qui elle se rend à Mani-Utenam.

- Je vous connais bien. Vous êtes souvent venus porter des messages ici, à notre Grand Chef, Bill Modley. Il vous considère comme d’excellents messagers très fiables. Je veux bien croire tout ce que vous me dîtes. Cela confirme ce que j’ai vu dans mes rêves. Et si je vous suis bien, Shehaga et sa bande sont présentement en route pour Mani-Utenam. C'est pourquoi votre Grand Chef vous a envoyé me prévenir.

- C’est cela, répondirent-ils en chœur. Nous devons aussi te transmettre un message et attendre ta réponse.

- Je vous écoute.

Courte Patte et longue Queue récitèrent en chœur :

- Shehaga a dit que la Louve Blanche rencontrera le Hibou Blanc cette nuit, à Mani-Utenam. Telles sont ses propres paroles. Nous te les répétons telles que nous les avons entendues.

[163]

Guillaume fut très surpris de ce message. Il compris fort bien qu’il parlait d’une rencontre entre elle et de lui. Et Shehaga savait aussi qu’il avait perdu mes pouvoirs. Il demanda donc aux deux messagers.

- Vous a-t-elle dit comment et où se tiendrait cette rencontre ?

- Non, elle n’a rien dit de cela, répondirent-ils ensemble. Elle a simplement terminé son message en disant que telle était la volonté du Grand Esprit.

- *Donc, c’est un message du Grand Esprit lui-même*, pensa Guillaume. *Ça veut dire qu’il est de la volonté du Grand Esprit que je puisse redevenir hibou cette nuit.*

- Alors, si telle est la volonté du Grand Esprit, je ne peux que m’y soumettre. Dîtes à Shehaga que le Hibou Blanc sera au rendez-vous cette nuit.

- Nous lui transmettrons ton message, dirent-ils ensemble. Y a-t-il d’autres mots à ajouter ?

- Non, c’est tout ce qu’il y a à dire. Mais puis-je vous poser une question personnelle ?

- Quelle est ta question ? Demandèrent-ils ensemble.

- Vous arrivent-ils de ne pas parler ensemble ?

- Bien sûr, répondit Longue Queue, lorsque nous avons terminé notre travail de messager.

[164]

- Ou lorsque l’on doit se séparer le travail, pour transmettre des messages simultanés à deux endroits différents, ajouta Courte Queue.

- C’est logique, comment n’y ai-je pas pensé ? Puis-je vous offrir un bon repas maintenant avant de repartir ?

- Merci bien, répondirent-ils ensemble, mais nous devons porter tout de suite ton message à Shehaga et faire rapport ensuite de notre mission à notre Chef. Notre chef et Shehaga, nous ont bien dit de faire le plus vite possible.

- Alors, prenez au moins de la bannique et de l’eau pour la route.

- Oui, ça ce n'est pas de refus dit Courte Patte.

- Merci bien, ajouta Longue Queue.

Guillaume alla vite à la cuisine pour y ramener une énorme miche de pain. Puis alla à la pompe pour remplir deux grosses outres d’eau fraîches, qu’il remit à chacun des deux hommes.

Courte Patte et Longue Queue étaient déjà retournés à leur picope. Longue Queue chauffait. Courte patte le salua de la main.

- Au revoir dit Guillaume en les saluant de la main. À bientôt.

- Au revoir dirent Courte Patte et Longue Queue ensemble.

\* \* \*

[165]

C’était la mi-novembre. Le fond de l’air sentait la neige et le froid. À l’horizon, les sommets des montagnes étaient déjà enneigés. Le fleuve éparpillait ses blancs moutons, sous les bourrasques de vent. Et ce vent frisquet traversait la bâche du camion. Heureusement, les fourrures étaient chaudes et imperméables. Chacun avait relevé son capuchon de poil et on s’était entassé tout au fond du camion pour se réchauffer à la chaleur humaine. Les gars et les filles étaient très joyeux et chantonnaient des airs de saison :

*Vive le vent*

*Vive le vent*

*Vive le vent d’hiver*

*Qui s’en va*

*Tout en courant*

*Dans les grands sapins verts…*

Certains chantaient faux, mais ils s’en foutaient totalement. François, de son côté, turluttait dans sa tête une chanson qu’on entendait souvent à la radio. Il eut une idée qu’il voulut partager avec sa bande de gais lurons :

- Connaissez-vous le *Voyage au Canada* ? C’est une chanson qui joue tout le temps à la radio.

Personne ne répondit.

Ben voyons. Tout le monde connaissait ça :

*« Voilà !Voilà ! Un beau voyage, un beau voyage,*

*Voilà, voilà un beau voyage au Canada*. »

- Désolé François, dit Shehaga, on la connaît pas. Mé [[14]](#footnote-14)\* pourquoi tu nous la chanterais pas au [166] complet. Peut-être que ça nous r’viendrait, qui sait ?

- Oui ! Oui ! Oui ! Dit tout le monde en chœur. Fran-çois ! Fran-çois ! Fran-çois ! Une chanson ! Une chanson ! Une chanson !

François se rappelait fort bien des paroles de cette chanson. Il avait de la facilité à apprendre les tounes [[15]](#footnote-15)\* par coeur, mais il était un piètre chanteur. Aussi refusa-t-il de chanter malgré les supplications.

- Envoie donc François, lui demanda Mianba, avec son sourire le plus enjôleur.

Et personne ne peut résister au sourire de Mianba, surtout pas François.

- OK ! OK ! J’vas la chanter, mais ça sera d’vot’faute. Vous l’aurai voulu.

***Voyage au Canada***

(Paroles et musique de Charles Trenet)

*- 1 -*

*Une famille des plus charmantes*

*Trois enfants, maman, papa*

*Partit un beau jour de Nantes*

*Pour visiter l'Canada*

*Fixant leur itinéraire*

*Après maintes réflexions*

*Ils choisirent, pas ordinaires,*

*Ces moyens d'locomotion*

*C'est ainsi qu'avant d'partir*

*Ils chantaient pour s'divertir...*

*Refrain*

[167]

*Nous irons à Toronto en auto*

*Nous irons à Montréal à cheval*

*Nous traverserons Québec à pied sec*

*Nous irons à Ottawa en ouaoua*

*Nous irons à Valleyfield sur un fil*

*Nous irons à Trois-Rivières en litière.*

*Passant par Chicoutimi endormis*

*Nous irons au Lac St-Jean en nageant.*

*Voilà, voilà, un beau voyage, un beau voyage*

*Voilà, voilà un beau voyage au Canada.*

*- 2 -*

*Oui mais parfois c'est étrange*

*On n'fait pas toujours c'qu'on veut*

*Bien souvent le hasard change*

*Nos projets les plus heureux*

*Nos amis, furent, c'est pas d'chance,*

*Victimes d'une distraction*

*Du chef du bureau d'l'agence*

*Des moyens d'locomotion*

*Et à cause d'un employé*

*Qui s'était trompé d'billets...*

*2e Refrain*

*Ils allèrent à Toronto en nageant*

*Ils allèrent à Montréal endormis*

*Ils se rendirent à Québec en litière*

*Ils allèrent à Ottawa sur un fil*

*Ils allèrent à Valleyfield à pied sec*

*Ils allèrent à Trois-Rivières en ouaoua.*

*Passant par Chicoutimi à cheval,*

*Ils plongèrent dans l'Lac St-Jean en auto !*

*Voilà, voilà, un beau voyage, un beau voyage*

*Voilà, voilà, un beau voyage au Canada.*

[168]

*- 3 -*

*Depuis c'temps-là, messieurs-dames*

*Les voyageurs ont compris*

*Pour éviter bien des drames*

*Il faut à n'importe quel prix*

*Contrôler dans les agences*

*Les billets d'locomotion*

*Si vous partez en vacances*

*La plus simple des précautions*

*C'est de chanter mon p'tit air*

*Mon p'tit air itinéraire...*

*Nous irons à Toronto en auto*

*Nous irons à Montréal à cheval*

*Nous traverserons Québec à pied sec*

*Nous irons à Ottawa en ouaoua*

*Nous irons à Valleyfield sur un fil*

*Nous irons à Trois-Rivières en litière.*

*Passant par Chicoutimi endormis*

*Nous irons au Lac St-Jean en nageant.*

*Voilà, voilà, un beau voyage, un beau voyage*

*Voilà, voilà, un beau voyage au Canada.*

Les oreilles n’étaient pas trop maganées après cette dure épreuve. Tout le monde avait aimé l’air, mais Maurice et Gerry n’étaient pas très satisfaits du contenu. Gerry le premier s’en confessa ouvertement :

- Ouin ! C’est ben un voyage de Français au Canada ça. Moé [[16]](#footnote-16)\* en tout cas, J’aurais été voir ben d’autres places que ça.

- Y mentionne Chicoutimi pis l’Lac, mais pas un seul de nos villages, se plaignit Gerry. C’est sûr que moé j’serais passé par la Côte Nord.

[169]

Après un court silence, Agnès eut une idée :

- C’est une bonne idée ça, mon Gerry. Pourquoi on la referait pas à notre façon, en passant par la Côte Nord ?

Il y eut un autre silence, puis Mianba reprit l’idée d’Agnès à son compte.

- On pourrait l’appeler : *Not voyage avec Shehaga*… Qu’en dîtes-vous ?

- Bonne idée ça approuva Georges. Pis on pourrait mettre les noms des places par où l’on passe.

Tout le monde trouva l’idée très bonne. François commença tout de suite à improviser dans sa tête les paroles du premier couplet. Et quand il l’eut terminé, il leur chanta de sa voix de fausset :

* Écoutez ben ça :

*Une bande des plus charmantes*

*Une louve et ses dix louveteaux*

*Partit un beau matin de Pessamit*

*Pour visiter le pays nordique*

*Fixant leur itinéraire*

*Après maintes réflexions*

*Ils choisirent pas ordinaires*

*Ces moyens de locomotion*

*C'est ainsi qu'avant de partir*

*Ils chantaient pour se divertir*

Rendu au refrain, il demanda la participation de chacun :

[170]

*(Refrain :)*

*Nous irons à Baie-Comeau…*

***OK Georges, comment va-t-on à Baie-Comeau ?***

*Ben voyons, en auto.*

*En auto,*

***(Reprirent-ils tous en chœur.)***

*Nous irons à Godbout*

***Voyons par quel moyen de locomotion irons-nous à Godbout, Véra ?***

*Euh… Euh…*

*Pas debout*

*Pas debout*

***(Reprirent-ils tous en chœur.***

***(Ben assis au fond du camion, chuchota, Jérémie à Arthur.****)*

*Nous traverserons Baie Trinité…*

***Comment Jérémie ?******Envoie, c’est à ton tour maintenant :***

*En boggie*

*En boggie (tous)*

*Nous irons à Port-Cartier*

***Comment Agnès :***

*…En selkey !*

*(Tous) en selkey*

*Nous irons à Clark City*

*Euh… En …Euh… Canoë*

***Finit par trouver Arthur***

*Nous irons à Mani-utenam…*

***Dans un tram, dit Shehaga***

***C’est quoi ça un tram ? demanda Jérémie***

*Passant par Sept-Isles*

***Comment on a fait ça, demanda François à tout le monde :***

***…Sur un fil, dit Mianba.***

***Ah c’était déjà dans la première version, soupira Maurice.***

***Pis après ? On a pas le droit ? Dit Mianba.***

***Ben oui, on a le droit Mianba, lui répondit François
avec son plus beau sourire***

***Tout le monde en choeur maintenant :***

*Voilà ! Voilà !*

*Un beau voyage, un beau voyage*

*Voilà ! Voilà !*

*Un beau voyage avec Shehaga*

**François refit seul le second couplet :**

*Oui mais parfois c'est étrange*

*On ne fait pas toujours ce qu'on veut*

*Bien souvent le hasard change*

*Nos projets les plus heureux*

[172]

*Nos amis furent, c'est pas de chance,*

*Victimes de l’impuissance*

*Du chef de bande*

*Et à cause du Grand Guerrier*

*Qui s'était fourvoyé*

*Ils allèrent à Baie-Comeau*

*Comment ?*

***En nageant, dit Jérémie***

*Ils allèrent à Godbout ?*

***Endormis, dit Arthur en baillant.***

*Ils se rendirent à Baie Trinité*

***En litière, dit Shehaga en riant***

*Ils allèrent à Port-Cartier*

*À pied sec, proclama Agnès*

*Ils allèrent à Clark City*

***En oua oua, dit Mianba***

*Passant par Sept-Îles*

***À cheval, dit Gerry***

*Ils plongèrent dans le Fleuve*

***En auto, dit Maurice***

[173]

**Et on reprit le refrain en chœur :**

*Voilà ! Voilà !*

*Un beau voyage, un beau voyage*

*Voilà ! Voilà !*

*Un beau voyage avec Shehaga !*

**François recomposa le troisième refrain
et ça donna ceci :**

*Depuis ce temps-là*

*Messieurs dames*

*Les voyageurs ont compris*

*Pour éviter bien des drames*

*Il faut à n'importe quel prix*

*Contrôler dans les Réserves*

*Les moyens de locomotion*

*Si vous partez en mission*

*La plus simple des précautions*

*C'est de chanter mon petit air*

*Mon petit air itinéraire*

**(Tous en chœur)**

*Nous irons à Baie-Comeau*

*En auto*

*Nous irons à Godbout*

*Pas Debout*

*Nous traverserons Baie Trinité*

*En été*

*Nous irons à Port-Cartier*

*Sans quartier*

*Nous irons à Clark City*

*Ben tannés*

[174]

*Nous irons à Mani-Utenam*

*Dans un tram*

*Passant par Sept-Îles*

*Sur un fil*

*Voilà ! Voilà !*

*Un beau voyage, un beau voyage*

*Voilà ! Voilà !*

*Un beau voyage avec Shehaga*

Tout le monde pouffa de rire après cette nouvelle version du V*oyage au Nitassinan*. Ils continuèrent de composer et chanter de nouvelles versions, jusqu’à leur arrivée à Mani-Utenam, juste à temps pour le dîner.

\* \* \*

Guillaume était satisfait de la visite de Courte Patte et Longue Queue. Il passa le reste de la journée à se préparer au départ de la nui prochaine. Sa mère prenait du mieux et Clairette serait là pour veiller sur elle pendant son absence. Il ne savait pas combien de temps il serait absent, ni ce qui se passerait exactement. Le message était laconique, c’est le moins qu’on puisse dire. Il ne disait absolument rien sur ce qui s’était passé ni sur ce qui se passerait. Guillaume imaginait que tout allait bien, vu le silence de Courte Patte et Longue Queue sur tout autre sujet que celui qu’il devait rapporter. Il ne comprenait toujours pas non plus pourquoi il avait perdu ses pouvoirs. Il n’apprenait rien auprès de sa mère malade, lui semblait-il. Cette histoire de louve blanche occupait davantage son esprit. *« La louve blanche Shanaga est la fille du Grand Esprit, la protectrice des femmes* [175] *Innus »* avaient dit les messagers. Jamais il n’avait entendu parler d’elle auparavant. C’est peut-être cette ignorance-là, qui le mettait temporairement à l’écart de la bataille. Et Shehada est devenue Shehaga parce qu’elle aurait reçu des pouvoirs de Shanaga. Quels pouvoirs ? Sûrement des pouvoirs féminins que seule une femme peut obtenir, mais lesquels ? Guillaume ne parvenait à aucune réponse. De toute façon, il le saurait cette nuit, où il redeviendra le grand hibou blanc. Donc il va reprendre certaines de ces capacités extraordinaires. Mais pour quoi faire ?

- *À quoi ça sert de se creuser les méninges, pensa –t-il, je le verrai bien assez tôt.*

Pour le moment, il y avait la popote à faire, le linge à étendre sur la corde, le bois à rentrer.

- *Allez à l’ouvrage, se dit-il à lui-même.*

\* \* \*

En arrivant à Sept-Îles, la bande attendit le retour de Courte patte et Longue queue à l’entrée de l’ancienne réserve de Uashat, mais n’y pénétrèrent pas. Pas question de rencontrer le Conseil de bande pour le moment. Il y avait plus urgent à faire. Les deux messagers les rejoignirent trente minutes plus tard. Ils avaient vraiment fait vite. Laurent leur fit signe du camion de le suivre. Ils se dirigèrent ensemble vers le Centre-ville de Sept-Îles, où ils repérèrent vite où était l’hôpital. Sitôt fait, ils cherchèrent un resto, où ils pourraient manger et discuter en paix. Ils en trouvèrent un tout près de l’hôpital. Ils y entrèrent en file indienne. Le restaurant était vide en ce milieu d’après-midi. La serveuse les regarda un peu curieusement : il [176] était rare de retrouver un si grand attroupement de *Sauvages*, en dehors de la Réserve. Pour tromper sa curiosité, ils parlèrent à haute voix de leur prochain départ pour les Territoires de chasse. Dès qu’elle fut partie cependant, ils se remirent à parler plus bas de leurs vraies affaires. Courte Patte et Longue Queue firent rapport de leur mission auprès du Guerrier. Ils avaient dit et fait exactement ce que Shehaga leur avait demandé. Toute la bande fut surprise et heureuse d’apprendre que leur chef serait bientôt de retour, pour les guider dans la partie la plus importante de leur mission. Courte Patte et Longue Queue avaient parfaitement bien accompli leur mission. Ils pouvaient maintenant retourner à Pessamit, faire rapport au Grand chef et annoncer que la petite troupe reviendrait demain, avec leurs prisonniers.

Shehaga demanda ensuite à François et à Mianba d’aller écornifler un peu du côté de l’hôpital, pour repérer où seraient logés les deux meurtriers français. Les deux espions revinrent une heure plus tard avec l’information demandée. Ils n’avaient toujours pas mangé depuis le début de la journée. Aussi eurent-ils droit à un copieux repas avant de rendre compte de leur mission.

\* \* \* \* \*

[177]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre neuf

HALLOWEEN

Mercredi, 31 octobre 1951, 9h a.m.

[Retour à la table des matières](#tdm)

L’autobus était parti de Roberval à 9 :00 pile, mais elle devait arrêter à Chambord, Desbiens, Metabetchouan, Hébertville, avant de prendre la route du parc des Laurentides. Didier et Thierry s’étaient assis au fond de l’autobus croyant y être plus tranquilles, mais ils ne savaient pas que là était aussi la porte des toilettes que tout le monde allait fréquenter plutôt deux fois qu’une, pendant le long voyage.

- Fichtre ! Quelle odeur de merde ! Dit Thierry, écœuré. Faut croire que ces gens-là ont tous mangé des fèves au lard pour déjeuner.

- Ça s’pourra ben, lui répondit joyeusement le voisin d’à côté, en lâchant une de ces « vesses » puantes. Faut s’y faire messieurs, on est au pays des bines icitte.

Le voisin, fier de sa farce pour le moins scatologique, pouffa de rire et son voisin de banc en fit de même.

- Quel humour primitif, soupira Didier à l’oreille de son complice.

[178]

Le voisin ne comprit pas ce qu’il disait mais saisit tout de même que ces gens avaient un accent particulier :

- Vous êtes pas de par icitte vous autres. C’est la première fois que j’vous voé dans l’autobus, Moé j’la prends tous les mercredis pour aller à l’hôpital des Vétérans à Québec.

- Ah ! Vous êtes un vétéran, s’exclama Didier, soudainement intéressé. Sur quel front étiez-vous ?

- Cé ben c’que j’pensa. Vous avez un accent frança de France vous là. À vrai dire, chu pas allé me battre dans les vieux pays. Quand y m’ont appelé sous les drapeaux, la guerre se terminait. Mé, j’me su blessé au camp d’entraînement. Chu tombé su ma baïonnette pis à m’a rentré dans l’ventre. J’ai été chanceux. Deux pouces plus haut, pis à m’rentrait dans le coeur. Voulez-ti voir ma cicatrice ?

- Non, non, dit Didier. J’vous crois sur parole.

Didier aurait bien voulu se débarrasser du casse-pied, mais le monsieur insistait :

- Mé vous, vous paraissez ben jeune. Avez-vous fait la guerre ?

- Ah oui, répondit Thierry. Et on la fait encore !

- Ah oui ! dit le voisin, surpris. Où ça ? J’pensa que c’éta fini d’pu belle lurette.

[179]

- Nous, on fait la guerre aux emmerdeurs, qui se mêlent jamais de leurs affaires, répondit Thierry, en faisant les yeux ronds.

- Ah, pour ça, vous avez ben raison. Y‘en a partout de ceuz là. Mé moé j’ai un truc pour les faire fuir.

- Ah oui ! Dîtes-le nous donc. Ça pourra toujours nous servir.

- J’leu lâche une vesse, la plus puante que j’peux faire. Pis j’vous jure, que’l tannant y traîne pas longtemps à côté de moé.

Là-dessus le voisin éclata à nouveau de rire et tous ses voisins avec lui. Thierry ne savait plus que dire. L’autobus arrêta au petit terminus de Chambord, où descendirent les deux personnes assises à l’avant. Thierry et Didier en profitèrent pour changer de banc. Ils entendirent quelques rires dans leur dos, mais n’en firent aucun cas. Ils voulaient juste fuir cet endroit nauséabond.

- Quelle idée t’as eu de prendre l’autobus, reprocha Thierry à Didier, tout en s’assoyant sur le banc. On aurait dû prendre le train, on aurait été cent fois plus tranquilles.

- Ouin, mais le train est plus lent, répondit le chauffeur. Ça vous aurait pris toute la journée pour vous rendre à Québec.

- Plus lent ! dit Thierry, incrédule ? Comment ça ? Chez nous les trains sont les transports les plus rapides.

[180]

- Ici, c’est l’autobus, répondit fièrement le chauffeur. Il n’y a pas de ligne directe entre Roberval et Québec. Il faut faire d’abord Roberval-Chambord, puis changer de train pour faire Chambord-Rivière-à-Pierre, puis changer à nouveau pour faire Rivière-à-Pierre-Québec. Pis il est question de fermer la gare de Roberval beto [[17]](#footnote-17)\*. En autobus, vous êtes en sécurité. Rien nous arrête… Sauf quand les routes sont bouchées évidemment.

La neige s’était mise à tomber en gros flocons de plus en plus épais. Un grand tapis blanc recouvrit bientôt tout le paysage. Les limites de la route, les lignes blanches et jaunes, tout se fondit dans la même blancheur ouateuse. Et le ciel s’emplit de millions de petits météorites blancs, qui virevoltaient dans les bourrasques. Didier trouva ce changement de décor absolument féérique.

- On m’avait bien dit que les paysages canadiens étaient magnifiques, mais jamais je n’aurais pensé que ce serait aussi magique. En moins d’une heure, on passe de la grisaille automnale à la magnificence du Temps des Fêtes. Un peu plus et on verrait le traîneau du Père Noël apparaître dans le ciel.

- Ouin, dit le chauffeur, c’est vrai que c’est ben beau, mais si ça continue comme ça, c’est nous qui allons nous ramasser dans le décor, pas le Père Noël.

[181]

Le vent s’était levé et la douce neige se transforma en violente tempête qui bouchait tout l’horizon. Didier trouvait le climat de plus en plus magnifique, mais tous les autres passagers eux étaient de plus en plus inquiets. Peut-être que la barrière du Parc serait fermée. Peut-être qu’il faudrait attendre au prochain terminus que la tempête cesse, ou du moins ralentisse un peu. Rendu à Hébertville-Village, le chauffeur fit descendre tout le monde et alla s’enquérir de la situation auprès de la direction des transports. Didier en profita pour aller visiter ce joli petit village typiquement québécois, avec son église au centre, ses commerces, ses petites rues et les champs tout autour, endormis sous leur linceul blanc. Il y respirait là un peu de l’odeur de sa douce France provinciale, avec la neige en plus. Thierry l’accompagnait, mais il avait l’âme beaucoup moins poétique que son compère.

- Avec toute cette neige, s’inquiéta-t-il, je ne sais plus si on arrivera à temps pour prendre notre bateau.

- Mais ouiiiii, on va le prendre notre bateau. Il faut être au quai demain matin à 7 :00. Il n’est que onze heures maintenant. On a tout le temps qu’il nous faut. Cesse donc de t’en faire.

- Toi tu rêvais dans l’autobus, moi j’écoutais les autres passagers. Ils ont bien dit qu’on pouvait être bloqué longtemps ici, si la tempête continue comme ça.

- Bien on verra en temps et lieu. Pourquoi t’en faire ? Respire un bon coup cet air pur.

[182]

- Oui, bien moi j’en ai marre de toute cette neige, je retourne à la gare.

- Comme tu veux. Je te suis.

Dès leur retour, ils s’informèrent de la situation au comptoir des billets, mais on ne savait rien encore. Le chauffeur discutait toujours avec la direction. Cinq minutes plus tard, il sortit du bureau pour aviser les passagers.

- Mesdames et messieurs, d’après l’agence de la météo, la tempête fait rage présentement sur tout l’Est et le Centre du Québec. Les routes ferment les unes après les autres partout sur le territoire. Et on vient de m’apprendre que la route du Parc sera fermée dans une heure si la tempête continue comme ça. La direction des transports ne veut pas prendre de risques et tient à votre sécurité. C’est pourquoi elle vous demande d’attendre patiemment la décision des agents du Parc. Si dans une heure, la barrière est fermée, nous devrons retourner à Roberval, où on vous remboursera votre billet, ou à votre choix, on vous en donnera un autre, pour le prochain départ demain matin, si les routes sont ouvertes évidemment.

Il n’y eut que quelques murmures de surprise parmi les passagers. La plupart étaient habitués à ces contretemps, à ce temps-ci de l’année. Même le passager qui devait se rendre à son rendez-vous à l’hôpital des Vétérans prenait l’annonce avec sagesse.

- De toute façon, j’en mourrai pas. Je vais les appeler pour remettre mon rendez-vous à plus [183] tard. C’est ma femme qui va être contente de me revoir.

Didier n’y voyait pas trop d’inconvénients non plus, mais Thierry lui voyait le drame se dessiner.

- Écoute Didier, nous sommes dans la merde là. Si on avait pris le train, au moins on se rendrait aujourd’hui même à Québec. Là, on est même plus certain de se rendre au bateau à temps. Il faut absolument partir d’ici maintenant.

- Mais comment veux-tu partir d’ici ? Retourner prendre le train à Chambord ? Oublie ça mon ami. Il y était à 9 :00 et là il est 10 :30. Je regrette, mais il n’y a plus d’autres moyens de transport. Calme-toi un peu, on n’a qu’à attendre patiemment.

- Mais non ! Comprends donc un peu. On ne peut pas attendre. Il faut partir tout de suite, avant que le Parc ferme. J’ai vu des gros camions sur la route. On peut peut-être faire de l’auto-stop ?

- De l’auto-stop ? T’en as de ces idées. Avec toutes ces rafales de neige, personne ne nous verra.

- Ben alors, il faut aller le demander à la pompe de diesel là-bas, à la sortie. Tous les camions y arrêtent pour faire le plein avant de prendre le Parc.

Didier connaissait assez son copain de guerre, pour savoir qu’il ne changerait pas d’idées. Il se rendit donc à ses arguments :

[184]

- D’accord. Vas-y. Moi je t’attends ici.

- Tout de même. C’est pas trop tôt. Monsieur pourrait-il au moins se grouiller le cul jusqu’au bord de la route ? Comme ça j’aurai pas besoin de crier trop fort pour t’avertir, qu’un bon samaritain veut bien nous prendre.

Didier se mit à rire de l’air offusqué de Thierry. Il se rendit néanmoins avertir le chauffeur de leur décision et retirer leurs bagages de l’autobus.

- Vous prenez là, un bien grand risque messieurs. Il se peut fort bien que la barrière ferme avant que vous y arriviez. Ou pire, qu’elle ferme après et que vous soyez obligé de dormir au froid dans le camion, qui vous aura pris.

- Vous en faîtes pas pour nous, chauffeur, voulut le rassurer Didier. On a vu pire à la guerre.

- Comme vous voudrez. En tout cas, je vous aurai avertis.

Et il leur remit leurs bagages. Au comptoir, on leur remboursa leurs billets, puis les deux hommes marchèrent jusqu’à la station-service et attendirent le prochain camion.

\* \* \*

11 :15 a.m.

Ils durent attendre un bon quart d’heure avant que le premier camion se pointe. C’était un énorme camion remorque Mack LTL rouge, tout neuf qu’aucune [185] tempête ne semblait pouvoir arrêter. Son conducteur avait l’air tout aussi fort que le camion lui-même. Un gros bonhomme musclé, avec une grosse barbe noire, en descendit pour faire le plein, puis aller au petit coin. C’est en en revenant que Thierry l’intercepta :

- Bonjour monsieur, dit-il poliment. Pourriez-vous nous prendre en auto-stop jusqu’à Québec ? On doit y être ce soir, mais notre autobus a dû faire demi-tour.

Le chauffeur sembla tout d’abord sympathique à leur cause :

- J’voé ben à vot’ accent que vous êtes pas du coin vous deux. Écoutez, j’aimerais ben vous rendre ce service, d’autant plus que ça m’désennuirait ben gros d’avoir d’la compagnie pendant un boutt. Moé j’doé allez porter ma charge à Toronto. J’serai pas là avant d’main soére, si ça continue à neiger comme ça. Mé cé risqué. La compagnie veut pas qu’on prenne des pouces. Si ya un problème – pis dans une tempête de même on sait jamais c’qui peut arriver – les assurances paieront pas. Fa que, j’aime autant pas vous prendre.

Didier, toujours de l’autre côté de la route, comprit que le chauffeur résistait à la demande de Thierry. Aussi s’approcha-t-il des deux hommes, pour amener de nouveaux arguments :

- Bonjour monsieur, dit-il au chauffeur, en lui tendant la main. Je suis le copain de cet homme. Vous savez, on ne peut pas attendre à demain. Notre bateau part pour la France demain matin. [186] On est prêt à vous payer notre passage, s’il le faut, le prix que vous demanderez. Mais il nous faut absolument partir.

Le chauffeur, toujours aussi sympathique à leur cause, ne put que répéter ce qu’il venait de dire à Thierry.

- Moé, euhh, j’vous prendrais ben gratis, mé cé la compagnie qui veut pas. Si quèkkun vous voé dans mon *truck* pis qu’y m’dénonce , j’risque de pard’ ma place.

- Mais si on montait dans la remorque arrière, suggéra Didier, personne ne nous verrait.

- Ouin, Mé là cé vous aut’ qui prenez le risque de vous faire écraser par la charge de rouleaux de papier que je transporte. Pis cé rouleaux là, han, cé pas du papier de toilette. Si y roulent su vous aut’ vous allez êt aplatis comme d’la pâte à tarte.

- Est-ce que ces rouleaux sont bien amarrés ? Demanda Thierry.

- Ah, pour ça oui, par exemp’. En général, ça bouge pas d’un poil dans le voyage. Cé juss’ que si dans tempête, le camion dérape, ou ben qui se plie en canif, là on sé pu c’qui peut arriver.

- Je comprends, dit Thierry, mais moi j’suis prêt à prendre le risque.

- Moi aussi, ajouta clairement Didier.

- Ben embarquez, tu suite d’abord, avant que d’autres camions arrivent pis qui nous voyent.

[187]

Le généreux camionneur alla leur ouvrir un des battants de la porte arrière et les deux Français se hissèrent dans la boîte. Le camion était chargé à pleine capacité de gros rouleaux enrobés dans des papiers bruns épais. Il ne restait qu’un petit coin où pouvait se serrer les deux hommes. Didier remarqua :

- Merde, on va être serré comme des sardines là-dedans.

- Faudrait pas que la charge bouge trop trop pour nous écraser, renchérit Thierry. Vous êtes sûr monsieur qu’on pourrait pas s’asseoir avec vous à l’avant ?

Le camionneur était expérimenté. Il savait le risque qu’il faisait courir à ses deux pouceux. Il leva sa casquette, pour se gratter le dessus du crâne dégarni et finit par leur proposer :

- Voilà ce qu’on va faire. J’vous enfarme dans boîte jusqu’après la barriére. J’pense pas qu’on va rencontrer trop trop de monde dans l’Parc. J’irai me stationner pas loin, pis je r’viendrai vous ouvrir la porte. Ça va-t-y de même ?

- Ça va, dit Didier.

- Euh, Cette barrière-là, Euh ! C’est loin d’ici ? Demanda Thierry.

- Non, cé pas ben loin, mé avec c’temps-là, ça va ben prendre trois quart d’heure juss pour s’y rend.

[188]

- OK ! Allons-y donc au plus vite, si on veut arriver à Québec aujourd’hui, conclut Thierry

\* \* \*

Barrière nord du Parc des Laurentides : midi

Le camion s’arrêta à la barrière et le chauffeur baissa la vitre pour s’enregistrer au passage. Le gardien le reconnut :

- Salut Ti-Jean ! L’hiver commence de bonne heure c’t’année han ?

- Ouin, répondit le chauffeur en prenant son billet. As-tu r’çu l’ord’ de farmer ?

- Pas encore, mé ça tard’ra pas d’après moé..

Le ciel était toujours aussi barriolé de bourrasques violentes, mais la « salière » était passée avec sa gratte. Le camion pourra la suivre à la trace.

- OK, salut mon Ti-Jean, dit le gardien. Fa ben attention… au fantôme du Parc. Oublie pas que cé t’à souère l’Halloween.

- Ti-Jean éclata de rire et rajouta :

- Intiquète toé pas pour moé. Des fantômes, j’en ai vu en masse su à route, surtout quand chu ben fatiqué. Dans c’temps-là j’m’arrête, pis je dors une bonne heure. Pis cé drôle quand j’me réveille y sont toutt partis.

[189]

- OK, j’voé ben qu’ t’as pas mal d’expérience. Fa attention pareil. Bonne route !

Les deux hommes se saluèrent de la main et le gros camion se remit en marche lentement, grinçant à chaque passage d’une vitesse à l’autre et crachant sa boucane noire par la cheminée de côté.

Le camionneur franchit une première côte, avant de se garer sur l’accotement, laissant ses feux de positions allumés. Il descendit et alla rouvrir la porte arrière, comme prévu. Les deux passagers clandestins sautèrent dans la neige et coururent avec le chauffeur jusqu’à la cabine avant. Thierry et Didier ne s’attendaient pas du tout à ce genre de température. Ils se promenaient en souliers noirs vernis et ne portaient que veston et cravates. Ils entrèrent en grelottant dans la cabine. Didier y alla même d’une suite d’éternuements sonores :

- Yéta temps d’vous sortir de d’là, dit le chauffeur, sans quoi vous auriez gelé comme des *cortons*.

Thierry et Didier n’ajoutèrent rien à cette remarque ne sachant pas ce qu’était des *cortons*. Devant eux, zigzaguaient des millions de flocons de neiges étirés par le vent, sous un fond de ciel et de terre blanche. Toutes les frontières étaient effacées. On se perdait dans la blancheur blanchâtre de la première tempête de neige de l’hiver. Seules les traces grisâtres de la salière guidaient le chauffeur. Le camion rejoignit bientôt une longue file d’automobiles, de camions, d’autocars et de véhicules en tout genre, qui avançaient à pas plus de trente milles à l’heure. Certains avaient allumé leurs phares, d’autres faisaient clignoter leurs lumières de [190] freins. On ne croisait plus d’autos en sens inverse ce qui fit dire au camionneur :

- Yont dû farmer la barriére de Stoneham. Ça veut dire que la tempête est pire envers Québec.

- Pensez-vous qu’on va y arriver tout de même ? Demanda Thierry, inquiet et toujours grelottant.

- Pour y arriver, on va y arriver un jour, mais ça va êt’ long a c’te vitesse-là.

L’énorme camion remorque, malgré sa puissance, devait ralentir dans les côtes. Un filée de voitures se forma bientôt derrière lui. Le camionneur faisait de son mieux pour indiquer les moments de dépassements possibles, en faisant clignoter son feu gauche arrière, mais de temps en temps, un audacieux risquait sa vie en tentant de dépasser le camion, même sans indication de sa part. On retrouva l’un de ceux-là, tout feux ouverts, complètement callé dans le fossé. Le chauffeur faisait des grands signes au camion le long de l’accotement

- Maudit niaiseux, lui cria le camionneur, en s’arrêtant près de lui. T’avais juss à attendd que j’te fasse signe. J’peux pas t’embarquer chu déjà plein. Mé sitôt qu’on s’ra à l’Étap, j’avartirai le garage pour qu’y vienne te charcher.

Et le camionneur reprit sa route, en continuant à maugréer dans sa barbe. Chemin faisant, ils rencontrèrent plusieurs autres autos enfouies dans les bancs de neige, laissés par la gratte sur les côtés. Ce qui fit dire à Didier :

[191)

- Je ne pensais jamais que traverser ce Parc serait une telle aventure.

- Attendez, répondit le chauffeur. Vous avez rien vu encore. On né pas encore arrivé.

En une heure, le camion n’avait franchi qu’une trentaine de milles. Une auto de police le dépassa et lui ordonna de s’arrêter sur l’accotement.

- Bon quesquia [[18]](#footnote-18)\* encore, soupira le camionneur.

Il s’arrêta le long de l’accotement et baissa sa vitre pour écouter le policier.

- J’pensa ben qu’céta toé, en voyant ton gros Mack, dit le policier en voyant le visage rubicond du chauffeur. Écoute Ti-jean le Parc est farmé à l’aut’ boutt, pas question de l’ouvrir beto, la tempête est beaucoup trop forte et on a déjà des dizaines d’accidentés à dépanner. Va falloir vous réfugier à l’Étape, le temps qu’ça diminue

- OK. On va faire ça. En passant, as-tu vu l’éçarvelé qui s’est ramassé dans l’fossé darrière moé ?

- C’ta tu un chevrolet rouge ?

- Ouin, J’pense ben .

- Oui, on l’a vu, pis on a appelé la remorqueuse. T’en fais pas pour lui. Euh c’est qui l’monde qui est avec toé ?

Embêté par cette question inattendue, le camionneur ne put que dire la vérité :

[192]

- Cé des pouceux [[19]](#footnote-19)\* que j’ai ramassé à Hébertville. Leur autobus avait r’viré d’bord.

- Ouin1 Mé tu sé que cé pas parmis de prendre des pouces dans ton camion.

- Je l’ sé ben calisse, mé j’pouva pas les laisser su l’bord d’la route de même.

- Non mé ils aura pu r’tourné avec l’autobus parzamp’

Didier crut bon de s’en mêler :

- On ne pouvait pas retourner monsieur l’agent. On doit prendre le bateau à Québec absolument demain matin.

- Ah ! Vous êtes des étrangers. Je comprends. Venez donc dans mon auto que je vérifie vos papiers.

- Oui monsieur l’agent. Tout de suite, répondit Didier docilement.

Les deux Français suivirent l’agent en petits souliers dans la tempête. Rendus dans l’auto-patrouille, ils lui montrèrent leur carte d’agents spéciaux de la RCMP. Thierry lui expliqua rapidement :

- Nous étions en mission ici, mais c’est maintenant terminé et nous devons retourner faire rapport à nos chefs en France.

- Je vois, dit l’agent laconiquement, en prenant les numéros de passeport des deux lascars. On va vérifier tout ça.

[193]

Il prit sa radio et demanda la vérification des numéros. Après quelques minutes d’attente, on confirma l’identité des deux passagers.

- C’est bien messieurs, tout est en ordre. Vous pouvez repartir.

Les deux agents secrets retournèrent au camion dans leurs petits souliers. Ils dirent au camionneur :

- Vous pouvez repartir sans crainte. On a tout réglé maintenant.

- Ah ouin ? Quessé qu’vous avez dit à police pour qui vous gardd pas ?

- À vrai dire, on est des sortes de polices nous aussi.

Thierry montra sa plaque au camionneur, qui siffla entre ses lèvres :

- Vous auriez dû m’dire ça à Hébertville, Ça aurait évité ben des p’tits problèmes.

- Vous comprenez, expliqua, Thierry, on tient pas tellement à se faire connaître de la populace.

- Pourquoi ça ? Vous avez des choses à cacher.

- Justement, répondit Thierry sèchement.

- Ben on jase là, ent’nous autres. Dans c’tempête-là, ya parsonne qui va venir nous écornifler. Vous pouvez ben m’dire c’que vous êtes v’nu faire par icitte. D’autant plus que j’vous ai rendu sarvice. Oubliez pas ça.

[194]

- Écoutez, mon brave, répondit Thierry, on ne peut rien dire à personne sur nos missions secrètes. Faîtes donc comme si on existait pas. Ce serait bien moins dangereux pour vous.

- Le moins on en sait, compléta Didier, mieux c’est.

Le camionneur n’aimait pas la tournure que prenait leur conversation. Et il n’était pas quelqu’un à qui on peut en imposer facilement. Il arrêta le camion à nouveau sur l’accotement et se tourna vers ses deux passagers en les regardant droit dans les yeux.

- Ben, si vous l’prenez d’même, ça veut dire qu’on a pu rien à se dire. Vous descendez icitte. On est rendu au terminus.

Thierry et Didier ne s’attendaient pas du tout à cette réaction du camionneur. Il fallut quelques secondes avant que Thierry revienne de sa surprise et retrouve ses réflexes conditionnés. Il sortit son révolver et le braqua sous le nez du chauffeur :

- Pas de ça avec nous mon bon. C’est terminus pour toi, pas pour nous . Allez descends.

C’était au camionneur d’être surpris, mais il ne s’en laissa pas imposer pour autant.

- Vous pourrez pas vous en tirer comme ça. Ça prend un chauffeur, surtout dans c’te tempête-là.

- T’en fais pas pour nous, camarade. On a déjà chauffé des tanks dans les tempêtes du Sahara, Alors c’est pas ta petite tempête qui va nous arrêter.

[195]

- Non, mais pensez pas que la police elle, ne va pas vous arrêter. Le parc est farmé. Ya des patrouilles partout. Aussitôt que vous allez partir, le policier de tout à l’heure va r’venir me charcher. Vous irez pas ben loin.

Thierry ne l’écoutait plus. Il le força à descendre et, quand il fut sur l’accotement, il le visa entre les deux yeux. Le camionneur s’affaissa de tout son long dans la neige, raide mort.

- Comme ça, on va être sûr que tu garderas nos petits secrets pour toi. Viens Didier, on va lui faire un bel enterrement… Euh, enneigement, j’devrais plutôt dire.

Les deux hommes transportèrent le cadavre jusque de l’autre côté du bourrelet de neige. Il était plutôt lourd à déplacer. Ils durent le tirer par les jambes, ce qui laissa une grande trace de sang dans la neige. Thierry et Didier prirent le temps de l’enneiger suffisamment pour qu’on ne voit plus ni le corps ni les traces de sang. Le travail terminé, les deux hommes retournèrent dans le camion et Thierry se mit au volant.

- Enfin, soupira-t-il. Je peux conduire ce mastodonte. J’en avais envie depuis le début.

Il redémarra le camion et se mit rapidement en vitesse. Il le conduisit comme s’il avait fait cela toute sa vie. Didier se mit à chanter :

- Vive le vent, Vive le vent, Vive le vent d’hiver…

\* \* \*

[196]

Parc des Laurentides : 14h 00

À mesure que le camion se rapprochait de l’Étape, il neigeait de plus en plus violemment. Bientôt, la circulation fut complètement bloquée, plus rien ne bougeait sauf les arbres et les milliards de flocons qui s’abattaient sur le paysage. Un drôle de véhicule à chenilles avec des skis à l’avant vint les accoster. Un secouriste bien encapuchonné dans son anorak, en descendit et vint cogner à leur vitre.

- Tout est bloqué, expliqua le secouriste à Thierry. Vous ne pourrez plus avancer. On est venu vous chercher, pour vous amener dans un refuge, pas très loin d’ici.

- Ça va, merci dit Thierry, mais nous on préfère attendre ici. Le camion est bien chauffé.

- Non, vous ne pouvez pas rester, c’est trop dangereux. Vous allez être complètement enlisé. C’est mieux de venir avec nous. Vous en faîtes pas, votre camion ne se sauvera pas.

Voyant qu’ils n’avaient pas vraiment le choix, Thierry et Didier suivirent l’homme jusqu’à l’autoneige, qui recueillaient les chauffeurs coincés dans la tempête. Ils roulèrent pas très longtemps dans un chemin forestier complètement effacé sous un épais couvert de neige. L’autoneige montait et descendait facilement les monticules, jusqu’à un camp situé en bas d’un raidillon. On devinait la proximité d’un lac, sous la grande étendue de neige blanche qui bordait le camp. Les passagers descendirent un à un et pénétrèrent dans le camp. Il était éclairé par de grosses lampes à l’huile. Une truie [[20]](#footnote-20)\* trônait dans le [197] milieu de la place et dégageait une chaleur revigorante. Il y avait de grands bancs tout le tour de la pièce unique. Les passagers y prirent place. Des bénévoles distribuèrent du café déjà préparé dans de grosses bouteilles thermos. Il y avait même des sandwiches au saucisson et à la moutarde disponibles.

Tous s’assirent sur les grands bancs de bois. Certains sortirent des cigarettes et en offrirent à la ronde. Petit à petit la conversation démarra. Chacun contait son histoire au voisin, mais Thierry et Didier se tenaient coi : ils ne voulaient raconter leur histoire à personne.

Le secouriste se plaça au centre, près de la truie et expliqua la situation :

- Nous faisons partie de la Sécurité civile. Nous patrouillons la route depuis le début de la tempête et surveillons son évolution. Comme vous le savez peut-être, on a affaire à la plus grosse tempête jamais eu de mémoire d’hommes à la fin d’octobre. Tout l’Est et le Centre du Québec sont bouchés. Ça veut dire qu’il se peut que vous passiez la nuit ici. On a prévu le coup. On a assez de bois pour chauffer le camp pendant une semaine et nous avons de bonnes réserves de couvertures et d’oreillers. Par contre, faudra dormir sur le plancher, on a pas pu amener de matelas. Je dois repartir immédiatement pour chercher d’autres personnes coincées dans la tempête. Si ce camp là ne suffit pas, on va en ouvrir un autre et puis un autre, tant qu’il le faudra. Y a-t-il des questions ?

[198]

Thierry et Didier ne voulaient absolument pas rester coincer dans ce camp toute la nuit à répondre aux questions indiscrètes et subir les pets et les ronflements de ces inconnus, mais comment faire pour s’en sortir ? Didier eut une idée. Il leva la main :

- Oui monsieur, dit le secouriste en pointant Didier : parlez vite, on a pas grand temps.

- Justement, dit Didier. Mon ami et moi on peut vous donner un coup de main, nous étions aussi secouristes dans les Alpes françaises. Les avalanches ça nous connaît.

Le secouriste fut agréablement surpris de l’offre généreuse de ces étrangers. Aussi accepta-t-il d’emblée :

- Ben ce sera pas de refus messieurs. On a toujours besoin de bras pour pousser, tirer, pelleter, pour ouvrir les portes coincées. Embarquez avec moi. On y va de suite.

Didier fit un clin d’œil à Thierry, le tira par la manche et l’entraîna dehors à la suite de leur sauveur.

\* \* \*

Thierry avait bien compris le plan de Didier : s’emparer de l’autoneige le plus tôt possible et s’enfuir avec vers Québec. Le problème c’est qu’il ne savait pas comment retrouver la route nationale ? Didier sortit donc la carte de l’amitié de son jeu :

- Je me nomme Didier et mon copain là c’est Thierry. On va loin comme ça là ?

[199]

- Moi c’est Jeannot… Jeannot Simard. On retourne à la grand route pour ramener d’autres chauffeurs mal pris comme vous. Vous aller voir : la filée de voiture est longue. Va falloir faire plusieurs voyages. En tout cas je vous remercie de votre aide, ça va vraiment rendre service.

Jeannot leur tendit la main droite tout en tenant le volant de la gauche. C’était un brave gars, plutôt petit, mais genre costaud des épaules. Il n’avait pas plus de vingt ans, toujours souriant, toujours prêt, comme un bon scout. Thierry l’inspectait tout en louchant du côté du fonctionnement de l’engin. Il dit au conducteur :

- Ça se conduit mieux qu’un char d’assaut cette machine-là. Et c’est fait exprès pour votre climat ?

- Ouin, Ça été inventé par un Monsieur Bombardier, de Valcourt je crois, répondit Jeannot. On vient tout juste de recevoir celui-là, c’est le C-18. Normalement, il sert d’autobus scolaire en hiver, mais nous on l’utilise comme véhicule de secours. Une chance que c’est très facile à conduire. J’ai pu m’y habituer en moins de temps qu’il faut pour le dire.

- Ah oui ! S’exclama Thierry, fort intéressé. Comment ça fonctionne ?

- Bombardier appelle ça un système de traction « barbotin-chenille » : il y a une roue dentée recouverte de caoutchouc qui entraîne une chenille composée de deux bandes de caoutchouc reliées entre elles par des traverses d’acier.

[200]

Thierry qui était un féru de mécanique apprécia l’astuce de l’invention. Il continua de questionner le chauffeur :

- À ce que je vois le changement de vitesse ressemble à celui d'une moto ?

- Oui, oui ! C’est même plus facile. Il n'y a pas de neutre, ni d'embrayage. Et on n'accélère pas en tournant la poignée, mais en appuyant sur la gâchette qui se trouve sous le frein. Vous voulez essayer ?

- En revenant peut-être. Pour le moment on arrive à la route, je crois.

- C’est en plein ça. Tenez ! Prenez ces parkas que j’ai amenés pour vous. Vous pouvez pas sortir dans la tempête en habit de soirée.

Les trois hommes sortirent de l’engin et firent le tour des automobiles et camions coincés dans la tempête. Il fallut même pelleter parfois pour ouvrir les portes. La tempête ne ralentissait pas d’un poil. Au retour, Thierry s’assit près de Jeannot pour apprendre le système de pédales et du bras d’embrayage. Jeannot aimait montrer le fonctionnement à Thierry, d’autant plus que s’il pouvait former un autre conducteur, ils pourraient mieux se partager le travail Jeannot pensait qu’il pourrait rester au camp et veiller au bien-être des rescapés, alors que Thierry et Didier pourraient s’occuper d’aller chercher d’autres personnes bloquées dans la tempête. Thierry apprenait très vite. Il avait déjà conduit des chars d’assaut dans le désert. Il lui suffisait d’apprendre à bien manœuvrer sur les bancs [201] de neige, ce qui était tout de même différent des dunes de sables. Rendu au camp, il avait appris l’essentiel.

- *Il est prêt. Il pourra faire le prochain voyage sans moi*, pensa Jeannot.

Thierry de son côté pensait à d’autres informations essentielles à leur prochaine fuite :

- Ah oui, demanda-t-il à Jeannot, j’oubliais : quelle sorte d’essence on met là-dedans ?

- Bien je crois que chez vous vous appelez ça du gasoil n’est-ce pas ? Ici on ne le sert pas à la pompe, faut faire le mélanger soi-même : moitié huile, moitié gazoline, mais t’en ne fais pas, t’en as assez pour la journée. Le réservoir est plein et cet engin fait cent milles au gallon. C’est un moteur deux temps.

- C’est bien ce que je pensais, au bruit que le moteur faisait, dit Thierry. Alors, comment trouves-tu ma performance ?

- Superbe ! dit Jeannot . T’es un vrai pro. Tu veux le conduire pour le prochain voyage ?

- Pourquoi pas ? Si tu me donnes mon permis de conduire. Et toi Didier, me feras-tu assez confiance pour m’accompagner ?

- Je ne sais pas là ! Se moqua Didier. Et si on crève, qui va changer la roue ?

[202]

- Ah ! Mais ce qu’il est bête celui-là, ricana Thierry, en lui lançant une poignée de neige en pleine figure. C’est qui qui va changer la roue, hein mon pote ?

Thierry avait servi une bonne prise de tête à Didier. Et le menaçait de l’autre main avec une autre poignée de neige.

- Ça va, ça va, je me rends. C’est toi le plus fort. C’est moi qui va changer la roue.

Les trois hommes ricanèrent ensemble de leurs facéties. Ils allèrent aider les passagers à descendre de l’engin. Jeannot était vraiment heureux d’avoir découvert de vrais bons copains pour l’aider dans son travail. C’est avec le sourire, qu’il remit les clés de l’autoneige à Thierry, pour qu’il retourne au plus vite chercher d’autres échoués dans la tempête.

Thierry et Didier sautèrent dans le véhicule et filèrent vers la route nationale. Thierry connaissait bien le chemin maintenant, mais au lieu de s’arrêter pour prendre d’autres passagers, il fila tout droit à pleine vitesse en utilisant la voie de gauche.

- De cette façon, les gens croiront qu’on va répondre à une urgence plus loin sur la route.

- C’est parfait, parfait mon Thierry. On a réussi à s’en sortir sans bavures cette fois-ci, renchérit Didier.

\* \* \*

[203]

Parc des Laurentides : 17h 00

L’autoneige n’est pas un véhicule très rapide. Il fallut une heure pour se rendre à l’Étape, la halte nécessaire pour la restauration dans le milieu du Parc. Pour l’occasion, c’était aussi devenu un refuge pour tous les gens perdus dans la tempête. Dans le stationnement, véritable capharnaüm, des centaines de véhicules en tout genre, sont garés pêle-mêle, plus ou moins ensevelis sous les bancs de neiges créés par la poudrerie. Heureusement, le vent soufflait moins fort maintenant et la neige avait grandement diminué. Thierry et Didier décidèrent de s’y arrêter pour prendre un bon repas et s’informer sur le chemin à suivre et la distance qu’il leur restait à parcourir. En entrant dans la bâtisse, ils tombèrent face à face avec le policier qui les avait accostés lorsqu’ils étaient dans le camion, il y a quelques heures déjà.

- Ben tiens !, s’exclama-t-il en les voyant, Si çé pas nos deux policiers français. Ti-Jean n’est pas avec vous ?

Revenant vite de sa surprise, Didier répondit :

- Hé non, monsieur l’agent. Vous savez bien que la route est bloquée. Le camion est paralysé sur la route et on a dû gagner un refuge. Mais nous, comme vous savez, on doit être absolument à Québec ce soir. Alors, on a loué une autoneige de la pourvoirie pas loin.

L’agent savait bien qu’il y avait tout un système de secours mis en place dans le Parc, mais il ne connaissait pas de pourvoiries qui avaient des autoneiges à louer. Il trouva leur explication un peu bizarre.

[204]

- Ouin, vous êtes pas obligés de me mentir, je sais bien que vous êtes des agents secrets. Vous devriez plutôt changer votre version : ya pas de pourvoirie dans le Parc. Et le véhicule que vous avez conduit appartient à la Sécurité civile.

- OK, monsieur l’agent, vous nous avez découverts. Mais on l’a juste emprunté, on l’a pas volé !

- J’veux bien vous croire cher collègue. Si c’est bien le cas, faudra le rendre. Car la Sécurité civile en a un sacré besoin dans le moment. C’est bien plus important de sauver des vies que de vous rendre à Québec.

- Mais, monsieur l’agent si vous nous l’enlever comment on va faire pour se rendre à Québec ce soir ?

- À soir ? Ça va être difficile, mais cette nuit peut-être. La tempête a presque cessée du côté de Québec. Les *graders* [[21]](#footnote-21) ont commencé à dégager la route entre la Barrière sud et l’Étape. Des autobus nolisés vont venir chercher tout le monde dans le courant de la soirée. Faut juste être patient. Allez manger. Lisez le journal, tournez vous les pouces, soyez patients et cessez de vous inquiéter comme ça. Vous allez vous rendre à temps pour prendre votre bateau.

Le policier leur tendit la main et fit un signe en bougeant les doigts :

[205]

- Plait-il ? Demanda Didier. Vous voulez qu’on vous paie en plus de ça ?

- Non, dit le policier. Donnez-moi les clés de l’autoneige, que je la ramène au camp. Elle avait été déclarée volée !

Thierry sortit les clés de sa poche et les remit en soupirant à l’agent de police, qui les regarda en faisant les gros yeux :

- Vous êtes chanceux que vos Supérieurs vous couvrent, parce que si ç’avait été juste de moé, j’vous aurait gardé au poste pour interrogatoire.

- Je vous ai tout dit monsieur l’agent, rétorqua Didier. Il n’y a rien à ajouter :nous étions sur une mission importante.

- Ah, pour ça j’en doute pas. J’ai entendu parlé de vos *Services spéciaux*. Vous savez par qui ?

- Euh ! Non ! J’vois pas là ! Dit Thierry ?

- Le Capitaine Jos, ça vous dit quelque chose.

- Ah oui, oui ? Là j’me rappelle, répondit Didier. Le Capitaine Tremblay de la police du Lac là-bas–là.

- Oui, c’est lui. Tout de suite après vot’départ, Il m’a appelé pour me demander d’ouvrir l’œil sur vous. Il m’a raconté vot’ histoire et la mort mystérieuse de ses deux indics. Alors, essayez pu de m’enfirouâper avec vos menteries. Ça pogne pas avec moé. Pis que J’vous retrouve pas sur ma route avec une autre histoire de [206] meurtre, parce que j’pourrais oublier qui vous êtes dans un moment d’énervement. Un coup est si vite parti. Vous comprenez c’que j’veux dire, les gars, hein !

- On vous comprend très bien monsieur l’agent, répondit Thierry, même avec votre accent de merde. Mais faut pas nous les gonfler, parce que nous aussi on peut oublier qui vous êtes.

Thierry et l’agent s’étaient levés spontanément et avaient tout de suite porté leur main sur leur revolver. Didier dut s’interposer :

- Allons, Allons, messieurs un peu de calme. Monsieur l’agent, j’ai très bien compris que vous ne voulez plus d’ennuis. Et soyez assuré que nous non plus, on en veut pas. Et si ce que vous dîtes est exact et qu’on n’a plus qu’à attendre l’autobus, il n’y a donc plus rien à craindre n’est-ce pas ?

Thierry et l’agent desserrèrent les dents et remirent leurs armes dans leurs étuis respectifs.

- De toute façon, conclut l’agent, si jamais j’trouve la moindre chose contre vous deux, j’saurai où vous r’trouver craignez pas.

Sur ces mots, il sortit du restaurant pour repérer l’autoneige, seul véhicule de ce genre dans le stationnement. Thierry et Didier se rassirent en soupirant. Didier pensa tout d’un coup :

[207]

- Oh merde ! Il va se rendre compte, ce con là, que le chauffeur du camion n’est pas au camp et il va sonner l’alarme pour le retrouver.

- Merde oui. Et il va rappliquer ici pour nous questionner à nouveau, dit Thierry.

- On est mieux de filer avant qu’il revienne. Mais où aller ? Se demanda Didier.

- Là on a plus le choix, faut appeler notre contact à Québec, suggéra Thierry.

- Qu’est-ce que tu veux qu’il fasse ? La route est bloquée, répliqua Didier.

- D’après l’agent, ça se dégage du côté de Québec. Appelle, on verra bien, dit Thierry.

Ils essayèrent de repérer un téléphone public, mais n’en trouvèrent aucun. Ils s’informèrent au garçon de table qui leur indiqua la sortie :

- Ya pas de téléphone public icitte. Faut aller dans la cabine dehors dans le stationnement. Mé chu pas sûr qu’la ligne est rétablie.

- Manquerait plus que ça, s’énerva Thierry.

- Bon allons vérifier, répliqua Didier, plus calmement.

La nuit était tombée sur le décor hivernal. La tempête soufflait toujours, mais Didier pouvait voir devant lui les véhicules entremêlés dans le stationnement. Au fond, la forêt d’épinettes chargées de toutes ces boules d’ouates blanches et la route encore enneigée [208] apparurent à Didier comme la mise en scène d’un Noël précoce. Sortant du mirage féérique, il repéra la cabine téléphonique sous la lumière d’un lampadaire. Il dut tasser la neige avec ses pieds et ses mains pour en ouvrir la porte. Il finit par entrer et refermer la porte coulissante derrière lui. Il décrocha et entendit le son rassurant, qui lui disait que la ligne fonctionnait. Il sortit le papier où il avait écrit son numéro qu’il composa immédiatement. Une *opératrice* vint sur la ligne pour l’aviser qu’il devait introduire trois dollars dix-neuf pour avoir la communication.

- Merde mademoiselle, je n’ai pas de monnaie. Écoutez c’est une urgence. J’appelle du Parc des Laurentides où la route est bloquée.

- Je comprends monsieur. Je suis vraiment désolée, mais je ne peux pas vous donner la communication, si vous ne mettez pas de monnaie.

- Pouvez-vous au moins attendre que je revienne ?

- Désolée encore monsieur, je ne peux pas vous réserver la communication. Comme vous l’avez reconnu vous-même, il s’agit d’une situation d’urgence et vous n’êtes pas le seul à vouloir téléphoner : c’est tout l’Est du Québec qu’on vient juste de reconnecter au réseau.

- Très bien mademoiselle, J’ai compris. Je reviens avec la monnaie. Merci, dit sèchement Didier

- *Fait chier la pouffiasse ! »* se dit-il. *Fait chier avec sa belle voix douce et son « désolée » de merde !*

[209]

Il retourna au restaurant en maugréant. Il retrouva Thierry attablé devant une soupe aux pois fumante.

- Tu manges cette merde ? Tu vas m’empester toi aussi maintenant.

- Bas ! Ça me rappelle la soupe de ma grand-mère anglaise. C’est pas mauvais. T’as pu avoir le contact ?

- Non, j’ai pas pu. C’est un téléphone payant et j’ai pas de monnaie. T’as de la monnaie de singe de ce pays de merde, toi ?

Thierry fouilla dans ses poches et trouva soixante-six sous. Il le tendit à Didier :

- C’est tout ce que j’ai. Il t’en faut plus ?

- Oui, moi je n’ai que dix-sept sous. Je vais aller en chercher à la caisse.

Didier sortit un cinq dollars et demanda de la monnaie au caissier, qui refusa :

- Désolé monsieur, je ne peux pas ouvrir ma caisse, si vous ne prenez rien monsieur.

- Ah non ! Pas vous aussi qui êtes *désolé*, explosa Didier.

Il se résigna tout de même à commander lui aussi cette soupe aux pois dont raffolait son copain et put enfin avoir toute la monnaie dont il avait besoin. Il retourna à la table de Thierry, qui le regarda l’air narquois :

[210]

- Alors cette merde ? Comment tu la trouves ?

- Elle est bonne en *calice*, comme disent les mecs d’ici.

Les deux compères rirent enfin et vidèrent rapidement leur plat de soupe. Sitôt terminé, Didier retourna à la cabine téléphonique et put enfin avoir la communication.

- *Shalom*, dit-il en hébreu, en réponse au salut de son interlocuteur.

Toute la conversation qui suivit se déroula dans cette langue officielle du nouvel État d’Israël. Didier et Thierry la maîtrisaient parfaitement : c’était la langue de leur religion, de leur enfance, la langue sacrée du Peuple du vrai Dieu.

- Je suis Moshé. Le Temple est reconstruit.

- Je suis Salomon. Plus rien ne prévaudra contre lui.

Le mot de passe et sa réponse avaient été prononcés correctement. La conversation pouvait continuer :

- Que puis-je faire pour toi Moshé, demanda Salomon ?

- Élie (nom de code de Thierry) et moi sommes coincés à l’Étape dans le Parc des Laurentides. La route vient à peine d’ouvrir. Pouvez-vous envoyer quelqu’un nous chercher ?

- Je vais voir ce que je peux faire. Rappelez-moi dans une heure, répondit Salomon.

[211]

- Tov, toda. (bien, merci)

- Al-lo-davar (De rien).

Didier retourna au resto et comme il avait encore faim, il commanda de la tourtière du lac St-Jean, le plat que tout le monde mangeait dans la grande salle.

- Je ne suis pas sûr que ta religion te permette de manger ça. C’est pas de la nourriture cachère [[22]](#footnote-22), dit Thierry.

- Tu sais bien que je ne pratique pas plus que toi, rétorqua Didier. Et d’ailleurs ta soupe était elle aussi faîte de bouillon de porc. J’ai vu un os flotté dedans avec plein de gras autour.

- Et c’était délicieux. J’aime les nourritures taref [[23]](#footnote-23) moi, dit Thierry en se pourlèchant les babines. Sérieusement, qu’est-ce qu’il t’a dit le contact ?

- Il a dit de rappeler dans une heure, répondit Didier. Si ça continue comme ça, on va y passer la nuit.

- Si le policier ne nous flingue pas avant, pensa Thierry tout haut.

- Hum ! Mieux vaut se rendre invisible en attendant que l’heure passe, poursuivit Didier.

- Faudrait être habillé de blanc pour disparaître dans la tempête, marmonna Thierry.

[212]

- Tiens, mais c’est pas une mauvaise idée ça. On pourrait se déguiser en bonhomme de neige, répliqua Didier.

- Ah non ! Tu pourrais pas, t’es pas assez gros. Et puis si tu te mets à pèter, toute la neige va fondre. Non, mieux vaut se déguiser en fantôme. C’est l’Halloween ce soir.

- Cessons de déblatérer et allons plutôt marcher dehors. On trouvera bien un endroit pour se mettre à l’abri des regards, dit Didier.

Ils sortirent discrètement par une porte de côté et se retrouvèrent sur une galerie qui surplombait un lac tout de blanc recouvert. La lune était pleine. En la regardant, Thierry vit passer un drôle d’oiseau blanc devant elle, mais il n’en dit rien à Didier.

\* \* \*

Parc des Laurentides 20h 00

Didier et Thierry marchaient depuis une demi-heure le long de la grand route, évitant les trous de lumières sous les réverbères. Ils appréciaient le paysage d’hiver, l’odeur des sapins et même trouvaient un certain plaisir enfantin à marcher contre le vent dans la poudrerie.

- Savais-tu, expliqua Didier, que chaque flocon a six pointes, comme notre Étoile de David [[24]](#footnote-24) ?

[213]

- Alors, il nous tombe des milliards d’étoiles de David sur la tête présentement. Sois-en béni mon frère, répondit Thierry.

Ni en France, ni en Israël, ils n’avaient connu un tel enchantement surréel : la neige, la nuit, les sapins, tout leur parlait d’un pays féérique. Les parkas que leur avaient prêtés Jeannot le secouriste les gardaient bien au chaud. Cependant leurs souliers de soirée étaient maintenant emplis de neiges et leurs orteils étaient complètement engourdis par le froid.

- Je ne sens plus mes pieds là, dit Thierry. Si ça continue comme ça, on pourra les couper sans anesthésie.

- C’est la même chose pour moi. Retournons sur la galerie, au moins là, on ne sera pas dans la neige.

- Sur la galerie, il y avait un banc le long du mur. Ils s’y assirent et entreprirent de délacer leurs souliers pour se masser les pieds.

- Ouille, ouille, ouille ! Ça fait mal en dégelant, putain de bonne mère, s’exclama Thierry.

Didier ne disait rien, mais son visage pâle en disait long sur sa douleur. Ils tordirent leurs bas et les remirent tout humides dans leurs pieds bleus, blancs, rouges. Enfin ils se rechaussèrent lentement. Un besoin bien naturel hanta bientôt les intestins de Thierry, qui laissèrent entendre un certain grondement annonciateur.

- Ah merde, faut absolument que j’aille à la toilette.

[214]

- Tu peux aller sous les arbres, là-bas à l’orée des bois.

- T’es fou ou quoi ? J’vais pas me les regeler pour un tas de merde quand même, rouspéta Thierry offusqué.

- Je regrette camarade, mais on peut pas prendre le risque de se faire repérer à l’intérieur. L’alerte est sûrement lancée maintenant et la gendarmerie doit être à nos trousses. Allez du courage. Ça va juste te rappeler un peu plus notre enfance à la campagne.

- Oui, mais au moins là, il y avait des chiottes, maugréa Thierry, qui se dandinait en se serrant les cuisses pour se retenir.

- Ben, à ce que je vois, t’as plus le choix. Allez cours !

Thierry sauta plutôt dans la neige jusqu’à mi-jambe, pour se rendre jusqu’aux premières épinettes. Il trouva un petit sentier entre les arbres et puis même un éclairci où il put, en toute sécurité, descendre son pantalon.

- *Faut croire que j’suis pas le premier à avoir utilisé le coin,* pensa-t-il enconstatant les piétinements enfoncés dans la neige.

Lorsqu’il eut terminé, il songea à enterrer son dépôt sous la neige, un peu comme font les bêtes, puis se ravisa :

[215]

- *Tout de même*, pensa-t-il*, ils ne viendront pas sentir jusqu’ici.*

En se retournant vers le restaurant, il vit que Didier était en forte discussion avec une autre personne, sur le porche. Ils ne l’avaient pas vu, aussi resta-t-il planqué en attendant que l’importun reparte. La discussion continuait de plus belle. Thierry avait à nouveau les pieds gelés.

- *Je ne peux pas rester ici plus longtemps,* se dit-il, *je vais mourir de froid-là.*

La galerie faisait tout le tour de la bâtisse. Thierry décida de contourner le bâtiment en empruntant le petit sentier sous le couvert des arbres, jusqu’à ce qu’il soit de l’autre côté d’où on ne le verrait pas approcher. Il grimpa ensuite sur la galerie par l’arrière et s’approcha suffisamment des deux interlocuteurs, pour entendre ce qu’ils se disaient sans se faire repérer. Du coin où il se cachait, ils ne pouvaient pas voir les visages, mais il entendait parfaitement une voix qu’il reconnut aussitôt. C’était le policier qui était revenu :

- Cé assez de menteries pour à souère [[25]](#footnote-25)\*, monsieur l’agent secret, disait le policier, vous allez me dire tout de suite où est passé votre acolyte, sinon je vous embarque pour refus d’obtempérer.

- Je vous l’ai dit, il est allé à la toilette, il va revenir bientôt, vous en faites pas. On se sauvera pas.

- C’est drôle, que personne ne l’ait vu aller à l’intérieur. On m’a juste dit que vous étiez tous les deux sur la galerie. Alors où est-il ?

[216]

- Je suis ici, dit Thierry en se montrant la face et en braquant son revolver sur l’agent. Levez les mains. Didier prend son arme.

Didier obéit à l’ordre de son copain.

- Maintenant, mets-lui ses menottes.

- Vous vous en tirerez pas comme ça, les gars. On a retrouvé le corps de Ti-Jean, le camionneur. Vous l’aviez pas enterré assez creux. Il y a un mandat d’arrêt lancé contre vous. Agent secret ou non, cette fois-ci vous devrez répondre de vos actes. Ce crime-là n’était pas du tout nécessaire. Ti-jean c’était un sapré bon gars et l’ami de tout le monde icitte. Vous allez vous faire massacrer, mes tabarnaks.

- Ta gueule, vieux con, si tu veux pas que j’te mette un pruneau dans le bide comme l’autre, dit Thierry en lui plaçant son revolver sous le nez. Allez ! Avance en silence, on va à ta voiture.

La voiture du policier était bien en vue dans le stationnement, avec les phares giratoires qui éclaboussaient la neige blanche de taches rouge sang. Les deux Français marchaient avec les mains dans le dos, pour faire comme si c’étaient eux qui étaient menottés. Thierry cachait son arme dans sa manche, prêt à la sortir si le policier décidait de s’enfuir. Les trois hommes se rendirent ainsi à la voiture. Le policier monta à l’avant et les deux autres à l’arrière. Rendu à l’intérieur, Didier rattacha l’une des menottes du policier après le volant.

[217]

- OK Didier, je crois que c’est l’heure. Vas-y je t’attends ici, bien au chaud avec monsieur l’agent.

Sans dire un mot, Didier sortit de la voiture et se dirigea vers la cabine téléphonique, où il composa à nouveau le numéro de son contact. Cette fois-ci il avait la monnaie exacte. Après l’appel, il retourna à la voiture de police.

- C’est réglé, dit-il à Thierry. Il sera ici dans quinze ou vingt minutes.

- Qu’est-ce qu’on fait de lui maintenant, dit Thierry en pointant le policier avec son arme.

- On va l’emmener avec nous. Il pourra encore nous être utile. À la limite, il pourra toujours servir d’otage.

- Bonne idée, dit Thierry.

*- Ouf !* Pensa le policier.

Didier poursuivit la conversation en hébreu pour deux bonnes raisons ; premièrement s’assurer que le policier ne comprenne rien à ce qu’ils se disaient. Deuxièmement, pour confirmer, à son oreille, qu’ils sont bel et bien des Israéliens. [[26]](#footnote-26)

Thierry : Qu’est-ce qu’il t’as dit le contact ?

Didier : Tu devineras jamais qui vient nous chercher ?

[218]

Thierry : je le connais ?

Didier : Tu la connais, c’est ta sœur Christine !

Thierry : Christine ? mais j’ai pas de sœur qui s’appelle Christine.

Didier : Je sais bien bougre d’idiot, c’est pour confondre les grandes oreilles qui nous écoutent présentement. Alors répète après moi avec surprise Christine !

Thierry : Christine ! Incroyable, que fait-elle ici ?

Didier : Elle va venir nous chercher en ambulance. C’est le meilleur transport qu’ils ont pensé utiliser pour aller plus rapidement et faire fi de tous les barrages. Officiellement, elle vient chercher un policier qui a pété les plombs et qu’il faut ramener d’urgence à l’asile de Québec.

Thierry : Bonne idée ; c’est pas loin de la réalité. Mais comment ils ont fait pour trouver une ambulance comme ça ? Ça court pas les rues de Québec à ce que je sache.

Didier : Non, mais à Québec ce sont les entreprises de pompes funèbres qui font le service d’ambulance. Or, il appert que l’un de nos compatriotes de Québec dirige une agence de pompes funèbres.

Thierry : Ah ! Bonne mère ! tu veux dire qu’on va être ramené dans un corbillard ?

[219]

Didier : Un corbillard transformé en ambulance. Rien que ça, mais T’auras pas besoin de faire le mort.

Thierry : Bon ! Eh bien ! J’espère au moins qu’ils l’ont nettoyé, moi j’aime pas tellement l’odeur des corps refroidis.

Didier : Oui, je sais, tu les préfères plus chauds, pour les refroidir toi-même.

Thierry ne répondit rien à la boutade de son con de frère. Il surveillait le policier qui ne bougeait pas d’un poil et ne disait plus rien. Il sentait bien pourtant qu’il enregistrait tout ce qui se disait, même s’il n’avait rien compris sauf ce nom : *Christine*, qu’il répétait constamment dans sa tête, pour bien s’en souvenir.

Une demi-heure plus tard, une ambulance arriva en trombe avec sa sirène hurlant au maximum. Elle vint se placer immédiatement à côté de l’auto de police. Thierry détacha les menottes du policier, mais lui montra le canon de son revolver et lui fit signe de ne pas dire un mot. Un homme et une femme habillés en infirmiers en descendirent et prirent le policier par-dessous les deux bras. Didier descendit à son tour du véhicule de police et s’approcha de la femme et lui cria tout fort pour enterrer le bruit de la sirène et s’assurer que les curieux qui s’étaient massés autour le comprennent bien.

- Bonsoir, Christine. Je suis l’agent Turcotte et mon confrère est l’agent Chouinard. Nous sommes des policiers en civils. On travaille de concert avec ce pauvre Maurice. En cours de soirée, il a craqué devant le nombre d’accidents de la route. On a [220] dû lui administrer un calmant et il est assez tranquille depuis…

- C’est pas vrai ! C’est pas vrai, hurla le policier. Ce sont eux les meurtriers, Madame Christine ; ils sont recherchés par la police. Faut pas les croire.

Comme le policier s’énervait de plus en plus, Thierry l’attrapa par derrière et l’enserra dans une prise paralysante.

- Voilà qu’il recommence, dit Thierry. C’est sa lubie. Ils croient que nous sommes des meurtriers, alors que nous sommes ses confrères et des amis de longue date. J’ai bien peur qu’il ait perdu la boule. Écoutez, je ne pourrai pas le retenir longtemps comme cela, il faut lui passer la camisole de force, on a pas le choix.

- Non, non, criait le policier de plus en plus fort. Ce sont eux les fous furieux, pas moi. C’est eux qu’il faut arrêter, pas moi.

L’autre infirmier sortit une camisole de force de l’ambulance et aida Thierry à la passer au policier, qui se débattait comme un fou. Puis on le coucha sur une civière, à l’intérieur de l’ambulance et on le strappa dessus pour être sûr qu’il ne tomberait pas en cours de route.

- Si vous permettez, demanda Didier, on va aller avec lui à l’arrière, pour l’accompagner jusqu’à l’hôpital. C’est notre ami après tout.

Puis se tournant vers l’attroupement de curieux, il ordonna :

[221]

- Circulez, circulez ! Ya plus rien à voir. Circulez ! Allons ! Laissez de la place pour que l’ambulance puisse repartir.

Les deux Français allèrent fermer les phares giratoires de l’auto de police, avant d’embarquer dans l’ambulance qui repartit aussitôt en hurlant.

\* \* \*

Parc des Laurentides 22h 00

L’ambulance filait à cent milles à l’heure. Sa sirène beuglait dans la nuit et ses phares tournoyants avertissaient tous les autres véhicules de se tasser. Les grattes n’avaient déblayé qu’une voie de chaque côté et poussé la neige sur les accotements. Il tombait de gros flocons maintenant, mais il ne ventait plus. L’ambulance jouait à saute-auto en se faufilant de gauche à droite de la route. On descendait maintenant vers Québec. Les pentes étaient glissantes et tourbillonnantes, mais le chauffeur ne ralentissait aucunement. Au milieu d’une de ces descentes d’enfer, une bête sauvage surgit soudainement devant l’ambulance. Le chauffeur fut tellement surpris qu’il sursauta et perdit le contrôle du véhicule, qui se mit à valser et pivoter sur lui-même. Il finit par foncer tout droit sur l’animal et l’enfonça dans le banc de neige avec le véhicule. Personne à l’intérieur n’était blessé, mais le policier s’était remis à crier :

- Au secours ! Au secours ! Quelqu’un sauvez-moi.

- Boucle-là, bougre d’idiot, lui ordonna Thierry. Il n’y a personne ici qui va te sauver.

[222]

- Laisse-moi faire, dit Christine. C’est mon boulot ça. Va plutôt vérifier l’état de l’ambulance à l’extérieur.

Christine fit une piqûre au policier, qui sombra dans un sommeil artificiel. Pendant ce temps, Didier et le chauffeur avaient réussi à s’extirper du véhicule, enfoncé dans la neige jusqu’à mi-portière. Ils allèrent vers l’avant s’attendant à trouver le corps d’un animal écrasé.

- J’étais pourtant sûr d’avoir heurté une bête, J’ai pas la berlue, dit le chauffeur.

- Non, tu n’es pas fou, j’ai vu aussi un loup blanc sauter devant nous, lui confirma Didier.

En retournant vers l’ambulance pour sortir les pelles, ils tombèrent face à face avec le loup tous crocs sortis, qui grognait de façon fort menaçante. C’était une bête énorme au pelage tout blanc, difficile à distinguer de la neige. Ses yeux bleu profond hypnotisaient quiconque s’y accrochait. Les deux hommes étaient paralysés de peur devant la bête. Thierry, qui marchait vers eux, vit la bête et sortit son revolver. Le loup l’avait senti venir, même s’il lui tournait le dos. Rapide comme l’éclair, il bondit sur le Français, qui réussit à tirer un coup de feu. Le coup rata de peu sa cible, qui s’enfuit dans le bois. Les trois hommes se retrouvèrent face à face, blèmes [[27]](#footnote-27)\* de surprise et de peur. Longtemps silencieux, Didier finit par ouvrir la bouche :

- Jamais vu une bête aussi imposante.

- Et si effrayante, continua le chauffeur.

[223]

- Je marchais pourtant sans bruit, je ne comprends pas comment il a pu me sentir venir ?

- Ces bêtes sauvages sont très intelligentes. Elles ont une ouïe et un odorat hypersensibles, expliqua le chauffeur, qui semblait bien connaître la faune du Parc.

- J’ai bien cru que je serais mangé vivant, soupira Didier. Je vous avoue que ça a réveillé de vieilles peurs, du temps de la guerre.

- Moi de même, admit le chauffeur. Les grands prédateurs ont ce pouvoir de provoquer une peur paralysant leur victime. N’eut été de votre sang froid, Thierry, nous y serions restés, c’est sûr.

- Bien.. Euh, dit Thierry… Ne sachant plus quoi dire… J’ai fait mon travail habituel. C’est tout. Si on allait pelleter un peu pour se changer les idées et sortir l’ambulance de sa congère ?

- Malheureusement pour toi, on n’a que deux pelles, lui avoua Didier. Alors va te reposer, nous on va faire le travail.

- Soit, mais je suis prêt pour la relève, quand l’un de vous sera fatigué.

Thierry retourna s’asseoir à l’intérieur pendant que les deux autres entamaient une longue besogne. Ils en auraient eu pour longtemps, n’eut été d’une *pépine* [[28]](#footnote-28)\* de la voirie qui passait par là. Voyant que c’était une ambulance qui était paralysée sur le bord de la route, l’opérateur de la machine, s’arrêta et offrit son aide pour le déblaiement, qui fut acceptée d’emblée. Il [224] ne fallut pas plus de trois minutes à ce mastodonte des routes hivernales pour tasser la neige de chaque côté des portières. Puis le bon samaritain sortit un câble muni d’un énorme crochet d’acier qu’il ancra directement sur le châssis de l’ambulance. Le chauffeur de l’ambulance se remit au volant. Didier rejoignit Thierry à l’arrière. L’autre extrémité du câble était enroulée sur un treuil qui se mit à tirer lentement le véhicule hors du banc de neige. Le chauffeur avait mis la transmission au neutre et desserré le frein de sûreté. Peu à peu, l’ambulance se dégagea, La *pépine* recula en tirant l’ambulance, toujours au neutre, jusqu’au bord de la route. Malheureusement l’ambulance se mit à reculer et, avant que le chauffeur ne puisse réagir, se retrouva à nouveau dans le banc de neige, mais cette fois-ci c’était l’arrière qui s’y était enlisé. Patiemment, l’opérateur de la *pépine* tira à nouveau le véhicule hors de sa mauvaise position. Cette fois-ci cependant, dès que l’ambulance fut rendue à nouveau sur l’accotement, le chauffeur s’empressa de mettre aussitôt le frein à main. L’opérateur de la pépine sortit retirer ensuite retirer le câble de sous l’ambulance, salua joyeusement les passagers et reprit son travail sur le déblaiement de la route, sans plus de considérations.

- Eh bien ! Ya pas à dire, s’exclama Thierry ces Québécois savent s’entraider, sans rien demander en retour.

- Oh ! Vous savez, dit le chauffeur, prenant le compliment pour lui-même, on est habitué à ce genre de situation, surtout dans le Parc. Ici, en hiver, les réflexes de sauvetage sont bien développés.

[225]

Le véhicule n’avait aucun dommage. Le banc de neige avait amorti le choc et protégé la carrosserie contre tout dommage. Le moteur cependant ne réussissait pas à repartir. Le chauffeur eut beau essayer à plusieurs reprises, il n’y avait rien à faire. Finalement, il dut cesser toute tentative de peur de jeté la batterie à terre. Didier et Thierry qui se connaissaient en mécanique sortirent et ouvrirent le capot pour vérifier si des fils n’avaient pas été sectionnés. Ils ne trouvèrent rien et rentrèrent bredouilles dans l’auto. Christine qui n’avait rien dit depuis le début se rappela que quelque chose du genre lui était arrivé l’an passé. Elle leur dit :

- Attendez une minute, je vais vérifier quelque chose.

- Christine, on n’a rien trouvé, dit Thierry, je t’assure, on a tout vérifié.

- Oh non ! Pas tout, vous allez voir.

Elle fit le tour du véhicule et s’accroupit à l’arrière, puis elle revint vers les passagers.

- Vous n’auriez pas un pic, ou quelque chose de semblable ?

- J’ai mon canif suisse, lui montra Didier, si ça peut t’aider.

- Ça devrait faire. Je reviens.

Elle retourna à l’arrière et picocha [[29]](#footnote-29)\* avec le canif le morceau de neige durci qui bloquait le tuyau d’échappement. Quand elle eut terminé, elle retourna [226] à l’intérieur et dit au chauffeur de redémarrer. Oh surprise ! Le moteur repartit immédiatement.

- Et voilà ! Le tour est joué.

- Bravo, mécanicienne ! Bravo ! S’exclama Thierry, en lui donnant une bonne claque dans le dos.

- Faut vivre ici pour savoir ça. L’an dernier il m’est arrivé la même chose, quand j’ai reculé dans une congère. Il a fallu que j’appelle la remorqueuse pour apprendre que la neige durcit et se change même en glace au contact de la chaleur du tuyau d’échappement et le bouche, ce qui étouffe le moteur.

- On aurait dû y penser. On connaissait le truc, dit Thierry candidement. Quand on était enfant, Didier et moi, on s’amusait à bloquer les tuyaux d’échappement avec des pommes… De route.

- Oui, quel beau souvenir, continua Didier. On en a fait râler des automobilistes, jusqu’à ce que nos parents nous surprennent en flagrant délit, sur l’auto de mon oncle David.

- Oui, et la gifle qu’on a reçue ! J’en ai encore la joue tout rouge.

La discussion continua joyeusement, jusqu’à ce qu’on entendît un long hurlement dans la nuit, suivi par trois autres.

- Les loups ! S’exclama le chauffeur.

[227]

- Encore ! S’exclama Didier. Est-ce qu’ils nous suivent ?

- Non, nous sommes trop rapides, expliqua le chauffeur. Ils se regroupent. Ils se parlent.

- Ils se parlent de nous, tu crois ?

- Peut-être. Je ne parle pas encore leur langage. Peut-être que le loup qu’on a croisé cherche sa meute tout simplement.

Le policier avait lui aussi entendu les hurlements. Il se réveilla en marmonnant, épeuré.

- Des loups ? Il y a des loups ?

- T’en fais pas mon gros, on les a fait fuir, le rassura Thierry.

Le policier ouvrit les yeux et vit le visage souriant de Thierry juste au-dessus de lui. Il se rappela qu’il était emmailloté dans une camisole de force en plus d’être attaché sur une civière. Il se rappela aussi qu’il était dans une ambulance et qu’il se dirigeait vers Québec. Il se souvint aussi d’un nom :

- Christine ?

- Oui, monsieur l’agent, je suis là, mais vous ne pouvez pas me voir.

- C’était juste pour vérifier. Cé quoi cette histoire de loup ?

[228]

- On a croisé un loup-garou, qui cherchait la lune, se moqua Thierry. Comme il ne la trouvait pas, il est allé voir plus loin.

- Moquez-vous tant que vous voulez, vous saurez que des loups affamés peuvent attaquer des hommes. Cé déjà arrivé dans le Parc.

- Ah oui ! Fit Didier. Est-ce qu’il y a des loups blancs habituellement dans le Parc ?

- Ils sont plus rares, mais aussi plus sauvages. Les Indiens vénèrent les loups blancs. Il y a une légende innue qui parle d’une *Louve Blanche*.

- Et que dit cette légende ? Demanda Christine, intéressée par le sujet.

- Ce serait une déesse louve, qui protégerait les femmes innues.

- Et pas les Blanches ? demanda Christine.

- Non, pas les femmes blanches. Elles n’y croient pas. Ce n’est qu’une légende, vous savez.

Tout en parlant de légende indienne, l’agent de police se souvint que son ami, le Capitaine Jos lui avait parlé au téléphone ce matin même de sa rencontre chez Isidore avec le grand Guerrier Innu. Et alors il comprit ce qui se passait et se mit à rire bien fort.

- Ma foi, il est vraiment viré fou, dit Thierry.

[229]

- Je suis peut-être fou, mais vous autres, vous êtes pas sortis du bois.

- Que veux-tu dire ? Demanda Thierry, la voix menaçante.

- Si je vous le dis, vous me croirez encore plus fou, répondit le policier.

- Ça va, cesse tes énigmes. Dis-nous ce que tu sais, sinon je te règle ton addition tout de suite, menaça Thierry, qui avait sorti son revolver.

- Du calme, je vais vous le dire. Dîtes-moi d’abord : avez-vous rencontré d’autres animaux sauvages pendant votre voyage ?

Thierry ne comprenait absolument pas où le policier voulait les emmener, mais Didier se rappela qu’il avait vu des oiseaux le survoler à quelques reprises. Il le dit au policier.

- Tiens ! C’est surprenant ! J’ai vu un grand oiseau qui nous survolait cette nuit.

- Tiens, moi aussi, avoua Thierry.

- Un grand oiseau ? Répéta le policier. Quelle sorte d’oiseaux ?

- C’était loin et c’était la nuit, mais j’ai cru reconnaître le hululement du hibou, se souvint Didier.

- C’est bien ce que je pensais, dit le policier, sans rien ajouter.

[230]

- Continue le poulet ! Allons vide ton sac, cria Thierry, maintenant que tu l’as ouvert.

- Du calme, du calme, répondit le policier, qui se sentait de plus en plus maître de la discussion. Vous êtes sous surveillance par les animaux de la forêt.

- Tu veux nous faire avaler un conte pour enfants maintenant ? Mais pour qui tu nous prends le con, dit Thierry, en riant jaune.

- Ben t’es pas obligé de me croire. Je sais moi que vous avez tué deux Indiens du Lac. Le Capitaine me l’a dit. Il m’a aussi dit que vous étiez couverts et qu’il ne pouvait pas vous arrêter. Mé, il m’a aussi dit qu’un grand guerrier innu est à vos trousses. Et ce guerrier a des pouvoirs extraordinaires, dont celui de parler aux animaux de la forêt. Or, vous m’avez dit que vous aviez croisé un loup blanc et un ou deux hiboux. Ces deux animaux sont sacrés pour les Innus. Le Guerrier vous a placé sous leur surveillance, pour qu’il puisse vous retrouver un de ces quatre.

- Et tu crois à ça, vieux fou ? demanda Thierry ?

- Je crois le Capitaine Jos. Je suis sûr qu’il m’a dit la vérité. Pourquoi je vous mentirais. Je suis votre prisonnier et vous pouvez vous débarrasser de moi n’importe quand.

- Ne crois pas que je n’ai pas compris ton petit jeu : tu veux nous faire peur, pour qu’on fasse des erreurs fatales. Mais tu vois, mon p’tit vieux, on [231] n’est pas né d’hier. On a vu l’enfer avec les Bosches. Alors, tes petites superstitions, tu peux les garder pour toi.

- Ce ne sont pas mes superstitions. Ce sont les croyances animistes des Innus. Faîtes-en ce que vous voulez, mais ça n’a rien à voir avec la terreur nazie. Les Innus sont des gens très pacifiques, tout à l’opposé du nazisme. Ce sont les enfants de la forêt. Les animaux sont leurs frères et parfois leurs protecteurs.

Les trois autres passagers n’avaient rien dit. Ils écoutaient attentivement ces propos complètement nouveaux pour eux. Didier pensait même qu’il avait appris quelque chose de fort valable. Aussi, commanda-t-il à Thierry en Hébreu :

- Laisse-le parler Thierry, ça m’intéresse moi ce qu’il a à dire.

- Tu ne vas pas me dire que tu crois à ces sornettes ?

- Non, bien sûr que non, mais il nous donne un renseignement intéressant : sans s’en rendre compte,  il nous a appris quelque chose d’important.

- Que veux-tu dire ?

- Ce n’est plus de la police qu’il faut se méfier maintenant, mais des Indiens. Rappelle-toi ce qu’il a dit : un guerrier indien est à nos trousses. Et tu peux être sûr qu’avec lui, nos cartes d’agents secrets n’auront aucune valeur.

[232]

Et se tournant vers le policier, il ajouta en Français :

- Merci de nous avoir prévenus monsieur l’agent. On s’en souviendra, le moment venu.

Le policier comprit tout de suite qu’il avait trop parlé.

- Moi et ma grande gueule, marmonna-t-il entre ses dents.

Et il se tut pour le reste du voyage, au grand plaisir de Thierry.

\* \* \*

Ville de Québec, 0h15, 1er novembre 1951

Après toutes ces péripéties dans le Parc des Laurentides, l’ambulance se présenta finalement à sa barrière sud. Les agents récupérèrent le billet de passage et demandèrent au chauffeur :

- Avez-vous croisé des véhicules ou des gens en panne entre ici et l’Étape ?

- À par nous, non monsieur l’agent. Nous avons fait une embardée dans le banc de neige, mais une machine de déblaiement est venue nous aider à en sortir.

- Ah, c’est vous ça ? La voirie nous a fait rapport de cet incident. Pas d’autres problèmes ?

- Non, pas d’autres problèmes… Oh, je ne sais pas si ça peut vous intéresser, mais on a entendu des loups hurler, pas très loin d’ici.

[233]

- OK. C’est noté. Je vais en avertir le Service de la faune. Ils sauront quoi faire. Merci bien et bonne fin de route.

L’agent leva la barrière et l’ambulance put reprendre sa route. Thierry demanda en Hébreu :

Thierry : Que fait-on de lui maintenant ? On en a plus besoin.

Didier : On ne sait jamais ! On le garde avec nous jusqu’à Québec, après on avisera.

Christine : Vous en faites pas pour lui, on a prévu le cas. On l’conduit à St Michel Archange.

Thierry ; À St Michel Archange ? C’est au Paradis non ?

Christine : Je dirais plutôt que c’est l’enfer. C’est l’asile de Québec. Le paquet est déjà tout ficelé. On n’a qu’à le livrer.

Thierry :, Mais ils ne vous croiront pas voyons. Mieux vaut le liquider.

Chauffeur : On ne peut pas liquider un flic voyons. Un ou deux Indiens, ça passe, mais un flic, ça ne passera pas. On ne serait plus couvert.

Didier : Vous avez raison là-dessus. Le Capitaine Jos ne nous le pardonnerait pas cette fois-ci. Il nous l’a juré. Il enverrait un mandat contre nous, même à Interpol s’il le fallait. Mais vous êtes sûr qu’ils le prendraient à l’asile ?

[234]

Christine : Sûrement ! Nous sommes de vrais ambulanciers, vous savez. Il nous arrive souvent de leur amener des gens hors de contrôle, même des policiers qui craquent au travail.

Thierry : Et que feront-ils de lui ?

Christine : Bof ! Ils vont le mettre sous observation pour un mois, avec calmants et neuroleptiques puissants s’il le faut.

Thierry : Mais ils vont le découvrir tout de suite, qu’il n’est pas vraiment fou ?

Christine : Vous seriez surpris du pouvoir qu’ont les psychiatres ici. Ils sont parfois plus forts que la police. S’ils se doutent de quoi que ce soit, ils ont le pouvoir de le garder sous observation pendant vingt-neuf jours. Et pour qu’ils nous croient, nous on doit les convaincre qu’il est vraiment dangereux, qu’il a tenté de nous tuer. C’est pour ça qu’on a dû employer la camisole de force.

Didier : Et ils vont avaler cette couleuvre, vous croyez ?

Christine : On verra bien. De toute façon, vous, vous partez ce matin à l’aube. Quand ils auront découvert le pot aux roses, vous serez déjà partis. Et personne ne sait, même pas vous, sur quel bateau vous partez. Et croyez-moi ils ne le découvriront pas de sitôt. Vous serez sur un bateau fantôme.

Thierry : Ça va ! Ça va ! L’halloween c’est fini là.

[235]

Chauffeur : Elle veut dire que personne ne sait que ce bateau est à Québec.

Didier : Comment peut-on circuler sur le fleuve sans être vu ?

Chauffeur : Oh ! Le bateau peut-être vu, mais il n’est pas immatriculé : à cargaison clandestine, bateau clandestin.

Didier : Vous avez vraiment tout prévu.

Christine : Oh non ! Pas tout. C’est pas nous qui avons envoyé ce loup.

Didier : Je sais c’est le guerrier indien. En passant, y a-il des Indiens à Québec.

Chauffeur : Oui, mais eux ce sont des Hurons, c’est pas la même tribu. Et ils vivent en ville depuis des siècles. Je ne crois pas qu’eux parlent aux loups !

Tout le monde se mit à rire, sauf le policier, qui écoutait toujours attentivement sans rien comprendre, sauf le nom de St-Michel Archange. C’est Thierry qui lui adressa finalement la parole en français :

- Alors mon poulet, tu peux te remettre à caqueter, on arrive chez vous.

- Qu’allez-vous faire de moi ? Demanda-t-il, d’une voix un peu inquiète.

- On va prendre bien soin de toi, t’inquiètes, lui répondit Thierry. Tu vas être traité aux petits oignons.

[236]

L’ambulance arrivait à Charlesbourg. La neige avait cessé, le vent était tombé, les rues étaient désertes, mais pleine de neige plus ou moins tassée sur les côtés. L’ambulance tourna à gauche sur la quatre-vingtième rue. Le policier ne pouvait rien voir dehors, il tentait cependant d’interpréter la direction qu’ils prenaient. Il ne pouvait voir que la cime des arbres, puis un clocher d’église qu’il reconnut : la vieille église de Charlesbourg. Quand il sentit le virage à gauche, il sut qu’ils allaient vers Charlesbourg-Est. Ils firent trois kilomètre dans cette direction, puis tournèrent à droite, dans une côte de plus en plus raide.

*- Ils tournent vers Beauport, se dit-il. Pourquoi Beauport ? Ben oui ! Ils s’en vont au port. Un bateau doit les y attendre. Je dois noter tout cela pour mon rapport.*

Devant eux, s’allongeait la grisaille du fleuve qui barrait l’horizon. L’ambulance bifurqua à gauche et l’on vit apparaître un grand bâtiment tout gris.

- Vous m’amener à l’asile cria le policier ? Mais vous êtes fous. Ils ne vous croiront pas. Je vais vous dénoncer tout de suite.

- Oh non ! Vous ne leur direz rien, pas tout de suite en tout cas.

Christine lui fit une nouvelle piqûre, plus forte que la première :

- Voilà, dormez bien, lui dit-elle. Avec ça vous en avez jusqu’à demain midi, au moins.

[237]

Le policier la regardait les yeux hébétés. Il ne pouvait rien faire. Il était attaché et la seringue pénétrait déjà dans sa veine jugulaire. Il ne se défendit plus. Il laissa son corps se détendre, ses paupières s’alourdir et sombrer rapidement dans l’inconscience.

- À nous de jouer maintenant, dit le chauffeur, en se stationnant devant l’entrée des urgences.

C’était vraiment un bâtiment sombre, avec des barreaux à toutes les fenêtres, comme si c’était une prison. L’intérieur était tout aussi austère. On eut dit un château du Moyen-Âge, avec ses grandes salles et ses plafonds hauts. Les murs étaient bruns ou blanchâtres, comme le plâtre, qu’on pose sur une cassure. L’écho de leur pas sur le plancher de béton donnait l’impression qu’ils entraient dans une église. Christine salua le gardien, qui la connaissait et la laissa passer, jusqu’au bureau de l’enregistrement. Elle dit au préposé :

- Je vous amène un pauvre policier, qui a perdu le nord ce soir, dans le Parc des Laurentides. Il s’est mis à agresser ses propres collègues et on a dû lui mettre la camisole de force et lui injecter un calmant pour le faire cesser de hurler.

Le préposé ne sembla pas trop surpris d’une telle description. Il en avait vu d’autres. Ce soir particulièrement, il y avait eu plusieurs cas de crises schizo-paranoïaque, probablement à cause de la tempête, Ou peut-être juste à cause de l’Halloween, ou la conjonction des deux. Qui peut le dire ?

- Savez-vous son nom ? Ou à quel service il appartient ?

[238]

- Moi non, mais ses collègues vous le diront. On peut vous l’amener ?

- Bien sûr. J’appelle les infirmiers pour vous aider.

Deux infirmiers sortirent et s’occupèrent d’entrer le patient à l’intérieur, tout endormi sur sa civière. Pendant ce temps, Thierry et Didier firent leur mise en scène au préposé :

- Nous sommes deux agents spéciaux, expliqua Didier, en montrant sa fausse plaque. Ce policier devait nous aider à retrouver un prisonnier en fuite qui se cachait dans le Parc des Laurentides. Je ne sais trop pourquoi, il a piqué une crise et nous a accusés d’être des meurtriers et il a pointé son revolver sur nous.

- C’est moi qui l’ai désarmé, continua Thierry et, à deux, on a pu l’immobiliser en attendant les secours d’autres policiers. Mais comme vous savez, le Parc a été fermé longtemps et c’est uniquement cette ambulancière qui a pu nous rejoindre.

- Savez-vous son nom ? À quel corps de police, il appartient ?

- Non, il ne nous a pas dit son nom, mais il est de la Police Provinciale.

- Très bien. Je vais les aviser. Où peut-on vous rejoindre ?

- Vous ne pourrez pas nous rejoindre personnellement, car nous partons ce matin pour [239] l’étranger, mais vous pourrez rejoindre nos Supérieurs en appelant à ce numéro.

Didier, lui tendit une carte d’affaire qui indiquait qu’il était des Services spéciaux de la RCMP.

- Très bien ! Si ça ne vous fait rien, je dois les appeler immédiatement pour avoir confirmation de vos dires.

Il appela au numéro indiqué et un agent de la RCMP lui confirma l’identité des deux agents Français. Puis il tendit l’appareil à Didier :

- Ils veulent vous parler.

- Allo, répondit Didier… Oui, mon commandant… Non, mon commandant… Vous en faîtes pas pour lui, tout va bien aller. Je crois qu’il sera entre bonnes mains ici…

Oui, vous pourriez nous aider. Voudriez-vous aviser ses Supérieurs pour leur confirmer qu’il est bien en vie et en sécurité ici… Oui bien merci. Au revoir.

Didier redonna l’acoustique au préposé et lui dit :

- Mon commandant va s’occuper d’aviser la Police Provinciale. Il est en contact régulier avec eux. Il sait à qui parler et ils enverront des policiers pour venir prendre son rapport…Euh ! S’il est en mesure de le faire.

[240]

- Leur avez-vous dit, demanda Christine, de ne pas venir ce soir, car le pauvre homme est dans les limbes jusqu’à demain au moins.

- Le commandant m’a dit qu’il ne pouvait pas venir avant demain de toute façon. Ils le savent en sécurité ici et puis ils sont débordés pour le moment avec cette tempête qui a causé bien des problèmes à tous les corps policiers.

Puis se tournant vers le préposé, il lui demanda :

- Ça va aller comme ça monsieur ? On peut vous laisser notre collègue en toute sécurité ?

- Pas de problème, vous pouvez partir en paix, on s’en occupe.

Didier lui serra la main, Thierry le salua en arborant son plus beau sourire et tous regagnèrent l’ambulance.

Rendu dans l’ambulance, le chauffeur proposa :

- Après toutes ces émotions, que diriez-vous d’un bon gueuleton ?

- Riche idée, répondit Thierry tout de suite, je meurs de faim.

L’ambulance retourna, la sirène éteinte cette fois-ci, sur le chemin du Roy en direction de Québec, dont on pouvait voir au loin la luminosité nocturne. Ils longèrent le fleuve, jusqu’au port et s’arrêtèrent devant le *Riviera*, un restaurant du port ouvert toute la nuit. Autour, valsaient les camions qui venaient *dumper* dans le fleuve leur cargaison de neige souillée.

[241]

- Voilà, on est arrivé dit le chauffeur. Vous allez bien manger ici, c’est l’un des meilleurs restos de Québec. Aimez-vous le poisson ? C’est leur spécialité.

- Moi j’adore les fruits de mer, répondit Thierry Ont-ils du homard des Iles ? Il paraît que ce sont les meilleurs ?

- Non, malheureusement ce n’est pas la saison, répondit le chauffeur, mais il y a sûrement du saumon ou du Flétan.

- Avec un bon blanc, ce sera parfait, ajouta Didier.

- Ya pas de problème pour ça, ils ont une très bonne cave à vin français. Entrons.

Tout le monde entra dans le restaurant, Didier le dernier. Il regarda le ciel, mais ne vit aucun oiseau, le surveiller.

- *Cette histoire d’animaux qui nous surveille m’a vraiment marqué. J’en vois partout maintenant, se dit-il.*

Il n’y avait pas d’oiseaux qui les surveillaient, mais Didier n’avaient pas remarqué les deux hommes qui pêchaient l’éperlan sur le quai, juste à côté du resto.

[242]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre dix

LA TOUSSAINT

Port de Québec, 1er novembre 1951, 2h 00 du matin

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le restaurant était surprenamment rempli pour cette heure tardive de la nuit. C’était un des rares resto ouverts toute la nuit à Québec. Et bien que le bar soit fermé depuis 11 :00, il semblait assez facile de se procurer de la boisson en mangeant… ou pas ! L’ambiance chaleureuse baignait dans un éclairage rouge et noir invitant aux secrets d’alcôve. On y croisait des oiseaux de nuits et des couche-tards, des camionneurs et autres employés au déblaiement, des pêcheurs d’éperlans, assez nombreux en ce temps-ci de l’année, des touristes américains un peu éméchés, accompagnés de guides québécois qui l’étaient presqu’autant.

Les Israélites et leurs compagnons choisirent l’une de ces alcôves bien dissimulées aux regards de la faune jacassante qui les entouraient. Un service particulier leur fut offert. Un garçon attitré à leur table leur apporta une bouteille de Don Pérignon, qu’il ouvrit et servit à chacun puis disparut discrètement. Le chauffeur de l’ambulance leva sa coupe et porta un toast dans un Hébreu impeccable :

[243]

- Je lève mon verre aux enfants d’Israël qui sont venus chez nous rendre justice pour tous les martyrs de la Shoah !

Chacun leva son verre et le but d’une traite. Puis finalement le chauffeur se présenta :

- On a pas eu le temps de faire connaissance vraiment, je suis Ézéchiel Bronfman, président des amis d’Israël a Québec. Puis-je vous dire que c’est un véritable honneur pour moi de pouvoir vous être utile.

- Et moi, je ne m’appelle pas Christine, mais bien Esther Bronfman, la nièce d’Ézéchiel, toute aussi heureuse de vous rencontrer.

Accolades et embrassades chaleureuses suivirent. Puis Ézéchiel enleva ses lunettes embuées et expliqua, la voix émue :

- Le Canada a été l’un des premiers pays à fonder le groupe des amis d’Israël, en plein coeur de la guerre. Nous avons accueilli des Juifs allemands et français qui fuyaient le nazisme. Puis nous avons amassé des fonds, envoyer de la nourriture, des vêtements, des armes, à la Haganah, puis à Israël, lorsque le pays fut officiellement fondé.

- Nous savons tout cela, confirma Didier, et nous sommes heureux de nous retrouver enfin entre amis. Mais dîtes-moi, que savez-vous de notre mission ?

- C’est nous qui avons planifié la partie canadienne de votre mission. Nous étions en lien depuis le [244] début avec le Mossad. C’est nous qui avons établi les contacts avec les Services spéciaux, Français, Argentins et Canadiens. C’est nous qui avons fourni vos papiers et les fonds nécessaires pour en assurer le succès.

- Alors nous sommes devant le comité directeur, conclut Thierry.

- Vous êtes avec des amis qui tiennent à vous remercier du beau travail que vous venez d’accomplir pour venger le peuple juif des horreurs de la Shoah.

Le garçon de table revint emplir les coupes et distribué le menu à chacun. Il parla avec un fort accent latino :

- *Aqui la especialidad – lo siento*, perdonez-moi - ce sont les fruits de mer. Y ye pouis vous assurer que son de la meilleure qualidad possible y el jeffe est l’oun de mejor de la ciudad.

- Dommage, dit Ézéchiel, mais les fruits de mer ne sont pas cachères. On ne peut malheureusement pas en manger.

Thierry aurait bien voulu dire que lui en mangerait quand même, mais Didier lui fourra un coup de pied sous la table. Il ne voulait surtout pas insulter leurs hôtes si aimables, mais aussi très orthodoxes. Il demanda plutôt :

- Quel est votre poisson du jour ? Ou de la nuit, devrais-je dire ?

[245]

- Nous avons en table d’hôte ouna dorade cocino al horno, dans l’houile d'olive y lé romarin haché, recouvert de rondelles de limon, de quelques filets d'anchois y de câpres, déglacé al vino blanco y servi con brocolis.

- Ce sera très bien pour nous tous mon garçon, conclut Ézéchiel. Amenez-nous votre caviar en entrée et votre meilleur vin blanc pour accompagner ce délicieux repas.

Thierry accepta le choix de la table de bonne grâce, d’autant plus qu’il avait vu que le dessert de cette table d’hôte était un gâteau chocobanane cachère, qui lui rappela celui de sa grand-mère anglaise. Ézéchiel reprit la parole en Hébreu :

- Excusez-moi de vous forcer la main ainsi, dit Ézéchiel, mais nous avons des choses urgentes à régler ensemble avant votre départ.

- Vous nous avez dit, se rappela Thierry, que nous monterions sur un bateau clandestin ?

- « Clandestin » est un bien grand mot, disons plutôt un bateau « discret ». Il vous attend au quai de la Davie à Lauzon.

- Est-ce loin d’ici ? demanda Didier.

- Non, non ! C’est tout près, répondit Esther. Nous prendrons le premier traversier à 6h 00 ce matin.

- La Davie, pour votre information, est un chantier naval, en face de Québec, précisa Ézéchiel. Vous allez monter sur un bateau tout neuf, que nous [246] envoyons en Israël, chargé de victuailles, de vêtements, d’instruments agricoles, de tout ce dont le pays a besoin pour se développer.

- Vraiment de tout ? Demanda narquoisement Thierry.

- Oui, de tout Thierry, mais je n’ai pas besoin de vous en faire la liste complète.

Tout le monde comprit l’allusion, sans mots dire. Tous savaient qu’Israël avait un urgent besoin d’armement pour se défendre contre les attaques constantes de ses voisins arabes, qui ne demandaient pas mieux que de rejeter toute cette juiverie à la mer.

- J’imagine, voulut savoir Didier, que vous avez fait le nécessaire pour que ce bateau puisse quitter le pays sans problème ?

- Ne vous en faîtes pas pour ça. Nous avons de très bons amis dans la marine canadienne. Et nous avons l’accord tacite du gouvernement, mais tout ceci doit demeurer très… euh… disons discret. Le bateau est tout neuf, il n’est pas encore immatriculé. On lui a donné le nom de code : « La Genèse ». C’est effectivement le début, le premier bateau que nous faisons construire ici, mais sûrement pas le dernier

Didier émit un petit sifflement d’admiration.

- Vous contribuez à la Genèse d’un nouvel Israël. Vous êtes vraiment de grands amis de notre pays.

[247]

- À vrai dire, nous sommes de la diaspora israélienne, en sol canadien. Beaucoup d’entre nous font prospérer le Canada en développant de grands commerces et de bonnes industries. Il est normal, qu’en retour le Canada aide Israël à se développer aussi.

Didier et Thierry comprirent alors qu’Ézéchiel devait être un de ces riches industriels judéo-canadien. Le garçon de table amena le caviar russe, qu’il déposa au centre de la table. Ils dégustèrent le caviarsur des croutons beurrés qu’ils arrosèrent de quelques gouttes de jus de citron. Puis on leur servit la dorade, qui goûtait vraiment aussi bon que le promettait la description latinisée du garçon de table. Après le plat principal, Ézéchiel commanda un triple sec pour faire le trou normand, avant d’aller plus loin dans le repas. Il profita de la pause, pour aborder le point le plus délicat de leur rencontre.

- Nous avons appris par nos contacts, que votre ami argentin, Jaime, n’a pas été tué par Wolfgang Rüdiger Ernst, comme on le supposait.

- Ah non ! Dirent-ils tous les deux en même temps, fort surpris de cette annonce. Qui l’aurait tué alors ? Avez-vous une idée ?

- Non ! Répondit rapidement Ézéchiel. On ne peut faire que des déductions. On a d’abord pensé que le meurtre avait été commis par un nazi à cause de l’arme utilisée, mais on s’est rendu vite compte que cette arme est aussi très répandue en Amérique du Sud. Le plus inquiétant, c’est qu’on a aussi découvert que les réseaux d’exfiltrations sont protégés par d’autres Services [248] spéciaux de d’autres nations sud-américaines, comme l’Argentine.

- Ah ça ! fit Thierry, il fallait bien s’y attendre. Le contraire eut été surprenant.

- Avez-vous remarqué si on vous avait suivi au Lac St-Jean ?

- Justement, répondit Didier, moqueur. On était suivi par un hibou blanc et un loup tout aussi blanc que la neige.

- Ne vous moquez pas, dit Ézéchiel, c’est très sérieux. Ernst était protégé, ça c’est sûr. Et son ou ses protecteurs ont tué Jaime. Il se peut fort bien que vous aussi soyez encore sous leur surveillance.

- Non, sérieusement, on n’a remarqué aucun suiveur, répondit Thierry. Et vous pouvez me croire, on a un sixième sens habituellement pour les détecter ceux-là.

- Soyez tout de même sur vos gardes. Je vous aurez averti.

Le repas reprit son cours, avec une splendide salmigondi italienne, suivi d’un choix prodigieux de fromage français. De tout cela cependant, Thierry ne goûta guère, car il n’avait d’espoir que pour ce merveilleux dessert : le gâteau chocobanane. Enfin arriva ce moment divin. On lui servit une énorme portion, surmontée de crème glacée dégoulinante sur les parois du gâteau marbrée. Thierry ne dit plus rien. Il n’avait d’yeux que pour cette merveille. Il n’entendait [249] plus rien, il ne pensait même plus à rien. Déguster lentement chaque bouchée fondante dans sa bouche. Distinguer les goûts de bananes et de chocolat noir, telles étaient ses seules délibérations. Il avait tout oublié : le Lac, les meurtres, la traversée du Parc, ses compagnons de table même. Il avait fermé les yeux pour mieux se concentrer. Le gâteau, la crème glacée et le chocolat débordèrent la frontière des lèvres et se répandirent sur son menton en lentes coulisses noire et blanches. Il n’avait pas vu que tous le regardaient narquoisement, souriant devant une telle goinfrerie. Ézéchiel prenant son ton de rabbin, réprimanda Thierry :

- La Torah condamne la gourmandise Thierry, même si la nourriture est cachère. Tu n’as pas le droit de jouir autant par la bouche.

- Si vous saviez tout le plaisir que cela procure. C’est plein de souvenirs d’enfance, de bananes françaises et de pur chocolat suisse. C’est un véritable délice des dieux.

- Faut lui pardonner, supplia Didier, c’est un enfant qui est devant vous présentement. Devant les desserts, il n’est plus le même, il entre en transe.

- C’est quasiment orgasmique à ce que je peux voir, supputa Esther.

- C’est même mieux que ça, murmura Thierry, tout en extase.

Pendant ce temps, le garçon de table était sorti fumer une cigarette. Les deux pêcheurs d’éperlans vinrent le rejoindre à l’ombre des bancs de neige qui [250] s’accumulaient sur le quai, prêts à être poussés dans le fleuve par les grattes. L’un d’eux lui demanda en espagnol :

- *Sabes quando se van ?*(Est-ce que tu sais quand ils partent ?)

*- Si, se van con el primer ferry à las seis de la manana.* (Oui. Ils partent par le premier traversier, à six heures du matin.)

*- Muy bien. Vamos accompanar los con la bomba !* (Très bien ! Nous allons les accompagner avec la bomb.)

*- Con una bomba ?* (Avec une bombe ?)

*- Si cabron ! Con LA bomba.* (Oui idiot ! Avec LA bombe .)

*Todos estos puercos de Judios, van a bailar la bomba en la manana.*(Tous ces porcs juifs feront la bombe demain. )

Et il se mit à chanter et à danser une sorte de flamenco sur la neige sale du port.

*Para bailar la bomba,*

*Para bailar la bomba,*

*Se necesita una poca de dinamita.*

*Una poca de dinamita pa mi pa ti.*

*Arriba, arriba.*

*R-r-r-r-r, Ja ! Ja !*

*Boom !*

[251]

\* \* \*

Restaurant Riviera, port de Québec, 4h 00 du matin

Il fallait attendre jusqu’à six heures, le départ du premier traversier. Dormir n’en valait plus la peine. Mieux valait passer les deux heures au resto en bonne compagnie. Ézéchiel l’avais comprit et commanda une bouteille de vodka Seagram, *la meilleure au monde*, annonça-t-il ! Le garçon, revenu de son excursion à l’extérieur, la servit à tous :

- Jiyéli ! lança Ézéchiel en russe.

Il était né en Russie, puis l’avait quitté très jeune au début du siècle, pour fuir les pogroms qui disséminaient déjà les Juifs d’Europe de l’Est et de Russie. Sa famille avait conservé les coutumes, les chants et les danses du pays d’origine. Lorsque la première bouteille fut vide, il en commanda une autre et il devint de plus en plus joyeux et jacassant. Il parla longuement de la vie en Russie sous les tsars, de sa famille si joviale, de ses oncles et de ses tantes morts assassinés dans les pogroms. Et il pleura chaudement sur ces souvenirs d’horreurs.

- C’est pour ça que ma famille s’est réfugiée au Canada. C’est pour ça que nous avons lutté pour que renaisse Israël, la Terre Promise aux Juifs par Yahvé.

Didier et Thierry l’écoutaient, respectueux de sa douleur, gagné eux aussi à la cause d’Israël depuis leur naissance. Esther avait entendu et ré-entendu l’histoire de son oncle depuis le berceau. Il la répétait à chaque jour de fête et elles étaient nombreuses dans la [252] religion hébraïque. Il la racontait aussi aux noces et aux enterrements. Il la racontait chaque fois qu’il buvait de la vodka. Puis il se mit à chanter et à danser les chants et les danses klezmer, d’origine religieuse qui furent popularisés par les baladins juifs ashkénazes, qu’ils colportaient de fête en fête, de village en ghetto, dans toute l’Europe de l’Est, jusque dans les profondeurs de la Russie. Ézéchiel se mit à sautiller d’un pied sur l’autre en frappant dans les mains, puis entraînant chacun dans une ronde folle. Tous le suivirent et quand il fut fatigué, Thierry continua la ronde sur des airs de France et de Suisse. Après une bonne heure de cet exercice endiablé, chacun alla se rasseoir et le garçon apporta des rafraichissements plus légers. Sans s’en rendre compte, ils avaient ainsi entraîné toute la clientèle tardive. Certains se joignirent même à la ronde. On sortit les cuillers et les musiques à bouche, il y avait même un violon et une guitare d’un groupe de musiciens qui revenaient d’une fête. Ce sont alors les refrains et les gigues canadiennes françaises qui prirent la relève pour une autre heure. Épuisée, Esther s’était assise près de Didier, qui lui aussi tentait de reprendre son souffle.

- Quel animateur de foule ce cher oncle. Vous avez vu comment il a gagné tout le monde ? dit Esther.

- On sent que votre oncle est bien intégré à ce pays, répondit Didier.

- Je crois que la musique et la bonne humeur sont des points communs de nos deux peuples.

- J’ai reconnu la même joie de vivre dans l’autobus aujourd’hui. Il y a bien d’autres points communs [253] entre notre culture et la leur. J’avais appris en France que c’est aussi un peuple minoritaire, étranglé par une majorité anglo-saxonne dominante et étouffante. Ils ont même eu leur moment de révolte et d’oppression contre les Britanniques, tout comme nous.

- Oui, mais eux n’ont pas été menacés de génocide : ils n’ont jamais connu l’horreur de la Shoah, répliqua Esther.

- C’est vrai. Les Canadiens-Français n’ont pas autant souffert que les Juifs, mais quel peuple a souffert autant que nous ? Aucun. Aucun n’a frôlé l’extermination comme notre peuple.

- C’est ce qui vous motive n’est-ce pas ? demanda Esther, subitement plus sérieuse

- Bien sûr. Je suis un vrai Israélite de la nouvelle génération : celle des fils et des filles des victimes des camps de la mort, c’est cette génération qui crie vengeance et qui a pris les armes pour l’assouvir.

- Et pour votre copain, il y a la même flamme ?

- Je ne saurais dire. Parfois j’ai l’impression que Thierry agit par pur plaisir.

- Que voulez-vous dire ? Vous m’effrayez là.

- Non, ne vous méprenez pas. Vous l’avez vu vous-mêmes ce soir : Thierry c’est un bon vivant, un hédoniste primaire qui jouit pleinement de la vie par tous ses sens.

[254]

- Mais tous ces meurtres ! Les fait-il par devoir ou par plaisir ?

- Les deux je dirais. Thierry est d’abord un professionnel. Il répond à une sorte d’appel intérieur : il est l’ange exterminateur des ennemis d’Israël. Et il remplit cette fonction avec compétence et passion. J’ai pleinement confiance en ses capacités.

- Vous le connaissez depuis longtemps, je crois, dit Esther.

- On se connaît depuis l’enfance. Nos familles se voyaient régulièrement. Nous fréquentions la même synagogue. Nous chantions et dansions sur les mêmes airs. Et nos parents furent tués ensemble par la gestapo de Lyon.

- Je comprends. Nous ici on a vécu votre drame de l’extérieur, mais nous avons tout fait pour recueillir chez nous le plus de réfugiés possible.

- Je sais, pas besoin de me le redire. Vous avez fait beaucoup pour nous encore aujourd’hui.

- Oui, mais il est temps de partir maintenant, déjà 5 :40. Mieux vaut y aller si on ne veut pas rater le bateau.

- Vous avez bien raison, mais c’est bien triste de se quitter ainsi.

Didier la regarda droit dans les yeux, pour lui dire sans mot, combien il avait apprécié sa présence. Esther ne détourna pas son regard, au contraire. Elle approcha [255] ses lèvres des siennes et les scellèrent par un doux baiser. Puis murmura :

- Se reverra-t-on un jour ?

- Qui sait ? Si vous venez en Israël un jour peut-être y serons-nous aussi. Peut-être que par nos amis communs, on pourra reprendre contact.

Ézéchiel s’était rapproché d’eux et avait entendu les dernières paroles. Il en fut tout heureux.

- Sûrement que vous pourrez vous revoir. J’y veillerai personnellement.

Le temps était venu de remettre les manteaux et les bottes, sauf pour les deux Français toujours en souliers. Ils marchèrent ainsi dans la neige jusqu’au traversier, dont on devinait l’ombre au bord du quai. Ils étaient encore sous l’effet des effluves de l’alcool et de la fête. Ézéchiel marchait avec Thierry tout en chantonnant. Didier et Esther se tenait par la taille. Elle l’aidait à rester debout sans glisser sur la glace et la neige durcie. Elle lui montra du doigt la silhouette du château Frontenac, qui dominait le cap et lui parla du plaisir de marcher sur la terrasse les doux soirs d’été, de patiner juste à côté du château en hiver. Du plaisir de la grande glissade qui partait des hauteurs de la Promenade Dufferin et qui vous amenait dans de grands cris de plaisir jusqu’au milieu de la terrasse. Thierry écoutait lui aussi et rêvait déjà à tous ces plaisirs d’hiver qu’il ne pourra connaître… pour le moment du moins.

Il aperçut du coin de l’œil deux pêcheurs qui les suivaient de loin, avec leurs grands paniers d’osier. Il [256] entendit leurs chuchotements en espagnol, mais il ne comprenait pas cette langue. Il était plutôt rare, à cette époque-là de rencontrer des Latinos à Québec en hiver, encore plus rare qu’ils soient des pêcheurs d’éperlans. S’il avait compris leur langue, peut-être que Thierry aurait voulu fouiller leur panier et trouver non des poissons, mais des détonateurs, une minuterie et des bâtons de dynamite, mais il les perdit de vue en entrant dans le couloir qui les menait au traversier. Ézéchiel et Esther les accompagnaient jusqu’au navire, accosté au quai de Lévis, non loin du traversier. Et les deux pêcheurs en firent autant, mais un peu plus tard.

\* \* \*

*La Genèse* était tout neuf, mais était déguisé en un vulgaire cargo ordinaire en acier noir et rouille :

- Discret, disiez-vous, soupira Thierry, vous avez vraiment réussi.

- Discret, mais pas tant que çà, répondit Ézéchiel. Il s’appelle *La Genèse*, parce qu’il est au début de la refondation d’Israël. Et il y en aura d’autres. Celui-ci est déguisé en bateau ordinaire, mais en-dessous de la rouille, il est blanc et bleu, comme le voile de prières des rabbins et porte sur sa cheminée la Maguen David. En réalité c’est un excellent navire de soixante milles tonnes : trente mètres de large par trois cents de long, qui peut naviguer sur toutes les mers et traverser le canal de Suez, s’il le faut. C’est notre présent à nos à nos frères d’Israël. Il nous en a coûté trente-cinq [257] millions, de dollars canadiens tout inclus. Veillez bien sur lui, je vous le confie.

- Comptez sur nous, répondit Thierry. Nous le protégerons comme la prunelle de nos yeux.

Didier et Esther se serrèrent fortement et un long baiser vint clore leurs adieux :

- À bientôt à Tel Aviv, peut-être, lui soupira Didier à l’oreille.

- Si Dieu le veut, nous nous y retrouverons, répondit affectueusement Didier.

- Oui, très bientôt, j’espère répondit Esther. En attendant, quand tu seras dans ta cabine, fais-moi le plaisir de jeter cette vieille canadienne à la mer et fouille dans la garde-robe, tu y trouveras tous les vêtements dont tu auras besoin pour le voyage d’ici à Haïfa.

- Vous pensez vraiment à tout. Vous êtes mieux que des anges gardiens vous deux.

- Oui nous sommes de vrais amis d’Israël, souligna Ézéchiel en se mêlant encore une fois à leur conversation.

Les deux hommes montèrent sur le bateau, suivis par quelques marins, dont les deux pêcheurs d’éperlans. Thierry les reconnut et se demanda ce qu’ils venaient faire à bord. Didier, quant à lui, était plutôt préoccupé par le beau visage d’Esther, qui le regardait tout en bas sur le quai. Il lui envoya à nouveau la main et elle de [258] même, avec un baiser volant en plus que Didier reçut sur sa joue droite.

- M’est avis que t’en a pincé pour cette fille, camarade, dit Thierry.

- Je serais bien mal venu de te dire le contraire, companero.

Didier n’avait pas le goût de parler. Il n’avait pas besoin de rien dire. Il savait que Thierry comprenait fort bien son état d’âme. Ils allèrent plutôt se rapporter au Capitaine, qui les attendait au poste de pilotage. Le Capitaine était aussi israélien. Il savait qu’il avait deux passagers à prendre, mais il ne connaissait rien de leur mission. Il savait seulement qu’il devait les ramener à Haïfa. Ézéchiel lui avait simplement dit qu’ils assureraient la sécurité sur le navire. Il s’adressa à eux en Hébreu.

- Bienvenue à bord messieurs. Je suis le Capitaine Salomon.

- Bonjour Capitaine, je me nomme Didier Lesèvre et voici mon ami Thierry Lagrange. Nous sommes à votre service Capitaine, pour cette traversée.

- Je vous en prie pas de cérémonie entre nous. Mon ami Ézéchiel m’a dit que je pouvais compter sur vous pour assurer la sécurité pendant le voyage.

- Ézéchiel vous a bien renseigné. Nous sommes effectivement des sortes d’agents de sécurité, lui confia Thierry. Qu’attendez-vous de nous ?

[259]

- Oh, je ne crois pas qu’il y ait de dangereux terroristes à bord, mais si vous voulez ouvrir l’œil de temps en temps, peut-être en descendra-t-il un du ciel, dit le Capitaine en riant.

- Il ne faut jamais baisser la garde Capitaine, le reprit Didier avec sérieux. Israël a des ennemis féroces partout, Croyez-moi, je sais de quoi je parle. Un beau bateau tout neuf comme celui-ci est une cible en or, pour quiconque veut nous faire du tort.

- Vous avez bien raison. J’aurais pas dû me moquer de la sécurité. Et je vois que vous êtes de vrais pros de la chose. Alors, si vous voulez, vous pouvez inspecter le navire de fond en comble si cela vous tente. On l’a déjà fait, mais on ne sait jamais.

- C’est ce que nous ferons, répondit Thierry, dès ce soir. Pour le moment, on aurait plutôt besoin d’un bon lit.

- Excusez-moi, j’aurais dû y penser. Mon Second officier, monsieur Nestor Provencher, que voici, va vous conduire à vos cabines. Lorsque vous serez reposé, nous pourrons continuer la conversation autour d’une bonne table.

- D’accord Capitaine. À ce soir donc.

Le Second les reconduisit à leurs cabines respectives, juste à côté de celle du Capitaine, tout près du poste de pilotage.

[260]

- Quand doit-on lever l’ancre ? demanda Didier au Second.

- En soirée monsieur, à la marée haute.

- Alors, si je ne suis pas levé à ce moment, pourriez-vous venir me sonner les cloches ?

- Bien sûr monsieur. D’ailleurs, le Capitaine vous attendra à sa table à ce moment-là.

- Très bien alors, venez me réveiller plus tôt, que j’aie le temps de m’habiller pour la circonstance.

- Même chose pour moi, cria Didier de sa chambre.

- Comptez sur moi messieurs pour vous lever à temps, mais pour le moment, aller dormir en paix, vous en avez bien besoin.

Le Second s’éclipsa. Les deux hommes se retirèrent dans leur cabine respective. Didier s’effondra sur son lit et s’endormit tout habillé. Thierry y mit plus de temps. Il se déshabilla lentement, puis alla à la douche. Curieusement il repensa à ces deux pêcheurs Latinos. Il y avait quelque chose qui le chicotait dans leurs présence sur ce bateau, mais il ne pouvait dire quoi. *« Ça ne sent pas bon du tout se dit-il ».* Il finit par s’allonger sur son lit et voulut lire une revue pour se changer les idées, mais il n’avait pas lu deux lignes que Morphée vint l’accueillir dans ses bras.

Thierry n’était pas du genre rêveur. En tout cas, il ne se souvenait jamais de ses rêves, mais cette fois-ci ce fut presqu’un cauchemar qui l’assaillit. Les gens qu’il avait assassinés au cours de cette semaine revinrent le [261] hanter : ce fut d’abord Harold et Gerry qui dansaient, hurlaient autour de lui, en frappant sur un tambour. Lui était attaché à un poteau de torture. Puis le camionneur avec ses joues rougeaudes et son énorme barbe noir le pointa du doigt en criant : *« Je te l’avais bien dit qu’on te rattraperait »*. Il sentit soudain des picotements de plus en plus fort sur son crâne : il leva la tête et vit un grand oiseau blanc qui était en train de manger sa cervelle. Il entendit un long hurlement et, en se penchant, vit un loup blanc au pied du poteau qui lui montrait tous ses crocs et menaçait de le dévorer tout entier en commençant par les pieds. Puis il entendit de grands coups de poings sur la porte et Didier qui criait :

- Que se passe-t-il Thierry, pourquoi hurles-tu ainsi ?

Thierry ouvrit un œil, reconnut l’environnement rassurant de la cabine et comprit que ce n’était qu’un mauvais rêve. Il répondit à Didier :

- Il y avait des loups dans ma tête, je devais les chasser.

Didier ne comprit rien à la réponse sibylline de son ami, mais il était habitué :

- Dis leur d’aller hurler ailleurs, moi je veux dormir encore un peu.

- T’en fais pas ils sont partis.

Tous les deux se rendormirent, mais Thierry rêva encore. Cette fois-ci il voyait très clairement le visage [262] des deux Latinos, qui chantaient et dansaient avec des bâtons de dynamite allumés dans leurs mains :

*Para bailar la bomba,*

*Para bailar la bomba,*

*Se necesita una poca de dinamita.*

*Una poca de dinamita pa mi pa ti.*

*Arriba, arriba.*

*R-r-r-r-r, Ja ! Ja !*

*Boom !*

Thierry se réveilla à nouveau en sursaut, mais cette fois-ci décida de sortir prendre l’air, plutôt que de sombrer dans d’autres cauchemars. C’était le midi, il neigeait toujours un peu et un petit vent frisquet l’accueillit sur le pont. Le bateau était toujours à quai. Thierry porta son attention du côté de la passerelle d’embarquement, et, Oh surprise ! Il remarqua les deux Latinos qui cette fois-ci quittaient le navire d’un pas rapide.

- Hé là, leur cria-t-il en français, du haut du pont. Un moment s.v.p.

Les deux hommes l’entendirent, mais au lieu de s’arrêter, ils se mirent à courir à toutes jambes. Thierry ne pouvait pas espérer les rattraper. Il était beaucoup trop loin. Il demanda néanmoins au Second, qui venait tout juste de le rejoindre :

- Nestor ! Connaissez-vous ces deux hommes qui viennent de quitter le navire ?

- Je regrette monsieur, je n’ai pas eu le temps de les voir.

[263]

- Ils font à peu près 1m80, ils ont les cheveux noirs et ont le teint basané, comme des Latinos ?

En prononçant ces mots, Thierry se souvint subitement de la remarque de Ézéchiel : *«*Les réseaux d’exfiltrations sont protégés par d’autres Services spéciaux de d’autres nations sud-américaines, comme l’Argentine ». Il se tourna alors vers le Second il lui demanda :

- Dîtes-moi Nestor, est-ce qu’il y a des Latinos dans votre équipage ?

- Non, aucun à ce que je sache. Ce sont tous des Israéliens ou des Canadiens.

- Nestor, continua Thierry, vous savez que nous sommes chargés de la sécurité à bord ?

- Oui monsieur, le Capitaine me l’a dit.

- Je vais vous dire. Je soupçonne ces deux Latinos d’être des espions sud-américains, qui en veulent à Israël. Je ne comprends pas ce qu’ils sont venus faire à bord, mais il n’y a pas de chances à prendre. Alors, je vous ordonne de fouiller le navire à nouveau.

Se souvenant alors de son dernier cauchemar, il ajouta dramatiquement :

- Ils ont peut-être caché de la dynamite à bord. Dès que vous aurez trouvé quoi que ce soit de suspect, venez m’en avertir.

[264]

- Oui monsieur. À vos ordres monsieur. Ne vous inquiétez pas, nous fouillerons le bateau de fond en comble.

- Fouillez surtout la cale où sont entreposées les armes.

Le second fut surpris sur le coup, puis il comprit qu’on ne pouvait rien cacher à des gens du Service de sécurité.

- Bien sûr monsieur, on va commencer par là.

Thierry alla frapper si fort à la porte de Didier que celui-ci crut à un coup de tonnerre :

- Qu’est-ce qu’il y a Thierry suis-je entré dans un de tes cauchemars ?

- Tu y es depuis le début mon frère. Lève-toi vite, il y a du nouveau.

Une minute plus tard, Didier, encore à moitié endormi, ouvrait sa porte à son camarade. Thierry lui raconta son dernier cauchemar et la fuite des deux Latinos.

- Tu vois, conclut-il, mon pif ne me trompe pas habituellement. Je trouve très suspecte leur venue sur notre navire.

- En tout cas, ils ne voulaient pas nous tuer : ils auraient pu le faire cette nuit, à la sortie du Riviera. Et là ils ont détalé comme des lièvres en t’entendant, dis-tu ?

- Oui ! Et c’est ça qui me surprend. Que sont-ils venus faire à bord ?

[265]

- Si ce n’est pas nous qu’ils visent, ce peut être quelqu’un d’autres à bord ? Mais qui ?

- Ou le navire lui-même…

- Tu te souviens qu’Ézéchiel nous avait dit qu’il se pourrait que ce soit des Latinos qui aient tué Jaime ?

- Oui, je me souviens. Tu crois que ces deux-là sont des agents de ce réseaux.

- Ce serait bien possible. En tout cas, j’ai demandé au Second de fouiller à nouveau le navire de fond en comble.

- En attendant, on peut se recoucher et dormir encore un peu avant le départ, suggéra Didier en baillant très fort.

- Dors-toi si tu veux, moi je n’ai pas envie de retrouver me cauchemars.

- Mais non ! Tu as besoin de te reposer autant que moi, avant d’affronter cette traversée. Prends un somnifère, ça va t’assommer et tu ne rêveras même pas.

- Peut-être as-tu raison. De toute façon, il n’y a rien d’autre à faire qu’attendre.

Les deux amis retournèrent dans leur cabine respective. Didier se rendormit tout de suite et rejoignit Esther dans ses rêves. Thierry, de son côté, prit deux somnifères plutôt qu’un seul, pour être sûr qu’il sera rapidement transportés dans des vaps sans cauchemars.

\* \* \* \* \*

[267]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre onze

JOUR DES MORTS

Quai de Lévis, 2 Novembre 1951 : 12h 30

[Retour à la table des matières](#tdm)

Nestor Provencher n’aimait pas tellement recevoir des ordres d’un étranger. Et puis, ils avaient vraiment inspecté tout le navire la veille. Il se répétait en lui-même : « *Il aura beau avoir les soupçons qu’il voudra, le Français, ce n’est pas sur de vagues impressions qu’on peut bâtir des certitudes. »* Et puis, les ordres, il ne les recevait que du Capitaine. Avant d’entreprendre une nouvelle fouille - qui va mettre tout le monde à la corvée et qui va nécessairement retarder le départ - il est préférable de s’en référer au Capitaine Salomon. Nestor le retrouva à la timonerie, où il préparait le départ avec tous ses officiers. Il vint le saluer et demanda audience sur le champ :

- Qu’y a-t-il de si urgent Nestor ? Vous ne voyez donc pas que je suis très occupé !

- Excusez-moi Capitaine, mais l’un des deux agents français m’a ordonné de faire une nouvelle fouille du navire. Il a cru voir deux individus suspects qui quittaient le navire précipitamment.

[267]

- Que me chantez-vous là ? Deux individus suspects ? De quoi avaient-ils l’air ces deux individus d’abord ?

- Personnellement, je ne les ai pas vu, mais l’agent a dit qu’ils étaient assez grands, les cheveux noirs et le teint basané, probablement des Latinos.

Le chef des cuisines qui venaient de faire son rapport intervint :

- Mais je les connais ces deux types-là. Ce sont des pêcheurs d’éperlans, qui sont venus nous vendre leur pêche de la nuit. Ils s’appellent Enrique et Arturo Lopez je crois. Ce sont deux frères, réfugiés ici depuis peu. Ils m’ont conté leur triste histoire. Ils ont fui la dictature de leur pays où ils étaient condamnés à mort. Ils ont demandé asile au Canada l’an dernier seulement et n’ont trouvé que des petits boulots, comme celui de pêcheurs d’éperlans. Ça n’a jamais fait vivre personne, vous savez. S’ils sont partis en courant, c’est probablement par peur d’être poursuivi par des agents de leur pays qui sont à leurs trousses depuis quelques temps. C’est ce qu’ils m’ont dit en tout cas. Si vous voulez, je peux vérifier tout cela, Capitaine. J’ai gardé la facture des éperlans où ils ont dû mettre l’adresse de leur commerce.

- Bonne idée Samuel, on va commencer par là. Ne deviez-vous pas aller à terre de toute façon pour chercher d’autres victuailles ?

[268]

- Oui Capitaine, je voulais aller au marché chercher des fruits et des légumes frais pour la traversée.

- Très bien. Le marché n’est pas très loin du port, je crois. Allez-y donc et essayez de retrouver nos deux lascars.

- Quant à vous, Nestor, continuez le gréage du navire pour le départ. Je déciderai s’il faut ou pas fouiller le navire après le retour de Samuel.

- Et les Français, dois-je les avertir ?

- Non, non ! Laissez-les dormir. Ils en ont bien besoin. Et puis c’est à moi de prendre ces choses en main n’est-ce pas ?

\* \* \*

Quai de Lévis, 2 novembre 18 :00

Thierry et Didier dormirent toute l’après-midi. Ils se réveillèrent frais et dispos lorsque Nestor vint frapper discrètement à leurs portes. Didier fouilla dans le linge qu’Esther lui avait acheté. Elle connaissait fort bien la mode masculine. Sur la commode, il trouva une jolie petite carte de visite où il était écrit en lettres d’or. *Gracieuseté de M. Pollack*, un autre ami d’Israël qui tenait un excellent magasin à rayon sur le boulevard Charest, dans la Vieille Capitale. Il en profita donc pour s’habiller chic pour le dîner avec le Capitaine : pantalon noir et smoking blanc, accompagné d’un nœud papillon noir. Il dit à Thierry d’en faire autant, mais celui-ci préféra le col roulé sport, les jeans et les baskets. Ils se rencontrèrent sur le pas de leur porte respective et se dirigèrent ensemble vers la salle à manger.

[269]

- Et ces loups, ont-ils cessé de hurler dans ta tête ? Demanda Didier ?

- Je les ai transformé en danseur de Bomba !

- Oh la la ! Je vois que le Latino occupe toujours tes pensées les plus profondes.

- Oui et j’ai bien hâte d’en reparler au Capitaine.

Justement, le Capitaine les attendait à sa table avec tous ses officiers. Après les présentations d’usage, nos deux Français s’assirent de chaque côté de Nestor. Le Capitaine lança la conversation :

- Alors, j’espère que vous avez bien dormi messieurs.

- Merci de vous préoccuper de notre bien-être Capitaine, répondit Didier Est-ce que tout est fin près pour le départ ?

- On ne peut plus prêt, répondit le Capitaine. Nous avons levé l’ancre il y a maintenant une heure.

Thierry et Didier furent surpris et déçu de ne pas s’être encore rendu compte que le navire voguait déjà sur le St-Laurent.

- Nous avons dépassé l’île D’Orléans, continua le Capitaine. Après le repas, nous monterons sur le pont, où vous pourrez admirer la beauté du paysage hivernal du Bas du Fleuve.

- Je ne sais pas si j’aurai le temps vraiment de l’apprécier, répondit Thierry, qui ne s’entichait habituellement pas des beautés du paysage. Ce [270] qui m’importe d’abord c’est la sécurité du navire. J’avais demandé à votre Second de le fouiller de fond en comble, pour s’assurer qu’aucune bombe n’avait été placée à bord.

- Oui, Nestor m’a dit que vous lui aviez *ordonné* de le faire, mais comme sur un navire, c’est uniquement le Capitaine qui donne les ordres. Il a préféré s’en remettre à moi. J’espère que vous n’y voyez aucun inconvénient.

- Pas du tout Capitaine. Je tiens à respecter la hiérarchie. J’espère que mon vocabulaire ne vous aura pas froissé. J’étais vraiment perturbé par la fuite de ces deux étrangers du navire. Alors cette fouille, qu’est-ce que ça donné ?

- Bien, reprit le Capitaine, nous n’avons pas fouillé le navire, comme vous l’aviez *ordonné*. Mon chef cuisinier a plutôt retrouvé vos fuyards et les a interrogés.

- Ah, très bien, fit Thierry, fort surpris de ce développement.

- Et comment a-t-il fait pour les retrouver ?

- Il les connaissait. Si vous le voulez, je vais l’appeler et il vous expliquera lui-même. Nestor, allez donc chercher Sam aux cuisines.

Un instant plus tard, Samuel se présenta à la table du Capitaine, avec son grand tablier blanc couvert de farine.

[271]

- Excusez-moi Capitaine, mais nous sommes en pleine préparation des crêpes suzettes…

- Je vois bien cela Sam. C’est écrit partout sur vous. Prenez tout de même le temps de vous asseoir un peu avec nous. Prenez une coupe de ce délicieux champagne et racontez-nous votre rencontre avec Arturo et Enrique.

L’idée de s’asseoir en plein milieu du travail, ne plaisait pas tellement à Samuel, mais il devait obéir à son Capitaine. Aussi se versa-t-il une coupe de champagne et dit rapidement :

- Bien… Euh. Je suis allé à l’adresse indiquée sur la facture sur la rue St-Paul, juste en face du marché. C’était plutôt un hôtel… euh de marins… disons. Et les deux frères n’occupaient en fait qu’une petite chambre… J’ai frappé à leur porte et ils sont venus m’ouvrir, en entrebaillant seulement la porte. Quand ils m’eurent reconnu, ils parurent inquiets. Arturo me demanda rudement :

- Qu’y a-t-il Jeffe, los pescados no eran bueno ?

- Non, non, protestai-je. Il est très bon, au contraire. Non c’est pas pour ça. Que je veux vous voir. L’un de nos agents de sécurité vous a vu quitter le navire plutôt rapidement ce matin et il se demandait pourquoi ?

- Vous nous dérangez pour cette peccadille, cria Enrique de l’intérieur. On l’a entendu nous crier après este cabron, mé on n’est pas arrêté parce qu’on ne le connaissait pas. Et nous on se méfie [272] toujours un peu de los Gringos. Tu sais pourquoi ?

- Oui, je sais. Vous m’aviez dit que vous craigniez toujours les agents secrets de votre pays, mais eux sont français, alors il n’y avait pas de raison ?

- Los malditos Frenceses son los pejores. Ce sont les pires des agents, précisa Arturo. Ils s’infiltrent dans tous les pays, surtout chez nous, à la recherche des ex-nazis. Et en cas de doute, ils tirent à vue. Vous devriez vous méfier d’eux.

- Excusez-moi messieurs, dit Samuel aux deux agents français, je ne voudrais pas vous offenser, mais c’est exactement ce qu’ils ont dit.

- Ne vous excusez pas, moi je trouve ça plutôt flatteur, reconnut Thierry. Au moins, on a une bonne réputation dans le milieu. Et vous les avez crus ?

- Et pourquoi pas intervint le Capitaine ? On avait rien contre eux nous ?

- Savez-vous de quel pays ils viennent ?

- D’Argentine, je crois répondit Sam.

- Et saviez-vous, demanda Thierry, qu’il n’y a pas de dictature présentement en Argentine, mais un gouvernement démocratiquement élu, qui protège la fuite des ex-nazis vers l’Amérique ?

[273]

- Non, on ne savait pas cela. On n’a reçu aucun rapport sur le sujet. Comment savez-vous cela vous ? Demanda le Capitaine.

- Nous sommes des agents du Mossad. Nous poursuivons les ex-nazis pour les éliminer. L’un des nôtres, un Mexicain nommé Jaime de la Garza, a été tué la semaine dernière par des Latinos.

- Excusez-moi, mais on ne nous a pas mis au courant de votre mission. Si on l’avait su, on aurait peut-être été davantage sur nos gardes.

- Ça va. Ce n’est pas de votre faute, ni de la nôtre. Notre mission doit demeurer secrète. Ce qui est important c’est si ces deux messieurs étaient ou non des agents argentins qui protègent le réseau d’exfiltration. Or, d’après le rapport que Sam vient de nous faire, ils semblent fort bien renseigné sur nos agissements.

- Tout ce que je peux vous dire, rétorqua Sam, c’est que nous n’avons rien à reprocher à ces deux hommes. Ils nous fournissent en poisson depuis le début.

- Vous voulez dire depuis que le bateau est sorti des chantiers ?

- C’est ça. Depuis un mois environ.

- Depuis un mois donc ces hommes peuvent aller et venir librement sur le bateau ?

[274]

- Pas partout tout de même, rétorqua le Capitaine. Ils n’ont pas accès à la cale.

- Si je comprends bien Capitaine, après le compte-rendu de Samuel, vous avez jugé qu’il n’était pas nécessaire de fouiller le navire, remarqua Thierry.

- Bien, la visite de Sam chez ces gens ne nous a pas convaincu que nous étions en face d’agents secrets, comme vous sembliez le soupçonner. Et nous devions partir ce soir. Nous n’avions ni le temps ni le personnel pour faire cette fouille.

- Je comprends, dit Thierry. Et je ne vous en veux pas, mais si vous le permettez, mon camarade et moi, on va faire le tour du navire, juste au cas.

- À votre guise dit le Capitaine. Si vous avez besoin d’aide, Nestor pourra vous donner un coup de main.

- Non merci, ça va aller. Votre Second est sûrement très occupé avec les manœuvres sur le St-Laurent. Et puis c’est notre travail à nous de veiller à la sécurité de ce navire n’est-ce pas ?

- Vous n’avez jamais si bien dit, répondit Nestor. La navigation sur le fleuve demande énormément d’attention, surtout la nuit en temps de tempête. Car malheureusement nous suivons la même trajectoire que cette satanée tempête. Pour le moment, c’est un pilote du St-Laurent qui tient la barre, mais il va nous quitter aux Escoumins. Je dois absolument demeurer avec lui pour suivre [275] ses indications et recevoir ses recommandations quand ce sera à mon tour de prendre la relève.

- Chacun son métier, conclut Didier. Thierry et moi allons faire le nôtre maintenant, si vous permettez.

Sur ce, les deux agents israéliens se levèrent et saluèrent la tablée. Ils se dirigèrent tout de suite vers la cale, où armes et munitions étaient entreposées.

\* \* \*

Sur la Genèse, le 2 novembre 1951 vers 20h 30

Thierry et Didier marchaient allègrement vers la cale, lorsque Didier s’arrêta brusquement et demanda à Thierry :

- Un instant camarade, où allons-nous maintenant ?

- Ben nous allons fouiller la cale pour voir si deux terroristes argentins n’y auraient pas laissé une jolie petite bombette, répondit joyeusement Thierry.

- Pas tout à fait exact, compère. Nous y allons parce que nous croyons que c’est là que nous, nous poserions une bombe. Et nous la poserions là parce qu’on sait que là il y a des explosifs.

- N’est-ce pas le raisonnement que ferait tout bon terroriste, companero ?

- Justement non. On a oublié tous les deux que le Capitaine nous a bien dit tout à l’heure que [276] l’accès à la cale leur était interdit. Ils pouvaient aller partout ailleurs sur le bateau, mais pas à la cale, justement parce que là il y a des armes de contrebande !

- Ah ! Là tu marques un point mon frère. Donc s’ils n’ont pas pu mettre leur petite bombette dans la cale, où l’auraient-ils placée ?

- Et si c’était toi le terroriste, mon cher Thierry, qui doive placer une bombe sur ce navire, que tu as très peu de temps pour le faire et que tu ne puisses la cacher dans la cale, où la placerais-tu ?

Thierry réfléchit sérieusement à la question, puis répondit :

- Chose certaine, je la placerais à un endroit où personne ne penserait fouiller.

- Très bien camarade, tu marques un point toi aussi, mais pourrais-tu être un peu plus précis ?

- Tout d’abord ça dépendrait de la grosseur de la chose à cacher. Plus c’est petit et plus c’est facile, mais quand c’est gros, là c’est plus difficile. Et pour faire sauter un navire comme celui-là, ce doit être assez gros !

- Élémentaire mon cher Watson. Continuons donc nos déductions, avant de procéder à la fouille systématique de ce beau bateau. Si, et je dis bien si, ce sont nos deux pêcheurs argentins qui ont placé cette bombe, comment ont-ils pu la transporter sur le navire, sans être vu avec ?

[277]

- Ben euh, si j’étais eux, je l’aurais cachée dans mon panier de pêche. Et maintenant que tu m’y fais penser, j’ai bien vu que chacun d’eux portait un assez gros panier en osier.

- Alors, tu l’aurais cachée parmi les éperlans, mais là tu aurais pu te faire prendre par le chef cuisinier.

- Exact ! Donc, je l’aurais caché dans un des deux paniers, et j’aurais empli l’autre de beaux petits poissons.

- Si tu fais cela, tu ne peux pas amener autant de poissons qu’à l’habitude et là aussi le chef cuisinier se demanderait pourquoi.

- Ben, si nous allions demander à Sam s’il a remarqué une diminution dans la quantité de poissons que ces deux supposés pêcheurs lui ont livrés ?

- Bonne idée. Allons-y donc de ce pas.

Thierry et Didier rebroussèrent chemin et retournèrent aux cuisines, où Samuel faisait tourner ses jolies petites crêpes susettes.

- Excusez-moi Samuel, pourriez-vous répondre à une petite question, demanda Didier ?

Samuel n’était pas vraiment d’humeur à quitter ses casseroles à ce moment précis d’une opération fort complexe que lui seul pouvait mener à bien : faire tourner les crêpes et les rattraper au vol. Aussi leur répondit-il de façon un peu impatiente :

[278]

- Ça pourrait pas attendre un peu ? Vous voyez bien que je suis très occupé.

- Oh ! Vous pouvez continuer votre travail. C’est une toute petite question, rétorqua Thierry.

- Alors posez-là vite votre satanée question et puis laissez-moi travailler en paix après.

- Marché conclu, répondit Didier. Tout ce qu’on veut savoir c’est si les deux pêcheurs vous ont livré la même quantité de poisson que d’habitude ce matin.

Surpris par une question aussi précise, Samuel s’arrêta pour y penser et échappa la crêpe qu’il venait de lancer en l’air.

- C’est bizarre que vous me posiez cette question-là, car c’est justement la question que je leur ai posée. En fait, ils amenaient la moitié moins de poissons que la fois précédente.

- Vous ont-ils dit pourquoi ?

- Ils ont simplement dit que la pêche avait été beaucoup moins bonne, à cause de la tempête et du va-et-vient des camions sur le quai, qui venaient déverser leur chargement de neige dans le fleuve.

- Et cette réponse vous a satisfait ?

- Bien ça m’a paru normal que dans ces conditions, on prenne moins de poissons.

[279]

- Avez-vous remarqué, demanda Thierry, s’ils avaient du poisson dans chacun de leur panier ou dans un seul ?

Samuel réfléchit à nouveau, cherchant dans sa mémoire les images de l’échange du matin. Finalement, il dit :

- Si je me souviens bien, c’est Arturo qui sortit les poissons de son panier.

- Et habituellement, est-ce que ça se passe ainsi ? Poursuivit Thierry.

- Non. Habituellement, chacun vide son panier sur le comptoir et on les compte, puis on les pèse.

- Et ce matin, seulement Arturo a vidé son panier ?

- C’est ça.

- Ça ne vous a pas semblé étrange, demanda Didier ?

- Maintenant que vous me le demandez, oui je dirais que c’est étrange, car même s’ils en avaient moins pêché, chacun aurait dû en avoir un peu dans son panier.

- À moins qu’on ait placé tous les poissons dans le même panier, avant de venir vous les porter, suggéra Thierry.

- C’est probablement ce qu’ils ont fait, répondit Sam.

[280]

- Mais pourquoi auraient-ils fait cela ? Demanda Didier.

- Allez savoir ? Probablement qu’ils avaient besoin de l’autre panier pour transporter autre chose, supposa le cuisinier.

- Autre chose comme une bombe peut-être ? proposa Thierry.

Sam reçut la remarque de Thierry en plein dans le bid. Il se frappa le front avec la crêpe qu’il avait récupérée et finit par s’exclamer :

- Mais oui c’est possible. Votre raisonnement se tient. Pourquoi n’y ai-je pas pensé avant ?

- Parce que vous n’aviez aucune raison de les soupçonner. Et de toute façon, pour le moment ce n’est qu’une hypothèse, mais elle vaut la peine qu’on s’y arrête. Alors si vous voulez, allez la soumettre à Nestor, pendant que nous continuons notre fouille.

- D’accord. Et mille excuses, je vous avais sous-estimés. Je vois que vous êtes de fins limiers.

- Ça va ! Pas besoin d’excuses. On apprend à se connaître c’est tout. Moi je vous trouve un très bon cuisinier et je ne vous l’ai pas dit non plus, répondit Didier. Mais assez perdu de temps, retournons donc chacun à nos postes.

Samuel abandonna ses crêpes à son assistant et s’en fut au poste de pilotage, avertir Nestor, alors que Thierry et Didier retournèrent à leurs fouilles, [281] convaincus plus que jamais qu’ils étaient enfin sur une bonne piste.

\* \* \*

Même jour, même endroit : 21h 30

Didier et Thierry retournèrent sur le pont. Il ne neigeait plus, mais il faisait beaucoup plus froid. Du bateau, on pouvait voir à bâbord les lumières des villages de la pointe de l’île d’Orléans et de l’île Madame, et à tribord, celles de la rive sud du St-Laurent : Berthier-sur-mer, Montmagny, L’Islet…

- Et si on allait s’habiller un peu plus chaudement, suggéra Thierry.

- Bonne idée. Comme ça, on pourra mieux chercher à l’extérieur.

- Parce que tu crois qu’ils ont placé cette bombe à l’extérieur ?

- Je ne sais pas, reconnut Didier. Quand tu as dit tout à l’heure, que tu la placerais dans un endroit où personne ne penserait chercher, j’ai pensé instinctivement au pont, puisque c’est le lieu de passage de tout le monde, pas secret du tout.

- Pas bête comme idée. En plus, ils n’ont pas pu aller bien loin en si peu de temps. D’ailleurs sait-on où ils sont allés exactement ?

- Pas à la cale, on l’a déjà dit, mais où précisément ? Peut-être que Samuel pourrait encore nous aider là-dessus ?

[282]

- Décidément, faudrait l’amener avec nous celui-là. Retournons le voir.

Justement, Sam se pointait vers eux, cherchant clairement à leur parler.

- J’ai parlé de vos déductions au Second et il est convaincu maintenant que vous tenez une bonne piste. Il m’a dit de mettre de côté mes chaudrons et de vous aider à chercher.

- Ça c’est une riche idée, reconnut Didier. Justement, on a encore besoin de vos lumières. On se demandait où ils ont pu aller pendant leur visite du matin. Ils sont allés vous voir aux cuisines, ça c’est sûr, mais avant et après qu’ont-ils fait ?

- Ils n’ont pas pu aller bien loin, car toute la parlotte autour des poissons a pris plus ou moins vingt minutes.

- Sont-ils allés ailleurs avant ou après ? demanda Thierry.

- Pas que je me souvienne… Mais attendez donc… Mais oui… Pendant que Arturo et moi on faisait nos comptes, Enrique s’est éclipsé, disant qu’il devait voir un mec aux machines, qui lui devait de l’argent.

- Tiens, tiens, marmonna Didier. Savez-vous qui il est allé voir ?

- Aucune idée, mais on peut aller le demander.

[283]

- D’accord. Allons-y.

Les machines se trouvaient à l’arrière, sous la section des cabines. Thierry et Didier en profitèrent pour aller mettre leur nouvel anorak tout neuf, léger et confortable. Sam posa un regard admiratif en les voyant ainsi attiché [[30]](#footnote-30)\* en neuf.

- Wow ! Ya pas à dire, on vous a habillés avec ce qu’il y a de mieux. Ces anoraks sont de véritables pièces d’artisanat, faits en véritable peau de phoque.

Didier en fut tout fier, mais Thierry ne considérait que leur utilité : il était enfin au chaud. Ils arrivèrent dans le bruit des énormes machines qui faisaient avancer ce navire : des machines toutes neuves, puissantes et bien calibrées qui ronronnaient allègrement. Sam demanda tout fort :

- Est-ce que Enrique Lopez est venu voir quelqu’un ici ce matin ?

Le chef mécanicien s’approcha d’eux et demanda :

- Qui est ce Enrique ? Il n’y a personne de ce nom ici ?

- C’est le Latino, qui nous vend du poisson. Tu le connais ?

- Ah oui, je sais de qui tu parles. Un drôle de type. Oui, il est venu fouiner par ici ce matin. Il disait qu’il cherchait quelqu’un qui lui devait de l’argent, mais il ne connaissait pas son nom. Il a [284] fait le tour en regardant tout le monde, puis il est reparti sans rien dire.

- Est-il allé quelque part, hors de votre vue ? Demanda Didier.

- Hors de ma vue ? Sûrement, Je ne l’ai pas suivi. Mais vous savez ici c’est pas très grand. Il y a surtout des machines. Les hommes sont un peu les uns sur les autres. C’est difficile de garder quelqu’un à vue.

- Peut-on interroger, vos gars ? Demanda Thierry.

- Allez-y, si ça peut vous aider.

Ils interrogèrent chacun des matelots, mais aucun ne devait quoi que ce soit à cet Arturo. Le dernier interrogé ajouta :

- Je crois qu’avant de remonter sur le pont, il est allé aux toilettes.

- Et où sont ces toilettes ?

- Juste ici monsieur, derrière vous.

C’était un racoin. Une toilette de service, juste à côté des moteurs. Thierry l’ouvrit et se mit à le fouiller de fond en comble. Personne d’autres ne pouvait entrer. Thierry était un pro de la fouille systématique. L’endroit était très exigüe, mais il ne trouvait rien : ni au plafond, ni sur les murs, ni dans le bol, ni dans le réservoir. Il s’arrêta un instant et réfléchit :

*Un endroit où personne ne penserait chercher ? Ce doit être assez gros tout de même, une bombe pour* [285] *faire sauter un navire… Pas si gros après tout : l’important c’est de le mettre à un endroit stratégique… donc le plus près possible des machines… Voyons voir … Mais oui…Pourquoi n’y ai-je pas pensé avant…*

Il y avait un tuyau d’aération qui courait dans le plafond et qui menait directement aux machines… Thierry monta sur le réservoir et ouvrit la grille qui fermait la bouche d’air.

Il passa la main dans le tuyau et aussitôt sentit une masse qu’il tira vers lui un peu trop fortement : Un gros paquet lui tomba sur la tête. Il se frotta la tête, puis ramassa le paquet : C’était six bâtons de dynamites, rattachés ensemble et liés à un détonateur et une minuterie qui indiquait : minuit. Il sortit en criant :

- Didier, je l’ai trouvé. Je l’ai…

- Tassez-vous, tassez-vous cria Didier. Laissez-moi faire, je m’y connais.

En effet, Didier était un chef artificier dans la Tsahal. Tout le monde recula, mais fit cercle autour de lui. Il étudia le mécanisme, qui lui parut assez simple. Il suffisait de déconnecter les fils qui allaient de la minuterie au détonateur.

Il demanda une paire de pince coupante, que le chef mécano lui tendit immédiatement et coupa les fils. Le tour était joué. Tout le monde soupira d’aise et l’applaudit en même temps. Tout danger était enfin écarté.

\* \* \*

[286]

Même jour, même endroit : vers 23h 00

- Ouf ! On l’a eu, dit Thierry, en tapant dans le dos de son pote.

Sam, le chef mécanicien et tous les matelots applaudirent sincèrement l’exploit des deux Français. Les deux amis se levèrent, saluèrent le groupe, réajustèrent leurs anoraks et retournèrent lentement vers le pont supérieur. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et bientôt tous les membres de l’équipage furent au courant : une vraie bombe avait été cachée à bord, elle devait exploser à minuit, mais elle a été trouvée et désamorcée à temps par les deux passagers Français. Le Capitaine et son Second vinrent les féliciter en personne :

- Dans mes bras mes amis, s’exclama le Capitaine, vous avez sauvé mon navire.

Le Capitaine Salomon les enlaça chaleureusement, le Second leur serra la pince. Didier voulait parler, mais il n’arrivait plus à placer un mot.

- Ça suffit ! Finit-il par crier. Je n’ai fait que mon boulot.

- Et moi de même, renchérit Thierry.

- Mais vous l’avez bien fait. Je dirais même que vous l’avez fait avec courage, avec abnégation, avec euhhh…détermination. Voilà le terme que je cherchais. Vous avez fait preuve d’une grande détermination.

[287]

Le Capitaine aimait les envolées oratoires, mais son Second lui préférait les détails techniques : quelle sorte de bombe était-ce ? Pouvait-elle faire beaucoup de dommages ?

- C’était une jolie petite bombette, qui aurait pu faire sauter les moteurs et faire un bon trou dans la coque, précisa Thierry.

- Quand je pense, vitupéra le Capitaine, que ce sont ces pêcheurs argentins, si pauvres, si misérables, qui ont fait ce coup fumant contre nous. Nestor ! Il faut envoyer immédiatement un message radio, pour les faire arrêter sur le champ.

- Excusez-moi Capitaine, mais on ne peut pas envoyer de messages radio, répondit le Second. Ce serait rendre notre existence publique : on devrait expliquer qui nous sommes, d’où on vient, où on va et surtout qu’est-ce qu’on transporte.

- Vous avez bien raison Nestor. C’est dommage tout de même que ces canailles puissent se sauver ainsi.

- M’est avis qu’eux non plus n’existent pas officiellement, pas plus que nous, dit Thierry. Et de toute façon, ils ne sont sûrement pas demeurés à la maison à attendre le retour du courrier.

- On devrait tout de même faire rapport de tout cela au Mossad, conclut Didier. C’est eux qui vont se charger des suites.

[288]

Le cargo approchait maintenant du quai des Escoumins. On pouvait voir les lumières nocturnes de l’un des plus beaux petits villages de la Côte Nord. En passant devant la réserve de Essipit, Thierry crut voir un loup blanc sur la grève, qui hurlait à la lune absente du ciel, cette nuit-là. Il se tourna vers son compagnon et lui demanda :

- Est-ce que tu l’entends toi aussi Didier, ou bien ai-je encore la berlue ?

À ce moment précis Didier discutait ferme avec le Capitaine et le Second, le dos appuyé contre le bastingage.

- Entendre quoi ? demanda-t-il, un peu agacé.

- Le loup blanc, là sur la grève.

Didier regarda attentivement dans la direction où pointait le doigt de Thierry, mais n’y vit que noirceur et n’entendit que le bruit des vagues sur la coque du navire.

- Non, je regrette mon vieux, je ne vois rien et je n’ai pas entendu de hurlement. Peut-être est-ce encore les loups de tes rêves qui viennent encore te hanter, même tout éveillé.

- Je t’assure. J’ai bien vu et entendu un loup blanc. On eut dit que c’est sa blancheur même qui éclairait la nuit, comme le ferait un phare sur la côte.

[289]

- Franchement, tu me surprends là mon pote. Je ne te savais pas poète. Et habituellement tu es plutôt réfractaire aux hallucinations.

- C’est vrai. Ce n’est pas mon genre, mais tu as raison, depuis ce fameux rêve, j’ai un très mauvais pressentiment. J’ai peur Didier !

- Tu as peur ? C’est bien la première fois que je t’entends dire une telle chose. On est passé à travers les pires tragédies ensemble, et jamais, je ne t’ai entendu dire que tu avais peur. Que se passe-t-il donc de si épeurant dans ta caboche maintenant ?

- C’est vrai. Nous sommes passés près de la mort bien des fois et jamais je n’ai ressenti cela. Tu sais bien que je n’ai pas peur ni de la mort, ni de la souffrance, ni des pires bandits SS. Ce n’est pas de cela que j’ai peur ce soir. C’est difficile à dire, mais c’est comme si je sentais une force tellement grande s’apesantir sur nous, que je me sens totalement impuissant devant elle. Et ce loup qui hurle dans ma tête, c’est comme le messager de l’apocalypse pour moi.

- Voyons, voyons Thierry tu divagues là. Va te reposer un peu.

- Oh non ! Je n’ai pas envie de me retrouver seul dans ma chambre avec ces rêves qui reviendraient à coup sûr, je le sais. Mieux vaut continuer à chercher la bombe.

Sam, qui avait suivi toute leur conversation, voulut rassurer Thierry.

[290]

- Mais non, monsieur Thierry, ce n’est plus nécessaire, vous l’avez trouvé la bombe. Et votre ami Didier l’a désamorcé. N’y pensez plus voyons, c’est terminé. Tenez ! Venez tous à la cuisine, je vais vous servir un de ces cafés calva qui va tous nous remettre le moral d’aplomb.

- Voilà la meilleure idée que j’ai entendue cette nuit, renchérit le Capitaine, mais pas tout de suite. Nous devons accoster aux Escoumins pour laisser notre pilote du St-Laurent. Lorsque ce sera fait, je vous rejoindrai messieurs au mess des officiers, ce sera plus confortable. Sam tu nous serviras ton fameux café là-bas.

- Très bien Capitaine. Justement le calvados est dans ce bar.

Thierry se laissa entraîner silencieusement par Didier et Sam, mais il pensait toujours au loup blanc qu’il avait vu. Il se demandait si c’était toujours le même loup qui revenait, autant dans le Parc que dans ses rêves. Il se rappelait aussi des paroles du policier-fou : « *Un grand guerrier innu est à vos trousses. Et ce guerrier a des pouvoirs extraordinaires, dont celui de parler aux animaux de la forêt. Le Guerrier vous a placé sous leur surveillance, pour qu’il puisse vous retrouver un de ces quatre. »*

*Et si ce loup nous avait effectivement retrouvé ? De quoi parlait-il aussi ce fou ? Ah oui ! Je me souviens… Il parlait d’une légende indienne, d’une louve blanche qui protégeait les femmes indiennes. Et si c’était cette déesse-louve que je venais de voir ? Oh Je divague. Didier a raison. Mieux vaut penser à autre chose.*

[291]

Ils étaient maintenant rendus au mess. Sam lui servit une énorme tasse de café, accompagnée d’un double calva, que Thierry but d’un trait. Sam lui versa aussitôt une autre traite tout aussi généreuse. Voyant cela, Didier voulut lui éviter de sombrer dans l’alcool, vu son état dépressif et l’entraîna sur un sujet qui lui trottait dans la tête depuis qu’il avait désamorcé la bombe :

- Dis-moi mon frère ! Dirais-tu toi que la bombe qu’on a trouvée a été placée dans un endroit où personne n’aurait pu penser chercher ?

- Non ! Tu as raison répondit Thierry. C’était une cachette classique : tous les polars placent les bombes dans ce genre d’endroit. Ça me déçoit un peu. À moins qu’on ait voulu qu’on la trouve.

- Moi aussi, je suis déçu, convint Didier. J’aurais pensé que les Services spéciaux argentins avaient plus d’imagination.

- Qu’auriez-vous fait à leur place, demanda Sam, intrigué.

- Premièrement, j’aurais placé une plus grosse bombe, répondit Thierry. Celle-ci aurait fait beaucoup de dégâts, bien sûr, mais elle n’aurait pas coulé le navire. Je veux dire qu’elle n’était pas assez forte pour faire exploser le stock de munitions que je sais que vous transportez.

Ces mots jetèrent aussitôt un froid sur la discussion naissante. Thierry voulut rassurer Sam.

- Écoutez. Je ne veux pas trahir vos secrets. Nous sommes des agents israéliens habitués à cacher [292] ce genre de secrets. De plus, Ézéchiel y avait déjà fait allusion et Nestor s’est trahi sans faire exprès tout à l’heure, lorsqu’il a expliqué au Capitaine pourquoi on ne pouvait pas envoyer de message.

Le Capitaine, qui venait d’entrer avec Nestor, confirma lui-même les dires de Thierry :

- Oh, je me doutais bien que vous le saviez, mais comme on avait reçu l’ordre formel de ne rien dire à personne, vous comprenez que même avec vous on s’y est tenu. Mais puisque vous avez tout deviné aussi bien vous le confirmer : nous transportons des fusils-mitrailleurs, des balles, des grenades, de la dynamite et même des bombes en assez grande quantité pour envoyer le navire sur la lune si jamais tout cela explose.

- C’est bien que vous nous le disiez, répondit Didier. Maintenant je comprends que ces Argentins n’en n’ont pas seulement contre nous, mais aussi et surtout contre votre cargaison. Ces gens sont à la solde d’ex-nazis qui se sont réfugiés chez eux, qui sont protégés par Peron lui-même. Tout ce qu’ils veulent c’est terminer la Shoah entreprise par Hitler, exterminer tous les Juifs de la terre et surtout exterminer notre Terre Promise reconquise. Mais revenons à nos moutons. Pourquoi Thierry penses-tu que la bombe que nous avons trouvée n’était pas assez forte pour faire sauter une soute à munition aussi bien garnie ?

- Bien parce qu’elle n’était pas placée pour la faire sauter, tout simplement. Elle aurait sûrement fait [293] un ravage dans les moteurs, c’est sûr, mais le souffle n’aurait pas pu atteindre la cale, justement parce que les moteurs auraient agi comme mur de protection.

- Je comprends, rétorqua Didier, mais pourquoi alors ne pas placer une bombe plus forte ?

- C’est vrai ça remarqua Sam. Avec la grosseur de leur panier de pêche, ils auraient pu transporter plus de dynamite que ça.

- Très juste Sam, répondit Thierry. Et c’est peut-être ce qu’ils ont fait.

- Que voulez-vous dire ? Demanda le Capitaine, subitement inquiet.

- Je veux dire simplement qu’ils ont peut-être amené plus de dynamite, mais qu’ils ne l’ont pas toute placée au même endroit !

Un grand silence suivit ces mots détonants. C’est Didier, qui remit la discussion en marche.

- Tu veux dire qu’il est possible qu’ils aient placé deux bombes ?

- C’est ça. C’est une possibilité, pas une certitude.

- Mais comment auraient-ils pu ? Demanda Sam. Ils n’avaient tout simplement pas le temps.

- Vous savez, rétorqua Thierry, quand un terroriste est pressé, il se prépare d’avance. Les bombes peuvent avoir été préparées à l’avance. Ils avaient pu repérer où les placer, lors de leurs [294] visites précédentes. Et ce matin, il ne restait plus qu’à les déposer aux endroits choisis.

- Vous parlez comme s’il y en avait vraiment une autre, marmonna le Second.

- Je ne dis pas qu’il y en a une autre avec certitude, répondit Thierry. Je dis qu’il est possible qu’il y en ait une autre. Je ne fais que vous lire le livre du parfait petit terroriste. Croyez-moi, ce ne serait pas la première fois. C’est même un scénario des plus fréquents, de placer au moins deux bombes.

- Alors on devrait en chercher une autre ? dit le Capitaine, déçu.

- J’ai bien peur que oui, répondit Didier. Toutefois avant de se remettre à la fouille, pensons-y ensemble. Quel serait l’endroit parfait pour cacher une seconde bombe, avec le peu de temps qu’ils avaient ?

- Moi, je la placerais dans un endroit si évident, que personne n’y penserait, suggéra Sam.

- Merci Sam, répondit Didier. Tu es vraiment sur la même longueur d’onde que Thierry, toi. Moi j’ajouterais, qu’il faudrait qu’ils la place à l’extérieur, quelque part sur leur parcours de sortie du bateau.

- Bien pensé, dit Thierry. Si nous refaisions ce parcours ensemble et qu’on regardait tout autour, les endroits qu’on voit à tous les jours et où on ne penserait jamais cacher une bombe.

[295]

Le groupe retourna vers la chambre des machines en inspectant minutieusement tous les endroits susceptibles de recevoir quelques bâtons de dynamites. On fouilla les poubelles. On souleva les cadres. On inspecta tous les racoins. On regarda sous les tables. On dévissa toutes les grilles d’aération. Rien. Après trois quart d’heure de fouille, on ne trouva pas le moindre petit indice. Le groupe se retrouva comme convenu à son point de départ sur le pont.

- Peut-être n’y a-t-il pas d’autres bombes après tout, suggéra le Capitaine.

- Peut-être soupira Didier, mais j’aimerais bien en être sûr.

En disant ces mots, Didier s’était appuyé sur un gros tuyau noir, d’au moins trois pieds de diamètre. Son extrémité était recourbée et formait une sorte de grosse pipe, placé debout sur le pont. Thierry fut intrigué par cette chose et demanda au Capitaine :

- Qu’est-ce que c’est que cette drôle de grosse pipe Capitaine ?

Le Capitaine répondit en riant :

- Ha, Ha, Ha ! Ça ce n’est pas une pipe, dirait Matisse. C’est plutôt un nez, le grand nez de ce navire, qui hume l’air du large et le redistribue dans tous les coins du navire. C’est l’artère principale, par où ce bateau respire.

- Vous voulez dire, reprit Thierry, que cette bouche d’aération est l’extrémité du réseau d’aération du navire ?

[296]

- C’est en plein ça, lui confirma le Capitaine : ceci n’est que l’extrémité *extérieure* de ce grand réseau. Il plonge tout droit au cœur du navire, puis se subdivise en de multiples voies qui débouchent chacune dans les différentes chambres du bateau.

Thierry regarda Didier dans les yeux, puis le Capitaine, puis Didier à nouveau. Ils avaient tout compris.

- Capitaine, demanda Thierry, tout excité. Avez-vous une lampe de poche ?

Le Capitaine n’en n’avait pas mais Sam lui passa la sienne. Thierry éclaira l’intérieur de la bouche de cette pieuvre de métal et cru voir un objet tout au fond, dans le centre d’où partait tous les autres conduits d’air.

- Il y a quelque chose tout au fond, confirma Thierry, mais je ne vois pas bien. Je peux me glisser dans le tuyau, je crois.

Ceci dit, il enleva aussitôt son anorak, et se glissa dans le gros tuyau, les pieds en premier. Il descendit lentement, en appuyant fortement ses bras et ses jambes sur les parois. Il atterrit au fond, directement sur l’objet qu’il avait vu.

Il y eut une détonation d’enfer. Thierry fut tué sur le coup. Les hommes sur le pont furent projeté dans la mer. Le souffle de l’explosion courut dans tous les conduits et atteignit la soute à munitions, qui explosa à son tour. Le navire était solide, il ne fut pas projeté vers la lune, comme avait dit son Capitaine mais sa coque d’acier se déchira d’abord de haut en bas. Le navire se [297] mit aussitôt à sombrer. L’alarme fut donnée. Les canots furent mis à la mer, mais tous ne purent pas quitter le navire avant qu’il n’explose en mille morceaux : il avait touché une torpille allemande qui sommeillait dans un filet protecteur, en attendant le passage du bateau juif depuis 1944.

\* \* \* \* \*

[298]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Chapitre douze

C’EST LA FIN

[Retour à la table des matières](#tdm)

Toute la bande avait bien hâte que François et Mianba terminent leur dessert pour enfin savoir ce qu’ils avaient appris à l’hôpital, mais eux faisaient durer le plaisir. L’impatience monta d’un cran et Arthur Tableronde monta le ton :

- Écoutez les jeunes là. On n’a pas toute la journée nous autres pour faire c’te job là. Ouvrez-vous donc le clapet, pas juste pour y enfourner votre tarte aux pommes. Sortez donc aussi queque [[31]](#footnote-31)\* mots d’information au travers.

- Ça va v’nir Georges, ça va v’nir, pouffa François en éclaboussant Georges de postillons de tarte. Laisse-moi avaler ma dernière bouchée. Pis j’vas tout te dire.

- Moi, j’peux vous dire, révéla tout de suite Mianba, qu’on les a retrouvés, mais ils étaient encore très mal en point. Certains s’en sont pas tirés.

- Ouin, continua François, la bouche vide cette fois-ci. On a rencontré le Capitaine Jos, qui nous a pas mal tout raconté ce qu’il savait. Il était plutôt sympathique à notre cause, vous savez.

- Ah oui, dit Shehaga. Que savaient-ils de nous ?

[299]

- Ben, répondit François, il nous avait rencontré le Grand Guerrier et moi chez Isidore et il savait fort bien quel était notre mission.

- Ah ! Je comprends dit Shehaga. Jos était aussi le chef de Harold et Gerry. Lui ne pouvant rien faire, il a donc appuyé notre cause. Mais revenons à nos moutons : que vous a-t-il dit du naufrage ?

- D’après ce qu’il savait, il y avait deux bombes qui avaient été cachées à bord, par des agent secrets argentins. Es agents français, nos deux meurtriers, avaient réussi à en désamorcé une, mais la seconde explosa et tua l’un d’eux. En plus leur bateau aurait heurté une ancienne torpille allemande, qui s’était prise dans un filet anti-torpille. Elle était là depuis 1944, semble-t-il. Personne ne l’avait repérée. Et comme le bateau était déjà bourré d’armes et de munitions à destination d’Israël, il a pas juste sombré, il a explosé en mille morceaux.

Shehaga parut fort surprise.

- Quelle tragique coïncidence, finit-elle par dire. Le bateau des Juifs a été coulé par une torpille allemande, qui les attendait là depuis la fin de la guerre. J’en reviens pas. Et qu’est-il arrivé à l’autre assassin français ?

François continua :

- Il a été projeté dans l’eau parle souffle de la première explosion. Il a attrapé froid c’est sûr, mais il fut rescapé assez vite. On l’a bien soigné à l’hôpital, mais il a viré maboule, quand il a appris [300] la mort de son complice et ce qui l’avait causé. D’après le Second, qui a survécu, ils cherchaient des bombes placés sur le bateau par des agents argentins, qui protégeaient la fuite des ex-nazis. L’autre Français s’y connaissait en explosifs. Il a d’abord débusqué une première bombe. Et juste au moment où il croyait en avoir débusqué une autre, elle a sauté, ce qui a pousser le bateau vers le fonds où il a heurté la torpille allemande. Je suis allé voir le Français survivant dans sa chambre. ll délirait tout le temps :

- Thierry ! Thierry ! criait-il – c’est le nom de son copain qui est mort – ce sont les loups, les loups SS qui nous ont eu. Tu comprends les loups SS.

- Je lui ai demandé doucement de quels loups il parlait et il m’a répondu comme si j’étais Thierry :

- C’est pas le loup blanc Thierry, ce sont ces maudits loups nazis qui nous ont eus.

Là tout le monde fut surpris. C’est Jérémie qui reprit le questionnement :

- Comment se fait-il qu’il connaissait Shehaga ?

- Il ne connaissait pas Shehaga. Le Capitaine m’a raconté qu’ils avaient kidnappé un de ses hommes dans le Parc des Laurentides et transporté en ambulance jusqu’à St-Michel Archange, en le faisant passer pour un malade mental.

- Quelle histoire ! Soupira Jérémie. Pourquoi avaient-ils fait cela ?

[301]

- Ces deux gars-là ne voulaient pas se faire arrêter pour les meurtres qu’ils avaient commis, continua Mianba. Figurez-vous donc, qu’en plus d’avoir tué nos frères, ils ont aussi assassiné froidement un pauvre camionneur, qui les avait pris sur le pouce.

- Incroyable, dit Agnès. Quels monstres ! Mais comment ont-ils connu la louve blanche ?

- Vous en reviendrez pas, dit François. Assoyez-vous ben sur vos chaises, pour pas tomber à renverse. Le policier a raconté à son chef que dans le Parc, au cœur de la tempête, un loup blanc s’est jeté devant leur ambulance. Ils le croyaient mort, mais en sortant, ils sont tombés face à face avec lui. C’est celui qui est mort, qui a finalement tiré dessus, mais le loup s’est enfui indemne, semble-t-il. Hein ! Que dîtes-vous d’ça ?

- C’est Shanaga, ya pas de doute, dit Shehaga. C’est le même comportement qu’elle a eu avec nous, en se jetant devant notre camion, sauf qu’avec nous, et moi en particulier, elle nous a donné la force, alors qu’à eux, elle leur a mis la peur au ventre.

- Je crois bien que tu as raison, dit Mianba. Didier, celui qui a survécu, a démontré une très grande frayeur dans son délire. Il a même parlé d’un hibou blanc , semble-t-il.

- Ah oui, dit Gerry Sanborn. Le hibou les surveillait aussi alors. Ça veut dire que le Grand Guerrier était à leur trousse dès l’appel d’Isidore.

[302]

- Ç’en a ben l’air, dit François. Le hibou et la louve les avaient à l’œil dès leur départ dans le Parc.

- C’est la marque du Grand Manitou, conclut Shehaga. Si jamais l’un de vous en avait douté, là il a la preuve de ce que nous, nous savions.

En disant cela, elle regardait François, sans méchanceté. François n’ajouta rien, car sa visite à l’hôpital l’avait déjà convaincu. Il demanda simplement :

- Et maintenant que fait-on ?

- Ben on va faire ce qu’on est venu faire, répondit Maurice : on va capturer celui qui est encore vivant, on va le ligoter, le garotter, le pitcher [[32]](#footnote-32)\* dans le fond du truck, pis le ramener chez nous, pour qu’il soit jugé pour ses crimes.

- D’accord, répondit François, mais comment on va faire ça ?

- J’ai mon idée là-dessus, répondit Shehaga. J’ai pas fait venir le hibou pour rien. François et Mianba vont retourner à l’hôpital et s’entendre avec le Capitaine Jos, pour qu’il continue à fermer l’œil sur nos actions. Moi j’ai rendez-vous avec le hibou blanc ce soir à minuit. Vous autres, pendant ce temps-là, vous allez chercher le camion et le garer sur le stationnement de l’hôpital, puis vous irez rejoindre François et Mianba, pour prendre livraison du paquet.

[303]

- Le paquet ? Quel paquet demanda le gros Georges ?

- T’inquiètes pas Georges. Tu vas le recevoir dans tes bras assez vite, répondit Laurent, en riant.

- Me v’là postier astheure [[33]](#footnote-33)\*, marmonna Georges, en se grattant le dessus du crâne.

- C’est en plein ça, répondit Shehaga, tous à nos postes maintenant.

\* \* \*

À minuit, sous la lune de Mani-Utenam.

À minuit exactement, le hibou blanc dessina sa silhouette noire dans la pleine lune de Mani-Utenam. Sur la grève, l’attendait une louve blanche, qui hurlait doucement à la lune. La légende raconte qu’il est impossible qu’un hibou tombe amoureux d’une louve, même s’ils sont blancs tous les deux. Impossible ? À moins que le hibou comprenne les hurlements des loups et que la louve comprenne les hululements du hibou. Ce sont deux êtres de la nuit aux yeux de ténèbres, qui voient jusqu’au tréfonds de l’âme de ceux et celles qui ne les voyaient pas. C’est pourquoi le hibou est un philosophe et la louve, mère d’un empire. L’impératrice et le philosophe se rencontrèrent et s’aimèrent. Le hibou se posa doucement près de la louve. La louve ne s’enfuit pas. Elle resta là, sans rien dire. L’oiseau blanc se rapprocha encore, puis s’arrêta tout près de son museau. La louve s’étendit sur le sol et le hibou étendit ses ailes immenses sur elle. Et quand il déposa un baiser sur son nez, il se transforma en un bel indien. Et quand elle reçut le baiser, elle se transforma [304] en la plus belle des indiennes. Tous les deux étaient nus, comme les premiers enfants du monde. Ils se regardèrent longtemps sans rien dire. Puis elle saisit son visage dans ses mains, plongea son regard de feu dans ses yeux brillants et lui murmura :

- Je t’aime mon Grand Guerrier.

- Je t’aime aussi, Shehaga, ma belle louve blanche, répondit Guillaume.

Le silence les enveloppa à nouveau dans la nuit. Puis le Guerrier dit humblement :

- J’ai compris tu sais.

- Tu as compris que je t’aimais ?

- J’ai compris pourquoi j’ai perdu mes pouvoirs.

- Pourquoi as-tu perdu tes pouvoirs, dis-moi ?

- Parce que je ne savais pas aimer. Je devais l’apprendre en retournant près de ma mère. Et là j’ai compris le grand pouvoir de la compassion. La compassion de ma mère, pour Héléna, qui l’avait presque tuée. Surtout, la compassion de Clairette, notre voisine, pour maman depuis plus de quarante ans.

- Pas seulement la compassion, mon amour, mais aussi l’amitié et l’entraide qui se développent entre les femmes qui vivent ensemble.

- Oui, tu as raison. On dirait même que c’est la souffrance qui les unit davantage. Ma mère ressentait la souffrance d’Héléna. Elle ne voulait [305] pas la tuer, elle voulait l’aider, alors que moi je ne voyais que l’injustice et la vengeance par la force : je me définissais comme le Grand Guerrier vengeur. Ma mère et Clairette, sa voisine, m’ont montré humblement le pouvoir sacré de l’amour, de l’amour de la vie. Quand j’ai enfin compris cela, la paix est revenue en moi.

- Et moi là-dedans, où suis-je ?

- Toi tu es venue à moi, ma louve. Tu as couru vers moi pour me rassurer, pour me déclarer ton amour.

- C’est en courant ainsi vers toi, que moi aussi j’ai compris que le Grand Manitou me destinais à toi.

- Et le Grand Manitou, m’a redonné le pouvoir de voler vers toi, cette nuit, comme tu l’avais deviné.

- Je ne l’ai pas deviné. Je l’ai compris moi aussi. Il y a longtemps d’ailleurs que je savais ce qui te manquait. Je l’ai su tout de suite en te voyant penché sur le corps meurtri de ta mère. Tu te souviens ? Une louve gardait le corps. C’était Shanaga. Elle m’a regardé cette nuit-là et j’ai saisi son message dans ses yeux : *« C’est à toi de diriger la mission maintenant, me dit-elle, le guerrier doit rester près de sa mère. »*

- Et tu es devenue Shehaga, l’âme sœur de Shanaga.

- C’est arrivé un peu plus tard sur la route de Pessamit. Elle s’était jetée devant notre camion. Et quand je suis allé voir si elle était blessée, elle [306] m’a mordu la main. Oh ! Rien de grave. Je dirais plutôt que c’était comme un rite, pour marier nos deux sangs. C’est depuis ce temps que je sens la force de la louve en moi, que je comprends ses pensées et qu’elle guide mes actions.

- Et c’est elle qui t’a dicté le message que m’ont transmis Courte Patte et Longue Queue ?

- Oui, c’est cette vérité qui s’est imprimée dans mon cœur : c’était évident, non ! Tu devais revenir vers nous, pour terminer la mission. Ta mère avait terminé la sienne auprès de toi. Tu devais revenir vers moi surtout, pour remplir la promesse d’amour que nous nous étions faite, cette nuit-là où j’ai couru vers toi.

- Et c’est cette nuit que nous réaliserons cette promesse ?

- Oui, avant tout autres choses, nous devons nous unir, sous l’œil du Grand Manitou.

Elle se tut. Il admira la beauté de ses seins, la courbe de ses hanches, l‘attrait de son sexe qui s’ouvrait à lui. Dans son corps, monta le feu sacré qu’avait allumé ses yeux. Ils se turent, comme on se tait devant le mystère qui se révèle enfin. Et le grand feu embrasa leur corps et là sous la lune de novembre, sur la grève de Mani-Utenam, dans le bruit des vagues et du vent de la mer, ils marièrent leurs corps, leurs cœurs et leurs âmes.

\* \* \*

[307]

Quand les braises de l’amour se furent radoucies, quand Shehaga posa sa tête dans le creux de l’épaule du Guerrier, elle lui raconta tout ce qui s’était passé depuis qu’ils s’étaient quittés à Essipit. Quand elle eut tout dit, il lui demanda :

- Et maintenant que fait-on ma louve ?

- Nous allons en discuter ensemble, Hibou Blanc. Je vais te dire ce que je pense et tu me diras ce que tu penses. D’accord ?

- D’accord, Grande Cheffe. À toi de commencer.

- Tu sais ce qui est arrivé au navire qui amenait nos deux fuyards ?

- Il a coulé devant Clarke City, il y a une semaine.

- C’est exact. Mais sais-tu pourquoi il a coulé ?

- J’imagine qu’ils ont heurté des récifs. Ce soir-là, il faisait tempête sur le fleuve.

- Non, il n’a pas heurté de récifs. Il a heurté une torpille allemande, qui était restée prise dans un filet anti-torpille, depuis 1944.

- Incroyable. Et qu’est-il arrivé à nos deux meurtriers ?

- L’un est mort dans l’explosion, l’autre a récupéré sa santé physique à l’hôpital, mais il est très perturbé mentalement.

- Que veux-tu dire ?

[308]

- Il délire chaque nuit. Il parle à son copain qui est mort, il hurle que ce sont les loups nazis qui ont coulé le navire, pas la Louve Blanche ?

- Il connaissait Shanaga ?

- Oui, il l’a rencontré dans le Parc des Laurentides. Elle s’était jetée devant leur ambulance. Ils ont tenté de la tuer, mais elle s’est enfuie.

- Dans une ambulance ? Dans le Parc des Laurentides ?

- Oui, Pour traverser le Parc en plein tempête, ils ont volé plusieurs moyens de transport. Finalement, une ambulance de Québec, conduite par leurs complices, est venue les chercher à l’Étape. C’est le Capitaine Jos qui a conté tout ça à François.

- Le Capitaine Jos est ici ?

- Oui. Ils avaient kidnappé un de ses hommes, qu’ils ont amené à St-Michel Archange. C’est cet homme qui a fait rapport de toute cette aventure à son Capitaine.

- Wow ! Quelle histoire tordue. Mais revenons-en à ma première question : que fait-on maintenant ?

- Ben… Euh…, fit-elle hésitante, si comme tu me l’as dit, tu es devenu plus compatissant, je crois qu’il n’est plus nécessaire de forcer Didier, le meurtrier français, à nous suivre. Il n’est plus [309] nécessaire de le faire prisonnier. Il a assez souffert comme cela. J’ai pensé que tu pourrais plutôt entrer dans son cauchemar, l’écouter attentivement, puis t’en servir pour le convaincre de venir de plein gré avec nous. Qu’en penses-tu ?

Guillaume était vraiment surpris. Il lui demanda :

- Comment sais-tu que je peux entrer dans les rêves des gens ?

- Tu ne te rappelles pas ? C’est pourtant dans ton rêve que la louve t’a rencontré pour la première fois.

- C’est vrai, mais ce n’est pas la même chose : c’est toi qui est venue dans mon rêve et non moi qui est allé dans le tien.

- Oh ! Mais tu sais, une fois qu’on a ouvert la porte de nos rêves à celle qu’on aime, il est plus facile par la suite de l’ouvrir pour prendre soi-même le chemin des autres portes, surtout lorsque la personne n’utilise pas de capteurs. Et le Didier en question n’a pas de ces capteurs au-dessus de son lit, c’est pourquoi tous ces cauchemars l’assaillent si cruellement. C’est pourquoi aussi tu pourras mieux le rejoindre.

- Tu es vraiment astucieuse toi. C’est pas pour rien, qu’ils t’ont choisi comme cheffe.

- Alors tu es d’accord avec moi ? Tu vas aller le rencontrer dans son rêve ?

[310]

- Bien sûr ! Que crois-tu ? C’est ce que je comptais faire de toute façon.

- Ah ! Toi ! Pourquoi ne l’as-tu pas dit avant ? Tu m’as fait parler pour rien.

- Non ! Pas pour rien. On avait décidé de commencer par toi. J’ai voulu t’entendre. Et si ton idée avait été vraiment différente de la mienne, je te l’aurais dit, mais là tu rejoins exactement mon plan.

Ils se turent et laissèrent le silence de la nuit les envelopper à nouveau. Puis ils s’embrassèrent longuement, avant de redevenir hibou et louve. Le hibou s’envola vers la lune. La louve repartit vers la ville.

\* \* \*

Pendant ce temps à l’hôpital de Sept-Isles

Mianba et François rencontrèrent le Capitaine Jos dans le hall de l’hôpital. C’est le Capitaine qui les intercepta :

- Tiens, tiens ! Si cé pas le beau François avec sa belle Indienne de Mashteuiatsh. Que faîtes-vous par icitte à cette heure de la nuitte ? C’est ti pour venir me faire un brin de jasette ?

- Oui, oui, Capitaine, répondit franchement François, c’est justement vous qu’on venait voir.

- Et c’est à quel sujet ? Non ! Ne dîtes rien. Je le devine. Vous voulez kidnapper ce pauvre Français malade ? Si cé ça oubliez ça de suite.

[311]

- On veut pas le kidnapper, Capitaine, dit Mianba, on veut juste l’amener avec nous. Je vous assure qu’on va prendre bien soin de lui.

- Ah ça ! J’en doute pas une minute, que vous allez le minoucher. Mé faut vous dire que vous êtes pas les seuls qui s’intéressent à lui. À vrai dire, il a les Services Secrets de trois pays sur le dos, si vous voulez savoir.

- Ah, ouin, fit François. Qui ça Capitaine ?

- Laisse faire ton air innocent François. T’en sais autant que moi sinon plus là-dessus.

- Pantoutte Capitaine, pantoutte. Moi j’sé juss ce qu’on cé dit cet après-midi pas pluss.

- Ben t’en sé ben assez. Entre toé pis moé, tu peux déduire tout ce que tu veux maintenant. T’as même pu besoin de moé.

- Ben, au contraire, Capitaine dit Mianba, on a ben besoin de vous encore. Si j’ comprends ben c’que vous venez d’dire, le Français est menacé par d’autres groupes que nous autres. C’est ça hein ?

- Cé en plein ça ma p’tite, lui répondit le Capitaine en souriant. Tu comprends vite toé. Si j’suis icitte justement, c’est pour le protéger de tous ces coupes jarrets qui tournent autour de sa chambre.

- Je comprends mieux maintenant, dit François. Les trois pays qui le guettent ça s’rait ti pas le trio Israël, Argentine et Canada ?

[312]

- Cé pas à moé de t’dire ça, mé té pas ben loin d’la vérité. Ce gars-là en sé trop. Y serait ben mieux mort pour toutt eux autres.

- Pis vous, Capitaine, vous voulez pas ça ? Reprit Mianba.

- J’viens d’vous le dire. Je suis ici officiellement pour le protéger. Cé un témoin important pour au moins trois enquêtes : l’explosion du bateau, la mort du camionneur et pis, comme vous savez, la mort de Harold et Gerry.

- Dans ce cas-là, on peut peut-être vous aider Capitaine, dit François.

- M’aider mé comment ? Je suis seul icitte à souère, pis vous voyez ces supposés visiteurs qui attendent dans le hall, ce sont tous des coupe-gorges de ces Services Secrets. Si y réussissent leur coup, on pourra pu rien faire ; les Services Secrets canadiens vont enterrer l’affaire.

- Oui, mé nous autres on é pas tout seul, Capitaine. Regardez, dit François, en lui montrant sa bande qui entrait justement dans le hall.

Le Capitaine n’en revint pas. Il connaissait la plupart de ces visages familiers ; tous des gens du Lac. Tous des gens de Mastheuiatsh.

- Ça alors ? Jérémie, Maurice… Arthur ! … Et même toi Georges ? Que faîtes-vous icitte ?

C’est Arthur qui répondit pour la bande :

[313]

- Ben on est venu voir comment c’était la chasse dans le coin. Tu sais, on a plein d’amis à Mani-Utenam.

- Ouin. J’sé ça que vous avez plein d’amis. Mé pu besoin de conter vos menteries, François m’a parlé un p’tit peu de votre plan. J’vas vous dire : si vous pouvez amener c’t’homme là vivant che nous, j’vous nomme tous mes adjoint dret là, comme l’étaient Harold et Gerry. Que dites-vous de ça ?

- Ben cé c’qu’on é v’nu fére de toute façon, répondit Maurice. Si ça peut vous couvrir, moé j’é rien contre. Qu’en dîtes-vous vous autres ?

Toute la bande approuva les dires de Maurice. Le Capitaine continua.

- Très bien alors. Vous voyez ces hommes dispersés dans le hall. Il faut les occuper pendant, que François et moi on va monter à la chambre du Français.

- Je vais avec vous, si ça vous fait rien, précisa Mianba.

- Vous pouvez y aller tous les trois, ya pas de problème, répondit Arthur. Avec la gang qu’on é, on peut ben ben s’occuper de vos loustics. Inquiétez-vous pas.

- Faîtes-leur pas trop mal quand même, recommanda le Capitaine.

[314]

- Non, non, non ! Vous en faîtes pas répondit Jérémie. Y sentiront rien.

Pendant que le Capitaine et François s’enlignait vers l’ascenseur, la bande se divisa en trois. Chaque groupe alla vers chacun des hommes. Et en moins de temps qu’il n’en faut pour le dire, chacun d’eux reçut un solide coup de poing sur la margoulette, qui les envoya immédiatement au pays des songes. On les ligota rapidement et on les enferma dans le premier placard qu’ils trouvèrent. Pendant ce temps, François, Mianba et le Capitaine arrivaient devant la porte de la chambre de Didier. Ils frappèrent à la porte et l’ouvrirent. Il ne délirait plus. Didier les regarda et leur dit très calmement :

- Je vous attendais.

\* \* \*

L’Harfang des neiges se posa sur le balcon de la chambre de Didier. Il se fondit dans le tapis de neige et attendit, sans bouger d’une plume. Il eut fallu un œil exercé et attentif pour distinguer l’oiseau blanc du fond blanc qui l’enveloppait. Son regard fixait par la fenêtre les gesticulations pathétiques de Didier qui hurlait de peur dans son lit :

- Thierry ! Non Thierry ! Ce ne sont pas ces loups qui t’ont tué. Non, Thierry, ne tue pas le hibou, ce n’est pas lui…

Sur ces paroles, Guillaume comprit que le moment était venu d’entrer dans son cauchemar. La porte de son rêve était obstruée par un nuage noir provenant de la fumée du bateau qui flambait au large. [315] Quand il eut volé au travers, des flots de sang l’aspergèrent et firent de lui le premier harfang rouge. Quand il put enfin se dégager de ce fleuve rouge, il vit Didier attablé devant un Thierry blanc, muet et figé pour l’éternité. Et quand Didier vit le hibou foncer sur lui, il poussa un grand hurlement qui fit trembler tout les murs de l’hôpital. Guillaume voulut le calmer de sa voix la plus chaleureuse :

- Ne craint rien Didier, je ne suis pas venu ici pour te détruire. Tu n’as rien à craindre de moi. Au contraire, je suis venu te sauver.

Didier reconnut dans ces paroles la suite de ce qu’il venait de crier à Thierry. :

- Tu vois Thierry, je te l’avais bien dit. Le hibou n’est pas notre ennemi, au contraire, il veut nous aider à vaincre nos vrais ennemis, les nazis.

L’harfang s’approcha de leur table et se posa sur une chaise libre, qui l‘attendait. Sitôt posé, il se transforma en un Grand Guerrier majestueux, coiffé d’un casque de plumes blanches et armé d’une grande lance et d’un bouclier en cuir. Didier ne hurla plus en le voyant, mais lui parla tout naturellement :

- Tu es Samson n’est-ce pas ? Tu reviens pour soutenir mon peuple dans sa lutte contre les loups nazis ?

Guillaume ne connaissait pas ce Samson, mais il ne voulut pas le contrarier, aussi continua-t-il sa pensée :

[316]

- Je suis venu pour toi Didier, pour te délivrer des mauvais esprits qui te hantent.

Didier avait confiance en cet être nouveau, qui s’immisçait dans son cauchemar, en faisant luire une petite lueur d’espoir.

- Je sais que tu as ce pouvoir, Samson. Tu étais un Nasir, un élu du Seigneur. Par ta force immense, tu as vaincu à toi seul, les ennemis d’Israël.

- J’ai aussi le pouvoir de ramener la paix dans ton coeur, mais pour cela il y a un prix à payer.

- Je sais. Tu as toi-même ramené la paix dans ton cœur en faisant tomber le temple de Gaza sur toi et sur tous ces Philistins. Mais qui suis-je moi pour mériter que tu te préoccupes de ma petite personne ? Le bateau destiné à Israël a coulé corps et biens par ma faute. C’est moi qui devait le protéger.

- Tu es un guerrier toi aussi, tout comme moi, reprit Guillaume. Tu es riche de tous tes souvenirs, mais ce sont eux qui te font souffrir présentement. Si tu veux que je te délivres, tu devras accepter d’effacer tous ces souvenirs de ta mémoire.

- Tu veux dire que je ne me souviendrez plus d’Israël, de Thierry, de ma vie passée ? Non ! Jamais ! Hurla-t-il, brisé par la douleur. Je ne pourrai jamais accepter un tel sacrifice. Tu en demandes trop.

[317]

Didier vivait avec Thierry depuis toujours. C’était son frère, son ami, son compagnon de guerre et de paix. Il avait entièrement confiance en lui. Il regarda son vieux copain, qui pour un instant reprit vie pour lui dire :

- Samson est de notre race. Nous sommes ses descendants directs. Tu connais aussi bien que moi les lois terribles des guerriers : quand ton ami tombe au combat, tu dois continuer, sans te retourner, peu importe le prix à payer. Et si le prix demandé par le Seigneur ton Dieu te semble trop élevé, tu dois l’accepter quand même, comme notre père Abraham avait accepté de sacrifier son fils unique à Yahvé. Or, le prix que te demande Samson n’est pas si lourd. Au contraire, il te libère du poids de tous tes péchés. Et moi aussi je serai libéré de ce monde d’horreurs et pourrai enfin quitter ton cauchemar pour retourner enfin vers la paix du Seigneur.

Thierry tendit les deux mains à son vieux copain. Didier les serra chaleureusement et ferma les yeux pendant un long moment. Quand il sentit que les mains de Thierry s’évadaient des siennes, il les rouvrit. Thierry avait disparu. Guillaume laissa le silence enterrer tous ses autres souvenirs. Ils disparurent un à un, comme dans un film qu’on tourne à l’envers. Didier pouvait saluer chacun d’eux. Quand il revit le vieil Ézéchiel et Esther, son cœur chavira à nouveau. Esther le suppliait du regard de ne pas l’oublier, mais il était déjà trop tard. Il revécut un instant les atrocités de la guerre, de la Résistance et des camps de concentration. Puis, il courut sur les collines verdoyantes de sa douce France et revit les visages défaits de son père et de sa mère, morts dans d’affreuses souffrances, sous la torture de [318] la gestapo lyonnaise. Ne serait-ce que pour ces derniers souvenirs, mieux valait tout effacer. Un dernier regard nostalgique sur Israël renaissant, puis Guillaume frappa le sol avec sa lance.

- Réveille-toi maintenant Didier. De nouveaux amis vont venir pour t’amener dans leur pays, qui deviendra aussi le tien. Réveille-toi Didier, il frappe à ta porte. Ne les entends-tu pas ?

Didier ouvrit les yeux. Le guerrier avait disparu. Par la fenêtre, il vit le hibou voler dans l’aube fraîche de ce nouveau matin. Ses oreilles s’éveillèrent aussi et il entendit cogner à sa porte. La porte s’ouvrit et il vit deux hommes et une femme s’approcher de son lit. Il leur dit très calmement :

- Entrez. Je vous attendais.

\* \* \*

Misnba, François et le Capitaine entrèrent dans la chambre, vraiment surpris par le calme de Didier. Le Capitaine lui en fit la remarque :

- Tu sembles aller beaucoup mieux ce matin Didier

- Ça va très bien répondit-il, mais qui est ce Didier ?

- Mais c’est toi, C’est bien ton nom n’est-ce pas, répondit le Capitaine. C’est bien celui que tu m’as donné à l’hôtel Roberval : Didier Lesèvre, si je me souviens bien.

[319]

- L’hôtel Roberval ? Je ne connais pas d’hôtel de ce nom. Et je n’ai pas de nom. Je viens de me réveiller. C’est à vous de me dire qui je suis.

- Tu t’appelles Didier, reprit François. Tu ne t’en souviens pas ?

- Je ne me souviens de rien…Euh… Sauf d’un grand hibou blanc qui s’est envolé par la fenêtre, juste avant que vous frappiez.

François et Mianba comprirent tout de suite, qui l’avait visité, mais pas le Capitaine. C’est Mianba qui reprit :

- As-tu parlé avec le hibou ?

- Non, pas éveillé, mais il était aussi dans mon rêve.

- Et à quoi rêvais-tu, reprit doucement Mianba ?

- Oh, c’est juste avant que vous frappiez. Le hibou me disait que des amis viendraient me chercher pour m’amener avec eux dans un nouveau pays qui deviendrait le mien. Est-ce vous mes nouveaux amis ?

Jusqu’à maintenant, ils s’attendaient plutôt à rencontrer un ennemi à combattre et à maîtriser. Maintenant la donne était complètement inversée. Le Capitaine se demandait si Didier n’était pas complètement viré maboule, mais François et Mianba commençaient à saisir le rôle du Guerrier dans cette transformation subite de l’ennemi en ami et ils en étaient tout ébahis. Mais que faire maintenant ? Leur plan initial venait de couler avec la mémoire perdue de [320] Didier et ils n’avaient rien prévu d’autre : aucun plan B, ni C, ni D… Cependant le Capitaine, lui continua sur le plan A, avec son approche habituelle par l’interrogatoire serrée :

- Si tu ne te souviens plus de rien, comment se fait-il que tu te souviennes de notre langue et que tu la parles si couramment ?

- Je ne sais pas, répondit sincèrement Didier. Je ne sais même pas si je connais d’autres langues que celle-ci. Peut-être que les langues font partie d’un autre secteur de la mémoire. Un linguiste pourrait peut-être l’expliquer, moi pas..

Mianba comprenait fort bien les doutes du Capitaine, habitué qu’il était à défaire les arnaques des filous et criminels en tout genre, et particulièrement celles des agents secret s. Cependant, elle savait pertinemment que ce nouveau Didier disait la vérité, car il avait rencontré le Hibou Blanc. Aussi s’engagea-t-elle sur une nouvelle piste, celle de la confiance et de la sympathie :

- Moi je te crois Didier et je puis t’assurer que nous sommes les nouveaux amis que le Hibou Blanc t’a annoncé. Veux-tu venir avec nous maintenant ?

- Que pourrais-je faire d’autres maintenant, sinon aller avec vous ? Répondit candidement Didier.

Le Capitaine voulut lui passer les menottes, mais François s’interposa :

- Ce ne sera pas nécessaire Capitaine, croyez-moi. Nous sommes assez nombreux pour l’encadrer [321] de près. Et puis vous voyez bien qu’il est docile comme un petit agneau.

- En autant que ce ne soit pas un *agnour,* répondit le Capitaine avec humour. D’accord François, pas de menottes, mais c’est toi qui l’accompagnes bras dessus, bras dessous.

- À vos ordres mon Capitaine, répondit François en imitant le salut militaire. Et toi Didier, fais tes bagages et habille-toi. Le train part dans cinq minutes.

Didier n’avait pas vraiment beaucoup de bagage, à part les fringues qu’il avait sur le dos au moment du naufrage. Mianba rafla ce qui traînait dans la salle de bain. François vida le garde-robe et en emplit la poche de marin qu’il y trouva. Quand tout fut amassé, le Capitaine ouvrit la porte et tous les quatre descendirent au rez-de-chaussée. Le Capitaine assura le garde de faction que tout était en ordre, que le suspect était en bonne santé et qu’il le ramenait chez lui, au Lac St-Jean, pour interrogatoire.

En ouvrant la porte d’entrée de l’hôpital, quelle ne fut pas leur surprise de voir toute la bande entourant les trois agents secrets qu’ils avaient assommés auparavant. Il était clair que les indiens voulaient leur sauter dessus et régler définitivement leur compte, mas deux d’entre eux détenaient Vera et Agnès en otage et les menaçaient avec leurs armes pointées sur leurs têtes. Le troisième agent criait en espagnol :

- Hey Cabrones ! Sorpresa ! Tenemos una cabeza muy dura ! Pobre idiotas. Donde est su jeffe ? Hay que ablar con el ? (Hé, abrutis ! Surprise ! [322] Nous avons la tête dure ! Pauvres idiots. Où est votre chef ? Nous devons lui parler ! Trd)

- On les a pas frappé assez fort, murmura Maurice à Arthur. On a été trop doux encore, Câlisse ! Qu’est-ce qu’on fait astheure ?

Ils virent soudainement que le Capitaine, François, Mianba et leur prisonnier venaient d’ouvrir la porte de la sortie, juste dans le dos des agents secrets, qui ne s’en étaient pas encore aperçu. Le Capitaine sortit son arme et ordonna aux agents secrets de lâcher les leurs. Le Latino se retourna subitement et fit feu sur lui. Soudain, deux loups blancs surgirent de la nuit et sautèrent à la gorge des deux hommes qui retenaient les femmes. François profita de la surprise pour s’attaquer au Latino, qu’il assomma d’un bon coup de poing, qui le projeta par terre. François se jeta aussitôt sur lui pour l’immobiliser, lui enlever son arme et l’envoyer au pays des songes avec quelques autres coups bien placés au plexus et au visage. Puis, il se tourna vers Arthur qui se tenait tout près :

- Tiens Arthur, le v’là ton paquet. Attache-le comme il faut et puis amarre-le solidement au fond de la boite du camion. Moi, je vais voir comment vont les deux autres.

- OK François. Intiquètes-toé pas. Cette fois-ci y pourra pas s’enfuir de sitôt.

François ne l’écoutait plus. Il était déjà parti voir les deux autres agents attaqués par les deux loups blancs. Ils étaient morts, la veine jugulaire tranchée net par les [323] crocs des bêtes sauvages, mas ces dernières avaient disparu.

Mianba lâcha un cri de surprise et de douleur. Elle était penché sur le Capitaine, qui gisait étendu de tout son long sur l’asphalte de l’entrée. Il ne bougeait plus. Elle lui tâta le pouls, mais il n’y avait aucun doute. Elle cria dans ses larmes :

- On l’a tué ! On a tué le Capitaine.

\* \* \*

Une grande consternation s’était abattue sur la bande. Mianba pleurait doucement, agenouillée près du corps du Capitaine. Arthur garocha le Latino au fond du camion, ligoté comme un saucisson. Agnès et Vera se serrait dans les bras l’une l’autre, tentant mutuellement de se remettre de leur frayeur. Le policier qui était de faction à l’intérieur avait entendu les coups de feu et vint constater ce qui se passait. François le mit au courant et il appela aussitôt son chef. Bientôt surgirent trois ambulances hurlantes et trois chars de police de Sept-Isles. Le Chef de police interrogea à nouveau François qui lui donna sa version des faits :

- On a rien à voir là-dedans, dit-il au chef. On s’est retrouvé dans le feu croisé de ces hommes qui ont tué notre Capitaine, le chef de la Police Provinciale au Lac St-Jean.

- Vous dîtes qu’il était votre Capitaine. Vous étiez sous ses ordres ?

[324]

- Oui nous sommes ses adjoints. Nous devions ramener un de nos frères, qui avaient été hospitalisé ici, quand ces hommes se sont mis à tirer sur nous. J’ai réussi à en maîtriser un, mais il ne parle qu’espagnol. Je ne comprends rien à ce qu’il dit.

François amena le chef de police au camion où était ligoté le Latino, pour qu’il puisse constater la véracité de ses dires. Cependant, le chef ne parlait pas non plus l’espagnol, ni aucun de ses hommes d’ailleurs. Il ordonna donc à l’un de ses hommes d’amener le Latino au poste de Sept-Isles où on trouverait bien quelqu’interprète, pour l’interroger. Un autre policier vint lui apprendre qu’un des hommes tués portaient sur lui une carte d’agent de la RCMP.

- Bon ! Fit le chef de police, débordé. Qu’est-ce que ça veut dire tout ça ? Pourquoi un agent de la RCMP serait-il mêlé au meurtre de votre Capitaine ? Demanda-t-il à François ?

- En fait c’est le Latino qui a tué le Capitaine, mais l’agent de la RCMP n’a pas tenté de l’en empêcher.

- Je vais devoir appeler directement à leur bureau d’Ottawa, pour connaître leur version. Redonnez-moi donc sa carte que je vois son nom et son numéro.

Lorsque le chef de police put parler au directeur de la RCMP, celui-ci lui expliqua que toute cette affaire relevait de leur responsabilité uniquement, qu’elle était placée sous le sceau du secret d’État le plus strict. Puis il demanda à parler au chef de bande des [325] Innus. Le chef de police allait passer l’acoustique à François, lorsque le Guerrier surgit subitement dans le décor et prit l’appareil des mains du chef :

- C’est moi le chef de cette bande indienne. Que me voulez-vous ? Demanda Guillaume d’un ton sec.

- HI Sir, lui dit son interlocuteur, avec un fort accent anglais. You don’t know me, but I know you. Vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais. Captain Jos, who’s been killed tonight, avait fait un rapport fort élogieux sur vous. I told to…Euh… J’ai dit au Chef de police de Seven Islands, that this affair is our business now. C’est nous qui menons l’enquête. Vous pouvez partir, for now, with your new brother that we know very well also. On n’a plus rien contre lui non plus. I know that you will take great care of him. Je sais que vous en prendrez grand soin, Won’t you ? Si on a besoin de vous, we know where to get in touch with you. Chez votre mère à Essipit, n’est-ce pas ?

Guillaume saisit tout de suite la menace insidieuse qu’il y avait dans le ton désagréable de cet homme, aussi lui répondit-il sèchement :

- C’est vrai que je ne te connais pas l’Anglais, mais si jamais tu menaces ma mère ou quiconque de ma tribu, sois assuré que le Grand Manitou saura où te trouver où que tu sois sur terre.

- We each have our own Boss my friend, répondit l’Anglais. But I think we have understood each [326] other very well tonight… Euh… Je crois qu’on s’est bien compris tous les deux. Ce sera un grand plaisir pour moi de te rencontrer un jour. Pour le moment on s’est tout dit ne crois-tu pas ? Repassez-moi le Chef de police s.v.p.

- Il veut vous reparler dit Guillaume au chef en lui tendant l’acoustique.

Guillaume se désintéressa de la suite de leur conversation et se tourna plutôt vers toute la bande qui s’était regroupée autour de lui. Tout le monde voulait lui parler, lui toucher, le questionner sur tout ce qui venait de se passer. Didier, seul de son côté, semblait complètement perdu. Il ne comprenait absolument rien à tout ce drame. Trois amis étaient venus le chercher pour le ramener dans leur pays. L’un d’entre eux se fait tuer en sortant de l’hôpital, l’autre est tout en larmes et le troisième s’agitait et se battait comme un vrai guerrier. Que pouvait-il faire, lui, dans tout cela ? C’est ce qu’il demanda à Mianba :

- Hélas ! mon pauvre Didier, il n’y a rien que tu puisses faire, lui répondit Mianba, en essuyant ses larmes. Le Capitaine est mort. Il n’y a qu’à prier pour que le Grand Manitou le reçoive dans son Paradis.

Didier avait aussi oublié comment prier. Il répéta simplement pour lui-même : *Que le Grand Manitou le reçoive dans son Paradis*.

Arthur, qui avait entendu leur conversation demanda :

[327]

- C’est lui le gibier de potence, qu’on est venu chercher ? Y a pas l’air ben ben méchant çui-là en tout cas.

- C’est lui, oui, mon bon Arthur, répondit Mianba. C’est le Hibou Blanc qui lui a enlevé toute sa méchanceté et l’a rendu tout doux, comme un agneau.

- Ça alors ? Incroyable, siffla Arthur, en se frappant le front. Et que va-t-on faire de cet agneau maintenant ? Le faire rôtir à la broche ou en faire un ragoût ? Ha ! Ha ! Ha !

Arthur ria seul de sa blague comme d’habitude, en se tapant la cuisse, mais Guillaume qui se tenait tout près lui répondit sérieusement :

- On va l’amener avec nous. Didier est un nouvel homme, L’ancien, le tueur, n’existe plus. J’ai effacé tout son passé. Et pour un homme nouveau, il faut un nom nouveau. Dorénavant tu t’appelleras, *Joseph*, à la mémoire du Capitaine Jos, qui est mort comme un Brave aujourd’hui.

Le nouveau Joseph reconnut tout de suite cette voix chaude qu’il avait entendue dans son rêve.

- C’est toi le Hibou Blanc, qui est venu dans mon rêve n’est-ce pas ? Lui demanda-il.

- Oui, c’est moi, lui répondit franchement Guillaume. Je suis ton frère maintenant.

Didier s’approcha de lui et le serra dans ses bras, heureux enfin de connaître un nouveau frère si [328] imposant. Guillaume annonça tout fort pour que tout le monde puisse entendre :

 Et tout ceux et celles qui sont ici, sont aussi tes frères et tes sœurs.

Tous et toutes s’approchèrent de lui, l’entourèrent, les femmes l’embrassèrent, les hommes lui serrèrent la main à l’indienne en signe de bienvenue.

- Je ne sais que dire, murmura Joseph, tout ému. Je suis si heureux d’être avec vous maintenant.

- Il n’y a rien à dire. Écoute ton cœur, lui dit Shehaga, qui venait d’apparaître sur la scène.

Elle s’approcha de Guillaume qui la serra dans ses bras. Toute la troupe se regroupa autour d’eux, en poussant des Ho ! et des Ha ! De surprise en découvrant subitement que leurs deux chefs étaient en amour l’un de l’autre. Agnès, la plus émue de tous, demanda à Shehaga :

- C’est toi la louve blanche qui m’a sauvé la vie en te jetant au cou de mon agresseur ?

- Oui, c’était bien moi Agnès. Je marchais avec ma sœur Shanaga , quand j’ai entendu les coups de feu. Toutes les deux en même temps, nous nous sommes mis à courir dans votre direction. Et quand on a vu qu’ils vous tenaient en otage, on n’a pas hésité une seconde et, sans se le dire, on leur a sauté ensemble au cou.

[329]

Vera les avait rejointes et les trois vieilles copines se tombèrent dans les bras, en larmes. Vera ajouta à travers ses sanglots :

- Vous êtes vraiment les protectrices des femmes innues, vous deux, mais, mais, où est Shanaga maintenant ?

- Qui sait ? Répondit Shehaga. Elle disparaît aussi vite qu’elle apparaît, Mais ne vous en faîtes pas. Elle sera toujours près de nous, ça c’est certain.

Guillaume se rapprocha d’elle, lui sourit, la souleva dans ses bras au-dessus de la mêlée et cria :

 Vive Shehaga, notre Louve protectrice !

Puis la redescendit sur terre et l’embrassa langoureusement devant tout le monde. Laurent, qui ne dit jamais rien se permit pour une fois de lancer ;

- Vive le Hibou Blanc, Guillaume notre Grand Guerrier. Qu’il ait avec Shehaga les plus beaux enfants du monde.

Guilaume et Shehaga saluèrent théâtralement la bande qui les applaudissait. François se colla un peu plus près de Mianba qui se mit à rougir et Arthur, voyant l’aube se pointer à l’horizon, sentit subitement une faim énorme gargouiller dans son estomac :Aussi proposa-t-il à la bande :

- Et si on allait réveiller le chef de bande de Mani-Utenam pour banqueter un peu avec nos frères ?

[330]

- Tiens ! Pour une fois que tu as une bonne idée, lui répondit Jérémie. Allons-y donc de suite.

Et toute la bande sauta dans la boîte du camion, Laurent et Arthur s’assirent devant : direction Mani-Utenam. Un long hurlement remplit le silence majestueux de la forêt toute proche. Shanaga, debout sur un rocher saluait sa sœur et sa bande.

[331]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

FIN

POSTFACE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Attendez ! Ne partez pas tout de suite. J’aimerais vous faire visiter les coulisses, l’atelier de fabrication de ce conte fantastique. Vous avez compris, j’en suis sûr, que tout était imaginé dans ce conte : les Innus, les Juifs, les policiers et les agents secrets, tout sort de mon imaginaire. Toute ressemblance avec des personnages réels ne serait que pure coïncidence, comme on dit au début des films. Vous me direz : *« Oui mais le décor, le pays traversé, lui est bien réel, c’est le Lac St-Jean, Québec, la Côte-Nord. »* Bien sûr ! J’ai construit une historie à saveur de légende sur les lieux du pays réel, de mon pays. Cependant je l’ai construite sans itinéraire pré-établie, en laissant vagabonder mes doigts sur le clavier. Par contre pour démarrer, je suis parti d’un dessin en pointillé que j’ai fait à l’aveuglette sur un bout de papier. J’ai placé ces ébauches au début de chacun des chapitres. Retournez les voir et demandez-vous si vous auriez écrit la même histoire que moi à partir d’eux ? Je suis sûr que non. Chacun développe ses propres sentiers imaginatifs. Mais de quoi est fait l’imagination ? Sur quel tissus se projettent ses images ? Un tissus qui peut imiter celui du réel à s’y confondre parfois. Et confondre le lecteur n’est-il pas le but de tout bon écrivain ? À partir de mes dessins, j’ai imaginé les personnages, puis les intrigues se sont déroulées toute seule quasiment.

 Et puis, moi aussi je me suis fait prendre au piège. Les personnages prirent leur vie en charge, me laissant [332] le rôle secondaire de décrire ce qu’ils vivaient. Le romancier aussi se fait leurrer par sa propre imagination. À mesure qu’elle progressait, l’histoire posait ses propres conditions, suivait sa propre logique. Les dessins mêmes devinrent de simples confirmations secondaires de l’action principale. Il ne me restait plus qu’à m’émerveiller devant tous ces paysages que l’histoire me révélait. D’écrivain je devenais lecteur, mon premier lecteur. C’est ainsi que je me suis initié à la culture et au territoire Innu, j’ai revu la terrible Shoah des Juifs, j’ai même appris le fonctionnement des premières autoneiges. Finalement j’ai appris plein de choses en écrivant mon premier roman.

C’est ce que je voulais vous dire en terminant : c’est en écrivant qu’on apprend et c’est en imaginant qu’on comprend le fonctionnement des choses et l’histoire des gens. Je ne dis pas qu’il n’y a pas de travail de correction, de modification, de réécriture. Bien sûr. La version finale est souvent bien loin de la version originale. Mais même dans tout ce travail de reconstruction, c’est l’imaginaire qui est au volant, le reste n’est que grammaire et orthographe, syntaxe et mal d’ordinateur.

Merci de m’avoir donné cette occasion magique de pénétrer à mon tour au cœur de l’imaginaire québécois.

Gilbert Talbot

10 mai 2010

gilbert.talbot@videotron.ca

[333]

**La Louve et le Hibou.
*Conte fantastique.***

Table des matières

[Quatrième de couverture](#Louve_et_Hibou_couverture)

[Préface](#Louve_et_Hibou_preface) [3]

Chapitre un. [La pêche à la mouche](#Louve_et_Hibou_chap_I) [5]

 Chapitre deux. [L’Agnour](#Louve_et_Hibou_chap_II) [24]

Chapitre trois. [Le guerrier](#Louve_et_Hibou_chap_III) [51]

Chapitre quatre. [Le grand canot](#Louve_et_Hibou_chap_IV) [70]

Chapitre cinq. [Magda et Helena](#Louve_et_Hibou_chap_V) [95]

Chapitre six. [La tourmente](#Louve_et_Hibou_chap_VI) [118]

Chapitre sept. [Sanaga, la louve blanche](#Louve_et_Hibou_chap_VII) [147]

Chapitre huit. [Le retour du hibou](#Louve_et_Hibou_chap_VIII) [159]

Chapitre neuf. [Halloween](#Louve_et_Hibou_chap_IX) [177]

Chapitre dix. [La toussaint](#Louve_et_Hibou_chap_X) [242]

Chapitre onze. [Jour des morts](#Louve_et_Hibou_chap_XI) [266]

Chapitre douze. [C’est la fin](#Louve_et_Hibou_chap_XII) [298]

[Postface](#Louve_et_Hibou_postface) [331]

Quatrième de couverture



Gilbert Talbot est né à Québec, le 18 décembre 1947. Il a complété un baccalauréat en philosophie à l'université d'Ottawa (1972), puis a obtenu une maîtrise en philosophie pour enfants du Mont-clair State University (1987), au New Jersey et un doctorat en philosophie pour enfants à l'université Iberoamericana de Mexico, en 1999. Il a enseigné la philosophie durant plus de trente-cinq ans et maintenant à la retraite, L'auteur anime un café-philo à Saguenay et participe régulièrement aux soirées de poésie du Clan des mots, au Côté-Cour de Jonquière. Monsieur Talbot est aussi un homme engagé dans la défense des droits des citoyens et de l'environnement. Il a publié deux ouvrages au Loup de Gouttière (Québec), *La Découverte de Phil et Sophie*, en collaboration avec Marie Gauthier, un roman philosophique, également, *Phil et Sophie ou de l'être humain*. Il a aussi effectué une recherche subventionnée par le Programme d'aide à la recherche et l'apprentissage (PAREA) sur l'adaptation de la philosophie pour enfants l'enseignement collégial.

*La Louve et le hibou* se présente comme un conte inspiré des légendes autochtones tiré de l'imaginaire fécond de son auteur. Celui-ci nous entraîne dans une sarabande où les valeurs ancestrales et modernes se confrontent dans le Québec des années cinquante.

1. RCMP : Royal Canadian Mounted Police, nom qu’on donnait autrefois à la Gendarmerie royale du Canada : GRC (nda).

 Special Service : services spéciaux. Ces services aujourd’hui sont effectués, pour la plupart, par le Service Canadien du Renseignement de Sécurité (SCRS) (nda). [↑](#footnote-ref-1)
2. CIA : Central Intelligence Agency. Le service américain d’espionnage et de contre-espionnage. [↑](#footnote-ref-2)
3. \* Toutt = tout. Dans la langue populaire parlée. [JMT] [↑](#footnote-ref-3)
4. Sorte de pain plat fait avec de la farine sans levain, du saindoux, du sel et de l’eau. [↑](#footnote-ref-4)
5. Miel d’abeille (nda). [↑](#footnote-ref-5)
6. \* “Picope”, terme dérivé de l’anglais “Pick up” désignant une petite camionnette. [JMT] [↑](#footnote-ref-6)
7. \* Ousqu’elle est [en langage populaire parlé] = “Où est-elle… [JMT] [↑](#footnote-ref-7)
8. \* “Garocha”, mot dans la langue populaire parlée qui signifie “lancer”. [JMT] [↑](#footnote-ref-8)
9. Aujourd’hui, l’Institut universitaire en santé mentale de Québec (nda). [↑](#footnote-ref-9)
10. La 138 est la route qui longe la rive nord du St-Laurent, jusqu’à Kegaska. [↑](#footnote-ref-10)
11. \* “Toé”, dans la langue populaire parlée, veut dire “Toi”. [JMT] [↑](#footnote-ref-11)
12. \* “Quekkun”, mot de la langue populaire parlée signifiant “Quelqu’un”. [JMT] [↑](#footnote-ref-12)
13. Miel d’abeille. [↑](#footnote-ref-13)
14. \* `Mé”, dans la langue populaire parlée signifie “Mais”. [JMT] [↑](#footnote-ref-14)
15. \* “Tounes”, dans la langue populaire parlée signifie “air musical ou une chanson”. [JMT] [↑](#footnote-ref-15)
16. \* “Moé”, dans la langue populaire parlée signifie “Moi”. [JMT] [↑](#footnote-ref-16)
17. \* “Beto”, dans la langue populaire parlée signifie “Bientôt”. [JMT] [↑](#footnote-ref-17)
18. \* “quesquia”, dans la langue populaire parlée signifie “Qu’y a-t-il”. [JMT] [↑](#footnote-ref-18)
19. \* “pouceux”, dans la langue populaire parlée signifie “auto-stoppeur”. [JMT] [↑](#footnote-ref-19)
20. \* “Truie”, dans la langue populaire parlée signifie “chauffrette en fonte”. [JMT] [↑](#footnote-ref-20)
21. Véhicule qui enlève la neige des grandes routes, en la poussant sur l’accotement, à l’aide d’une gratte en acier située sous le véhicule. [↑](#footnote-ref-21)
22. Nourriture permise par la religion juive. [↑](#footnote-ref-22)
23. Nourriture non-permise par la religion juive. [↑](#footnote-ref-23)
24. Étoile sur le drapeau d’Israël. [↑](#footnote-ref-24)
25. \* “pour à souère”, dans la langue populaire parlée signifie “pour ce soir, ou pour aujourd’hui”. [JMT] [↑](#footnote-ref-25)
26. Pour éviter d’alourdir le texte, je ne reproduirai ici que la traduction française. [↑](#footnote-ref-26)
27. \* “Blème”, dans la langue populaire parlée signifie “pâle”. [JMT] [↑](#footnote-ref-27)
28. \* “Pépine”, dans la langue populaire parlée signifie “petite pelle mécanique ou escavatrice”. [JMT] [↑](#footnote-ref-28)
29. \* “Picocher”, dans la langue populaire parlée signifie “Piquer quelque chose avec un objet pointu.” [JMT] [↑](#footnote-ref-29)
30. \* “Attiché”, terme de la langue populaire parlée signifiant “bien habillé”. [JMT] [↑](#footnote-ref-30)
31. \* “Queque”, mot de la langue populaire parlée signifiant “Quelques”. [JMT] [↑](#footnote-ref-31)
32. \* “Pitcher”, dans la langue populaire parlée signifie “lancer”. [JMT] [↑](#footnote-ref-32)
33. \* “Astheure”, dans la langue populaire parlée signifie “maintenant”. [JMT] [↑](#footnote-ref-33)